

VOYAGE  
EN NUBIE  
ET  
EN ABYSSINIE.

---

TOME DOUZIÈME.

---

W. O. A. G. F.

M. M. R. F.



1871

VOYAGE  
AUX  
SOURCES DU NIL,  
EN NUBIE  
ET  
EN ABYSSINIE,

Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771  
& 1772.

PAR M. JAMES BRUCE.

*Traduit de l'Anglois par J. H. CASTERA.*

---

---

TOME DOUZIÈME.

---

---



L O N D R E S.

---

M. DCC. XCI.

VOYAGE

A. C. X.

SOURCES DU NIL

E. M. N. U. B. I. N.

H. T.

E. M. A. P. S. I. N. I. E.

1799-1800-1801-1802



PAR M. JAMES BRUCE

Traduction de l'Anglais par M. H. CASTELNAU

TOME D'OUVERTURE

LONDRES

M. D. C. C. C. C.

---

---

# VOYAGE

AUX

## SOURCES DU NIL.

---

---

SUITE DU LIVRE VIII<sup>me</sup>.

---

---

### CHAPITRE NEUVIÈME.

*Conversations avec Achmet. — Histoire & gouvernement du Sennaar. — Chaleur du climat. — Maladies. — Commerce de ce royaume. — Situation cruelle où se trouve l'auteur. — Il part de Sennaar.*

DEPUIS le règne de Saladin, empereur des Turcs, jusques au moment où Selim conquit l'Égypte, massacra Tomum-Bey & renversa le trône des Mamelucs, c'est-à-dire du douzième au seizième siècle, les Arabes de la Nubie, du Béja, & des divers autres pays au-dessus de l'Égypte, se mêlèrent avec les anciens Pasteurs, habitans indigènes de ces vastes contrées ; & ces pasteurs embrassant l'islamisme,

A Tome XII. A

ne formèrent plus qu'un peuple avec ces Sarafins qui envahirent tout le pays sous le califat d'Omar. La seule distinction qui subsista entr'eux, c'est que les Arabes gardèrent leur antique usage de vivre sous des tentes, tandis que les autres habitoient des huttes, la plupart situées au bord des rivières & au milieu des plantations de dattiers.

Il faut cependant se rappeler que cette observation générale n'est point exempte d'exceptions ; car les Arabes de la tribu qui a donné naissance à Mahomet, les Beni-Koreish, ont vécu pour la plupart dans des villes comme la Mecque, Tajef, Médine, & surtout depuis l'expulsion des Juifs & la fondation de l'empire du prophète. Plusieurs autres Arabes, qui sont venus s'établir dans le Beja & dans la partie occidentale de la Nubie, continuent à habiter de petites villes & des villages, & on les distingue par le nom de Jahaléens. Ce nom signifie littéralement Payens ; mais il désigne par extension ces anciennes races d'Arabes qui abandonnèrent le paganisme pour la foi mahométane, que Mahomet lui-même leur prêcha. Le christianisme, le judaïsme leur étoient exactement étrangers ; leur religion première & la

seule qu'ils eussent connue jusqu'alors , étoit un pur sabéisme , ancien culte de l'Arabie & de toute la péninsule d'Afrique jusqu'aux bords de l'Océan Indien.

Le titre de Jahaléens annonce qu'en général ceux qui le portent , descendent de quelques familles illustres du temps de Mahomet qu'ils appellent leur père , ou il prouve au moins qu'ils ont eu quelque autre rapport avec le prophète. Quand ils sont dans le premier cas , ils disent Rabatab , c'est-à-dire , *Rabat étoit notre père* , ou nous sommes les enfans de Rabat ; & dans le second , Macrabab , c'est-à-dire *le sépulcre est notre père* , faisant allusion au sépulcre du prophète qui est à Médine.

Ces Jahaléens sont , comme je l'ai dit , de nobles Arabes de la tribu des Beni-Koreish ; mais quoiqu'ils habitent des villes , un voyageur ne peut pas rencontrer des brigands plus fanatiques & plus dangereux. Tout ce vaste pays , habité par ce peuple , quoique dépendant de l'Egypte par les intérêts de son commerce , avoit un souverain particulier de la race de Beni-Koreish , lequel portoit le titre de Wed-Ageeb , c'est-à-dire  *fils du bien*. Je dis

que c'étoit son titre, parce qu'à son avènement au trône on ajoutoit toujours cette épithète à son nom; de sorte qu'il s'appeloit alors Ali, ou Mahomet Wed-Ageeb.

Ce prince étoit sheik de tous les Arabes qui lui payoient un tribut, afin qu'il pût maintenir son rang & les forces dont il avoit besoin pour faire respecter ses ordres, relativement aux affaires générales de toute la nation; car, quant aux affaires particulières, chaque tribu est gouvernée par son sheik, par ses vieillards, par les pères des familles qui la composent.

Ce prince Arabe, qu'on n'appeloit ordinairement que par son titre de Wed-Ageeb, résidoit à Gerri, ville située sur les limites des pluies du tropique, dans l'endroit où l'on passe le Nil pour gagner le désert de Bahiouda en suivant le chemin de Dongola & de l'Égypte, & qui, d'un côté, est adjacent au grand désert de Selima. Ce lieu fut parfaitement bien choisi pour y établir un péage, parce que tous les Arabes qui avoient des troupeaux & qui vivoient dans les limites des pluies du tropique étoient obligés d'abandonner tous les ans leurs gras pâturages dès que le mois de Mai venoit,

& d'aller chercher un refuge contre la mouche, dans les déserts sabloneux, où les pluies du tropique ne tombent point. Quand le beau temps revenoit dans les terres fertiles du sud, que la terrible mouche en disparoissoit, & que la nature y déployoit toute sa fécondité, les Arabes, déjà tourmentés par la faim, dans les sables arides du nord, où leurs nombreux troupeaux avoient consommé tout ce qu'une languissante végétation pouvoit leur offrir, reprenoient le chemin de leurs premiers pâturages. Mais le prince Wed-Ageeb se mettoit à la tête d'une cavalerie légère, & placé sur leur route, il ne les laissoit passer qu'autant qu'ils avoient payé leur tribut, & tous les arrérages, si par hasard il y en avoit. Tel étoit au commencement du seizième siècle le gouvernement de ces vastes contrées, qui s'étendent depuis les frontières de l'Egypte, jusques à celles de l'Abyssinie.

L'an 1504, une nation nègre, jusqu'alors inconnue, quitta la rive occidentale du Baharel-Albiad (1), qu'elle habitoit par les 13°. de latitude, & s'embarquant dans une multitude

---

(1) Le Fleuve Blanc.

innombrable de canots, vint faire une descente dans les provinces arabes. La bataille se donna près d'Herbagi. Le Wed-Ageeb fut vaincu, & forcé à une capitulation, d'après laquelle les Arabes donnèrent d'abord à leurs conquérans la moitié de leurs troupeaux, & s'obligèrent de livrer ensuite chaque année la moitié des produits de ce qui leur restoit, tribut qu'on devoit percevoir à l'époque où ce peuple quitte ses terrains gras pour passer dans les sables. A ces conditions les Arabes devoient jouir tranquillement de leurs premiers pâturages, & le Wed-Ageeb de sa dignité & de sa puissance, afin de les employer en faveur des conquérans, si quelques Arabes vouloient s'affranchir du tribut. Par ce moyen ce prince devint le lieutenant de ses vainqueurs.

Ces nègres belliqueux portent dans leur pays natal le nom de Shillooks. Ils bâtirent la ville de Sennaar, qui est située bien moins avantageusement que Gerri, & ils transportèrent à Herbagi le gouvernement du Wed-Ageeb, afin de l'avoir plus près d'eux. Ce fut dès l'an 1504 de notre ère, que cette monarchie fut fondée par Amru, fils d'Adelan, le premier de leurs souverains qui ait régné sur la rive occi-

dentale du Nil ; & c'est ce même Amru qui bâtit Sennaar, leur capitale. De cette époque jusques au temps (1) où j'étois à Sennaar, il s'est écoulé 266 ans, durant lesquels vingt-trois rois ont successivement occupé le trône, en comptant Amru jusqu'à Ismain que j'ai vu régner. Cet Ismain avoit environ 34 ans, & il y en avoit trois qu'il régnoit, de sorte que, malgré les longs règnes d'Amru & Rebat, & des deux Baads, la durée des règnes des rois de Sennaar n'a été que de treize ans l'un dans l'autre. Parmi ces vingt-trois rois il y en a eu huit de déposés, & Ismain sembloit ne devoir pas tarder à être le neuvième.

Lors de la fondation de cette monarchie, le roi & toute la nation des Shillooks étoient idolâtres. Mais les liaisons de commerce qu'ils formèrent avec le Caire, furent cause qu'ils se convertirent bientôt au mahométisme. Ils prirent alors le nom de Funge, qu'ils prétendent quelquefois signifier seigneurs ou conquérans, & quelquefois citoyens libres. Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est qu'il est impossible d'étudier la langue de ce peuple, & que

---

(1) En 1772.

le titre de Funge s'applique à tous ceux qui sont nés à l'orient du Bahar-el-Abiad.

Il me semble que les Funges ne peuvent pas se vanter d'être des citoyens libres, puisque le premier titre de noblesse de ces contrées est celui d'esclave. Il n'y en a même pas d'autres. Si l'on a l'air de dédaigner quelqu'un à Senaar, il demande aussitôt si on le connoît, si l'on ne fait pas qu'il est un esclave? Et cela se dit avec la même arrogance aristocratique qu'un lord anglois employeroit en pareille occasion pour demander si l'on ignore à qui l'on parle, & si l'on ne fait pas bien qu'il est pair d'Angleterre? Là tous les emplois, toutes les dignités sont mésestimés & précaires, à moins que celui qui en jouit ne soit un esclave; car, encore une fois, l'esclavage y est la seule, la vraie noblesse.

Comme je ne crois pas que les noms des souverains Funges aient encore été rapportés, je les ai recueillis ici. L'ouvrage qui me les a fournis est aussi extraordinaire que tout ce qui concerne leur histoire; c'est le registre du bourreau. Une des singularités de ce peuple barbare, c'est que le roi ne peut monter sur

le trône qu'à condition qu'il sera légalement mis à mort par ses esclaves, si dans un conseil tenu par les grands officiers de l'Etat, on reconnoît que l'avantage de la nation est qu'il cesse de régner. Un homme choisi dans la famille du monarque est chargé de l'emploi qui donne le droit de tuer son parent & son souverain. Cet officier porte le titre de Sid-el-Coom, c'est-à-dire maître de la maison du roi; mais il n'a point de voix dans le conseil qui juge le prince, non plus qu'on ne lui fait jamais un crime de remplir sa charge, quelque nombre de rois qu'il ait fait mourir.

Le Sid-el-Coom-Achmet, régicide & parricide en titre d'office, demouroit dans le palais d'Ismain, quoiqu'il eût égorgé le roi Nasser, avec deux de ses fils, déjà grands, & un de ses enfans à la mammelle; & il s'attendoit chaque jour à s'acquitter des mêmes devoirs envers Ismain. Il n'y avoit pourtant ni méchanceté d'un côté, ni haine de l'autre: mais tous deux ne pouvoient manquer de pressentir ce qui devoit arriver. C'est cet Achmet, devenu mon grand ami, qui me donna la liste des rois de Sennaar, avec la durée de leur règne, soit qu'ils fussent morts de mort naturelle, soit qu'ils eussent été déposés & assassinés.

Cet étrange officier fut du petit nombre de ceux qui me firent des honnêtetés à Sennaar. Il étoit violemment tourmenté par la gravelle; & je lui donnai des pillules savonneuses, qui le soulagèrent, & qui lui inspirèrent beaucoup de reconnoissance & d'amitié pour moi. Il étoit aussi attaqué d'épilepsie; mais il s'imaginait que cela ne lui venoit que pour avoir été enforcé par un ennemi qui résidoit fort loin de-là. Pendant qu'il souffroit des douleurs excessives, je passois souvent la nuit chez lui; & je puis dire que ce n'étoit qu'alors que j'étois en sûreté.

Il se trouvoit par hasard qu'Achmet étoit un des hommes les plus aimables & les plus sensés, avec qui mon malheur m'ait donné occasion de converser à Sennaar. Fort peu convaincu de la vérité de l'islamisme, & fort peu instruit de sa propre religion, il avoit coutume de dire, pour se disculper de son ignorance & de son incrédulité, qu'il n'y avoit pas de meilleure religion que le christianisme. Achmet étoit né dans un village du pays de Fazuclo, & il me paroissoit dans le fond du cœur encore idolâtre; car il étoit sans cesse environné de prêtres Nubas, qu'il croyoit de

puissans forciers. Quand je trouvois de ces prêtres qui entendoient l'arabe, je caufois librement avec eux; & c'est de-là que j'ai su beaucoup de particularités, concernant leur pays, & surtout cette vaste chaîne de montagnes de Dyre & Tegla, qui va droit à l'ouest se prolonger si avant dans le centre de l'Afrique, d'où les Nubas prétendent être anciennement sortis, après avoir été sauvés d'un déluge. Je leur demandai pourquoi, étant de si grands forciers, ils ne guérissent pas Achmet de l'épilepsie & de la gravelle? Et ils me répondirent que ces maux lui avoient été donnés par un diable chrétien, qui n'étoit point soumis à leur pouvoir.

Achmet ne pensoit pas que je fusse chrétien; & sachant que je n'étois pas mahométan, il me croyoit comme lui flottant entre deux religions. Je ne cherchai point à le dissuader. Je n'étois point missionnaire, je n'avois point charge d'ames, & je ne me souciois nullement d'entrer dans des disputes théologiques avec un homme dont le métier étoit de poignarder ses souverains. Il parloit bien l'arabe, ne s'offensoit jamais de mes questions, & répondoit librement & sans réserve, soit pour ce

qui concernoit le pays, les mœurs, le gouvernement, soit pour ce qui avoit rapport à la place dont il jouissoit, si tant est pourtant qu'on puisse se servir du terme de jouir, en parlant d'un emploi destiné aux crimes les plus horribles.

Quand je demandai à Achmet pourquoi il avoit tué les enfans du roi Nasser en présence de leur père, il me répondit que c'étoit par respect pour Nasser lui-même, qui avoit droit de voir tuer ses fils d'une manière légale, c'est-à-dire en leur coupant la gorge avec un sabre; au lieu que si cela ne s'étoit point fait en présence du père, leurs ennemis auroient pu leur faire souffrir une mort plus cruelle & plus ignominieuse. Il me dit que Nasser avoit été fort peu touché d'un si sanglant spectacle; mais qu'il avoit eu beaucoup de regret de mourir lui-même, & qu'il avoit plusieurs fois tenté de s'évader: mais que voyant que c'étoit inutile, il s'étoit enfin soumis sans résistance. Achmet ajouta que le roi régnant (1) avoit beaucoup à craindre un pareil sort; que les deux frères Adelan & Abou-Kalec étoient en

---

(1) Ismain.

campagne à la tête des armées; que Kittou tenoit dans ses mains toutes les forces de la capitale, & qu'enfin le roi étoit peu estimé, & n'avoit ni expérience, ni courage, ni amis, ni argent, ni troupes.

“ Mais, lui dis-je, lorsque vous paroissez devant le roi, n'avez-vous pas peur qu'il ne lui passe par la tête de vous montrer qu'il n'est pas si aisé de le faire mourir? „ — “ Point du tout, me répondit-il. Ma charge m'oblige à demeurer auprès de lui presque toute la matinée, & à le voir tous les soirs fort tard. Il fait que je n'ai aucune part au mal qu'on lui prépare, & que je ne peux pas avancer la mort d'un instant: mais que s'il est une fois condamné, le reste est une affaire de décence; & sûrement il préfère lui-même d'être tué en particulier, & par un de ses proches, que de se voir livré en public aux coups d'un assassin payé, d'un chrétien, ou d'un esclave arabe.

Quand le roi Baady, père d'Ismain, fut envoyé à Teawa, Adelan donna ordre à Welled-Haffan, gouverneur de l'Atbara, & père du sheik Fidèle, de lui donner la mort. Baady étoit robuste, bien armé, & sembloit toujours

se tenir sur ses gardes ; & Welled-Hassan ne trouva d'autre moyen d'exécuter sa barbare commission , qu'en frappant ce prince par-derrière à l'instant qu'il se lavoit les mains. Le peuple murmura beaucoup contre Adelan , non pas de la mort de son roi , mais de la manière dont on l'avoit fait mourir ; & Welled-Hassan fut lui-même mis à mort , parce que , quoiqu'il eût agi par un ordre supérieur , il avoit osé tuer le roi , sans être l'officier préposé pour cela , & ensuite il s'étoit servi d'une lance , au lieu d'employer une épée , seul instrument légal en pareil cas.

J'ai déjà observé que ce fut l'an de l'hégire , qui répond à l'an 1504 de notre ère , que les Shillooks bâtirent la ville de Sennaar , & fondèrent une monarchie , dont le trône a été rempli par vingt rois de la même famille. Voici les noms de ces princes.

*Liste des rois de Sennaar.*

	Règnes	A. D.
Amru , fils d'Adelan , commença à régner en 1504 , & régna	30 ans.	1534.
Neil , fils d'Amru. . . . .	17	1551.
Abd-el-Cader , fils d'Amru. . . .	8	1559.

# AUX SOURCES DU NIL. 15

Règles. A. D.

Amru, fils de Neil, <i>déposé</i> . . . . .	11 ans.	1570.
Dekin, fils de Neil. . . . .	17	1587.
Douro, fils de Dekin, <i>déposé</i> . . . . .	3	1590.
Tiby, fils d'Abd-el-Cader. . . . .	3	1593.
Ounfa, <i>déposé</i> . . . . .	13	1606.
Abd-el-Cader, fils d'Ounfa, <i>déposé</i> . . . . .	4	1610.
Adelan, fils d'Ounfa, <i>déposé</i> . . . . .	5	1615.
Baady, fils d'Abd-el-Cader. . . . .	6	1621.
Rebat, fils de Baady. . . . .	30	1651.
Baady, fils de Rebat. . . . .	38	1689.
Ounfa, fils de Nassel, fils de Rebat. . . . .	12	1701.
Baady-el-Achmer, fils d'Ounfa. . . . .	25	1726.
Ounfa, fils d'Achmer, <i>déposé</i> . . . . .	3	1729.
L'Oul, fils de Baady. . . . .	4	1733.
Baady, fils de l'Oul, <i>déposé</i> . . . . .	33	1766.
Nasser, fils de Baady, <i>déposé</i> . . . . .	3	1769.
Ismain, fils de Baady. . . . .	3	1772.

Quoique le trône de ces princes ait été fondé par de brillantes conquêtes, les successeurs d'Amru n'ont pas beaucoup étendu leurs états. Cependant Ounfa, fils de Nasser, subjuga, dit-on, la province de Fazuclo.

Je ferai trois observations sur cette liste, qui est certainement très-authentique.

La première, c'est que la fondation de la monarchie des Funges étant de l'an 1504 de notre ère, répond à la neuvième année du règne de Naod, roi d'Abyssinie, puisque ce prince monta sur le trône en 1495.

La seconde remarque que j'ai à faire, c'est que Tecla-Haimanout, fils de Yasous-le-grand, écrivant au commencement de ce siècle à Baady-el-Achmer (1), fils d'Ounfa, à l'occasion du meurtre de l'envoyé François du Roule, lui parle de l'ancienne amitié qui subsistoit entre les rois d'Abyssinie & ceux de Sennaar, depuis le règne de Kim, qu'il donne à entendre avoir été un ancien prédécesseur de Baady. Mais, dans la liste que nous venons de donner, nous ne trouvons point le nom de Kim, & dans les annales d'Abyssinie, il n'y a pas un seul mot concernant le royaume de Sennaar, avant le commencement du règne de Socinios. Or, j'imagine que le Kim (2), que cite Tecla-Haimanout comme ayant eu des relations avec les anciens rois d'Abyssinie, étoit un prince Tunisien, qui, sous le com-

---

(1) C'est-à-dire le Blanc.

(2) Vide Marmol, t. 1, p. 274.

mandement du calife de Cairowan, s'empara du Caire, le fortifia, en l'entourant d'une épaisse muraille, & y régna, par lui-même ou par ses successeurs, environ cent ans, c'est-à-dire depuis 998 jusqu'à 1101, qu'Haduc, le dernier prince de sa race, perdit le trône & la vie en combattant contre Saladin, premier soudan d'Egypte. Les Abyssiniens avoient alors de grands rapports avec l'Egypte : mais rien ne montre qu'ils pussent en avoir avec le royaume de Sennaar, puisque cette monarchie n'existoit point encore, & ne commença que sous le règne de Naod. C'est donc une erreur de Tecla-Haimanout. Il confondoit un souverain du Caire avec les rois de Sennaar.

La troisième observation que je ferai, c'est que Baady-el-Achmer, qui fit massacrer M. du Roule, en 1704, vécut jusqu'en l'an 1726, & régna vingt-cinq ans, quoique M. Maillet ait écrit (1) à sa cour que ce prince avoit été vaincu & tué en 1705, en combattant à Herbagi contre les Arabes.

A la mort d'un roi de Sennaar, son fils

---

(1) Voyez la lettre du consul Maillet, publiée par Le Grand dans son histoire d'Abyssinie.

ainé lui succède de droit, & aussitôt tous les frères du prince qui monte sur le trône sont faisis & égorgés de la main du Sid-el-Coom. Achmer, l'un des fils de Baady, & frère de Nasser & d'Ismain, s'enfuit sur les frontières du Kuara dès qu'il vit son frère monter sur le trône, & rassemblant une centaine de cavaliers Ganjars, il vint à Gondar, où l'iteghé l'accueillit favorablement, & l'engagea à se faire baptiser. Quelque temps après il retourna dans le Kuara, & il revint ensuite joindre l'armée du roi, avant la bataille de Serbraxos, toujours suivi de ses cent cavaliers, avec lesquels il ne fut pourtant pas combattre; car il prit la fuite dès que l'ennemi se présenta. Cet Achmer étoit bien fait & d'une figure agréable: mais il aimoit à boire & à mentir au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

L'usage qu'on a dans le Sennaar de faire périr tous les collatéraux de la famille royale (1),

---

(1) M. Bruce cite en note ce beau vers de Pope :

“ Bear, like the Turc, no brother near the throne. ”

Qu'on me permette de citer aussi les vers non moins beaux, dont Pope a fourni l'idée à M. de Voltaire.

Voulez-vous ressembler à ces rois d'Orient ,  
 Qui de l'Asie , esclaves oppresseurs arbitraires ,  
 Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères ?

semble répondre en partie à la coutume abyssinienne de confiner les princes de la race de Salomon, pendant toute leur vie, sur une montagne. La différence du traitement, dans un cas parfaitement semblable, offre une assez juste manière de juger, entre ces deux peuples, combien l'un surpasse l'autre en cruauté. Quand on exile les princes Abyssiniens, on égorge ceux du Sennaar aux yeux de leur père, dans le palais même où ils sont nés.

Dans le Sennaar, non plus qu'en Abyssinie, les femmes ne succèdent point au trône. L'histoire des Funges ne fournit aucune raison de cette exclusion. Il y a apparence qu'ils ont porté cette coutume quand ils sont venus d'El-Aice; car les Pasteurs, qui dominoient avant eux dans l'Atbara, avoient un usage tout contraire. Cependant les princesses abyssiniennes jouissent de bien plus d'avantages que celles du Sennaar; car celles-ci n'ont ni propriétés, ni revenus attachés à leur rang, & ne sont pas plus considérées que les filles d'un simple particulier. Parmi cette foule de femmes que je vis lorsque je fus appelé chez les épouses du roi, il y avoit, à ce que j'appris, plusieurs princesses, sœurs du monar-

que ; mais il étoit impossible de les distinguer à leurs manières , ni à aucune marque de respect de la part des autres.

La famille royale est de race nègre , & quand les femmes que le roi épouse sont nègresses , ses enfans sont parfaitement noirs : mais quand il s'allie à des femmes blanches , ce qui arrive assez souvent , il provient de ces mariages des enfans aussi blancs que leur mère. Tel étoit , par exemple , le roi Baady , surnommé *El-Achmer*. Son père étoit nègre , mais sa mère étoit arabe , & Baady tint de la couleur de cette mère. Le dernier des Baadys , tué à Teawa , étoit absolument nègre. Il eut d'une esclave nègresse Nasser , qui étoit noir comme lui , & d'une femme arabe , de la tribu des Daveinas , cet Ismain , que j'ai vu sur le trône & qui étoit blanc. Ce mélange a constamment lieu dans la famille royale comme dans celles des particuliers.

Mais ce qui paroît plus extraordinaire , quoiqu'également vrai , c'est qu'un arabe marié avec une nègresse , fait des enfans aussi blancs que lui. Je ne pretends pas affirmer qu'il ne puisse y avoir quelque exemple du contraire :

mais tous ceux que j'ai eu occasion d'observer, prouvent ce que je viens de dire. Pendant les mois brûlans de l'été, les Arabes n'approchent guère que des nègresses, à cause de la fraîcheur naturelle de leur peau qui diffère, dit-on, beaucoup en cela de la peau des femmes arabes. Ils ont conséquemment beaucoup d'enfans de ces nègresses. Malgré cela, je n'ai pas apperçu un seul Arabe noir dans tout le royaume de Sennaar.

Il périt une immense quantité d'enfans dans la capitale & aux environs. Il n'est même pas douteux que le pays ne fût bientôt désert, sans les multitudes d'esclaves qu'on y transporte sans cesse de différens cantons du midi de l'Afrique. Les habitans de Sennaar sont grands & robustes : mais ils vivent peu, ce qu'on doit sans doute attribuer à tous les excès auxquels ils se livrent dès l'enfance. Mais ce que je viens de dire du peu de durée de leur vie, offre l'exemple d'une étrange révolution dans le climat ; car Sennaar n'est qu'à très-peu de distance des nègres, où les anciens plaçoient les Macrobes, peuple ainsi nommé, à cause de sa longévité. Peut-être aussi que ces Macrobes étoient les habitans des montagnes

voisines du Kuara ; car on rapporte qu'ils trouvoient de l'or sur leur territoire ; & si cela est , leurs descendans seroient cette race de nègres connus aujourd'hui sous le nom de *Gubas*.

Il est à remarquer que bien que les habitans de Sennaar professent la religion de Mahomet , ils sont si brutaux , si peu délicats envers leurs femmes , qu'ils les vendent souvent , après en avoir eu des enfans. Le roi lui-même suit , dit-on , souvent cette pratique déaturée , à jamais inconnue dans tous les autres pays Mahométans.

Le roi est obligé , une fois en sa vie , de labourer & de semer un champ de sa propre main. C'est ce qui lui vaut le surnom de *Baady* , qui signifie le paysan ou l'homme des champs , & qui est commun à tous les rois , comme celui de César l'étoit aux empereurs Romains. Ils ont , cependant , en général un autre nom qui sert à les distinguer , & les étrangers qui n'ont pas fait cette attention , ont mis beaucoup de confusion dans ce qu'ils en ont dit.

Ni chevaux , ni mulets , ni ânes , ni aucune espèce de bêtes de somme ne naissent , ni ne

peuvent vivre à Sennaar, ni à quelques milles tout autour; & on ne peut y garder une année entière ni chien, ni chat, ni mouton, ni taureau. Il faut les envoyer passer six mois dans les sables. Autrement, quelque soin qu'on en eût, ils meurent durant la saison des pluies du tropique, partout où il y a de la terre grasse. Deux lévriers que j'avois pris dans l'Atbara, & les mulets que j'avois menées d'Abyssinie, périrent au bout de quelques semaines. Ces mulets n'avoient aucun mal extérieur: mais ils paroissoient souffrir beaucoup intérieurement. Mes lévriers avoient beaucoup d'eau; malgré cela, je fus obligé d'en tuer un que j'appréhendois être attaqué de la rage. Plusieurs rois de Sennaar ont voulu avoir des lions: mais on n'a jamais pu empêcher qu'ils mourussent dès le commencement des pluies. Le sheik Adelan en avoit deux qui paroissoient pleins de vigueur: mais aussi les tenoit-il avec ses chevaux dans les sables d'Aira, à trois milles de Sennaar.

Il ne croît à Sennaar ni rosier, ni jasmin d'aucune espèce. Je n'ai vu d'autre arbre, autour de la ville, que quelques citronniers. On

a souvent essayé d'y transplanter des rofiers, mais ils n'ont point réuffi.

Sennaar eft par les 13 deg. 34 min. 36 fec. de latitude nord, & par les 33 deg. 30 min. 3 fec. de longitude au méridien de Gréenwich. Cette ville eft bâtie fur la rive orientale du Nil & très-près de fes bords. Cependant l'élévation de fon fol la met à l'abri des débordemens, qui dans leur plus grande hauteur, ne viennent guère qu'au bord des rues. Poncet rapporte que durant fon féjour dans cette ville, le jéfuite Brevedent, fon compagnon de voyage, & habile mathématicien, en détermina la latitude par 13 deg. 4 min. nord. La différence de ce rapport au mien eft donc d'environ un demi-degré. Mais on peut compter fur la jufteffe de ma détermination, parce qu'elle eft le réfultat de plus de cinquante observations faites le jour & la nuit, dans le temps le plus favorable, & avec un quart-de-cercle de trois pieds de rayon & des téléscopes de deux, & quelquefois de trois pieds à réflexion & à réfraction, & fortant de la main des meilleurs ouvriers.

La ville de Sennaar eft très-peuplée, & on

y voit plusieurs belles maisons, suivant la mode du pays. Poncet dit que de son temps elles étoient toutes à un étage: mais à présent, celles des principaux officiers sont à deux étages, & elles ont des toits en terrasse; construction qui paroît fort singulière, parce que dans toutes les autres villes ou villages endedans des limites des pluies du tropique, les toits sont en forme de cône. Les maisons de Sennaar sont d'argile, mêlée avec un peu de paille; ce qui prouve que les pluies doivent y être moins abondantes que dans le sud, & l'éloignement des montagnes en donne la raison. Toutefois, durant mon séjour dans cette ville, il y eut une semaine de pluie continuelle, & le 30 de Juillet, le Nil monta tout-à-coup prodigieusement à la suite d'un orage très-bruyant & d'une obscurité profonde qui couvrait tout le midi. Le fleuve étoit couvert de débris de maisons, de roseaux, de gamelles & d'autres ustensiles de bois, de chameaux, de vaches, de veaux, les uns en vie, les autres morts, que le courant emportoit avec une extrême vélocité, à la vue de Sennaar. Une hyène s'efforçant d'aborder, fut enveloppée & tuée par les habitans. L'eau entra dans les maisons bâties sur les bords du fleuve, &

les murailles de plusieurs de ces maisons d'argile furent détrempées au point qu'elles s'écroulèrent. La quantité de débris que nous vîmes passer, sembla nous prouver qu'il y avoit eu de grands dégats & plusieurs villages détruits au sud, du côté de Fazuclo.

Le climat de Sennaar est, comme je l'ai déjà observé, très - défavorable à l'homme & aux animaux, & singulièrement contraire à leur propagation. Je ne puis attribuer cela qu'aux qualités particulières de cette terre grasse dont la ville est environnée ; & rien ne le prouve mieux que la stérilité absolue dont les jumens & toutes les femelles des bêtes de somme sont frappées dans Sennaar & dans les villages, à plusieurs milles des environs. Cette stérilité cesse dès qu'on fait passer ces animaux des terrains gras dans les sables. Aira qui est à trois ou quatre milles de Sennaar, au milieu des sables arides, & n'ayant d'autre eau que l'eau du Nil, Aira convient parfaitement à tous les animaux, Aussi c'est-là que se tenoit Adelan, à la tête de la cavalerie, peut-être la plus brave, & bien certainement la plus belle du monde. C'est-là d'où il veilloit en fureté les mouvemens d'un foible souverain, qui ren-

fermé dans sa capitale, ne pouvoit pas avoir auprès de lui un seul cheval à opposer au redoutable sheik.

Cependant, quelque défavorable que soit ce sol à la propagation de l'espèce humaine & des animaux, il leur fournit abondamment de vivres. Les terrains cultivés rendent, à ce qu'on assure, trois cent pour un : mais je pense qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce rapport. Tous les environs de Sennaar sont couverts de dora ou de millet, qui est la principale nourriture des habitans. On y recueille aussi du froment & du riz, mais en petite quantité, & on l'y vend à la livre, même dans les années de la plus grande abondance. Le sel qu'on consomme dans ce pays se tire du sein de la terre, dans les environs de la capitale, & principalement du côté d'Halfaïa. On peut juger par-là combien le sol est imprégné de ce fossile.

Dans le nord-ouest de Sennaar, & à environ douze milles de distance, est un groupe de villages appelés Shaddly, d'après le nom d'un saint, qui, durant sa vie, fit creuser de grandes fosses qu'on revêtit d'argile, pour y ferrer du

grain quand il est à bon marché. Lorsque ces fosses sont pleines, on les recouvre bien exactement d'une couche d'argile. On appelle cette opération *iceller* les matamores, car ce nom de matamores est celui qu'on donne à ces fosses. Il y en a un grand nombre dans la plaine. Dès que le grain renchérit on les ouvre, & la ville & la campagne ont du grain à bon marché.

Au nord de Shaddly, c'est-à-dire à environ vingt-quatre milles de Sennaar, font d'autres fosses de la même espèce & plus considérables appelées *Wed-About*. C'est de ces institutions que dépend principalement la subsistance des Arabes; car comme toutes les tribus de ce peuple sont sans cesse en guerre les unes avec les autres, & qu'elles dirigent leurs attaques plutôt contre les moissons que contre la personne de leur ennemi, la famine suivroit bientôt la perte des récoltes, sans les secours qu'on trouve dans les fosses de *Wed-About* & de *Shaddly*.

Des petits villages sont répandus çà & là dans cette immense plaine, & les soldats qui les occupent veillent sur les grains qu'on sème & qui n'est que du dora, car on prétend que

les autres espèces de grains ne viennent point du côté de Shaddly. Il y a de distance en distance de grandes marres, qui se remplissent pendant les pluies, & qui servent aux Arabes quand ils passent des champs cultivés dans les déserts. La mouche, cette implacable persécutrice des Arabes, ne les poursuit jamais jusqu'au nord de Shaddly; & c'est peut-être par rapport à cela que les fondateurs de Sennaar ont bâti cette ville dans le lieu où elle est. C'est aussi probablement la même raison qui engagea les deux saints Shaddly & Wed-About à choisir les endroits où ils ont creusé leurs vastes magasins & leurs marres. Les Arabes commencent toujours par s'arrêter dans cet endroit, attendu qu'y trouvant tout ce qui est nécessaire à leur subsistance, ils peuvent y traiter à loisir leurs affaires avec le gouvernement.

A l'ouest de Shaddly & de Wed-About, jusques auprès du fleuve Abiad ou El-Aice, le pays est couvert d'arbres qui offrent une halte bien favorable aux chameaux. Comme un homme à cheval peut se rendre en trois heures de Sennaar à Shaddly, il ne peut pas y avoir d'endroit plus convenable pour la

levée des tributs ; car bien que Gerri ayant l'avantage d'un sol montueux & rocailleux, & l'avantage non moins grand d'être placé précisément sur les limites des pluies du tropique, fût choisi par le prince des Arabes, qui régnoit avant la conquête des Funges, & qu'il pût de-là empêcher avec sa cavalerie tous les pasteurs de passer des pays fertiles dans les sables, il est pourtant vrai que quelques-uns de ces pasteurs étoient maîtres de demeurer derrière Shaddly sans être inquiétés par la mouche ; & par ce moyen ils s'affranchissoient de toute contribution.

Dans les environs de Shaddly, sont deux petits districts montueux : l'un est appelé Jibbel-Moïa, ou la montagne de l'eau, & forme un groupe de plusieurs collines d'égale hauteur & très-rapprochées ; & l'autre se nomme Jibbel-Segud, ou la montagne froide. Celle-ci forme une chaîne brisée de montagnes, les unes hautes, les autres basses & toutes fort irrégulières. Ces deux districts sont peu étendus ; mais la beauté du climat est cause qu'ils sont très-peuplés. Ils servent à protéger les Dahieras, c'est-à-dire les fermes de Shaddly & de Wed-About. Ce sont aussi des forteresses naturelles placées

sur le chemin des Arabes, par le moyen desquelles l'on peut plus aisément les contraindre à payer leur tribut, quand ils s'empressent de fuir dans les sables de l'Atbara.

Chacun de ces districts est gouverné par un descendant des anciens princes, qui ayant de la cavalerie & de l'infanterie, résistèrent longtemps à toutes les forces des Arabes, & vécurent dans l'idolatrie jusques à la conquête des Funges. Ils sacrifioient, dit-on, des hommes à leurs dieux, & ces sacrifices étoient accompagnés des cruautés les plus horribles; mais Abd-el-Cader, fils d'Amru, le troisième roi qui s'assit sur le trône de Sennaar, assiégea les souverains de ces montagnes & les força de se rendre; puis il leur fit attacher une chaîne d'or à chaque oreille & les exposa en public sur la place du marché de Sennaar, où ils furent vendus pour une petite somme, l'équivalent de deux ou trois de nos sous-marqués. Après cette humiliation, ces princes furent circoncis & embrasèrent le mahométisme, & Abd-el-Cader les rétablit dans leur gouvernement, comme esclaves de Sennaar, & soumis à un léger tribut. Depuis, ces deux districts sont demeurés fidèles à leurs conquérans.

Il n'y a pas de campagne plus agréable que celle de Sennaar à la fin d'Août & au commencement de Septembre ; j'entends du moins plus agréable à l'œil. Quand nous y arrivâmes en Mai , elle nous paroissoit nue , stérile , désolée , privée des moindres traces de végétation : mais à présent le grain avoit poussé , toute cette immense plaine étoit tapissée de verdure , avec de grandes pièces d'eau & des villages de distance en distance , dont les toits formant des cônes , offroient l'apparence de petits campemens. A travers la plaine on voyoit serpenter majestueusement le Nil , qui avoit au moins un mille de large & étoit bord à bord , mais ne montant jamais plus haut. Le long du fleuve erroient de nombreux troupeaux de toute espèce de bétail , fruit des derniers tributs extorqués aux Arabes , qui ayant laissé une partie de leurs richesses dans les mains des Funges , regagnent en paix leurs pâturages & s'éloignent le plus qu'ils peuvent de la ville & de la campagne qu'habitent leurs oppresseurs.

Dans les environs de Sennaar les bords du Nil ressemblent , durant la saison des pluies , à ce qu'on voit en été dans les plus belles parties

parties de la Hollande. Mais fitôt que les pluies cessent, & que le soleil exerce sa brûlante influence, le dora mûrit, les feuilles jaunissent & meurent, les lacs se putréfient, exhalent une odeur infecte, se remplissent de vermine, & toute la beauté de ces campagnes disparoît. La Nubie offre de nouveau l'image de la stérilité; on ne voit, on ne sent plus que les chaleurs accablantes, les vents empoisonnés, les sables mouvans, & tous les maux auxquels expose ce terrible climat, les épilepsies, les apoplexies, les fièvres ardentes, les violentes migraines, les langueurs insupportables, & les cruelles dyssenteries encore plus opiniâtres & plus mortelles.

La guerre & la trahison semblent être la seule occupation de ce peuple barbare, que le ciel a séparé du reste des hommes par des déserts presque impraticables, en les reléguant dans une terre maudite, où il semble qu'il n'a voulu que leur offrir l'image de l'éternel & affreux séjour qui leur est sans doute réservé après leur mort.

La manière dont on s'habille à Sennaar est fort simple. L'on porte une longue chemise

bleue de toile de coton de Surate, appelée marowty, qui prend du bas du cou jusqu'aux pieds. Toute la différence qu'il y a entre les vêtemens des hommes & ceux des femmes, c'est que les hommes ont le cou nud, & que le collet de la chemise des femmes monte jusques au - haut du cou, & est boutonné comme celui des chemises que nous portons en Europe. Les hommes ont quelquefois une ceinture. L'un & l'autre sexe marche pieds nuds dans les maisons, même les gens de la première distinction. Les appartemens, surtout ceux des femmes, sont couverts de tapis de Perse. Quand ils sortent dans le beau temps, ils portent des sandales & des espèces de patins de cuir, ornés de coquillages d'une manière très-élégante.

Dans le moment de la plus grande chaleur les habitans de Sennaar, au lieu de se baigner, se font jeter plusieurs seaux d'eau sur le corps. Les hommes aussi bien que les femmes, s'oiignent au moins une fois par jour avec de la graisse de chameau mêlée avec de la civette. Ils s'imaginent que cette graisse adoucit leur peau & prévient les éruptions cutanées, qu'ils craignent si fort, que dès qu'ils ont le moin-

dre bouton dans une partie de leur corps où il puisse être vu, ils ne fortent pas de chez eux. Ils prennent tous les matins une chemise blanche; mais pour conserver leur peau, ils couchent toujours avec une chemise trempée dans de la graisse & sans aucune couverture; ils couchent sur un cuir de bœuf bien tanné, bien adouci par le frottement continuel de cette graisse, & en même temps très-frais, mais qui leur communique une odeur que le soin avec lequel ils se lavent ne leur ôte pas.

La principale nourriture des gens pauvres est du pain de maïs. Les riches font d'abord rôtir la farine de maïs, & ensuite ils en font une espèce de gâteau avec du beurre & du miel. En outre ceux-ci se nourrissent de bœuf, en partie rôti & en partie crud. Cependant la viande de chameau est celle qu'on trouve communément au marché; leurs bœufs sont sans contredit les plus gros, les plus gras & les plus beaux du monde entier. Le foie & les côtes de ces animaux se mangent ordinairement crus. Je ne les ai jamais vus en faire cuire. L'usage de manger de la viande crue n'est donc pas particulier à l'Abyssinie. Toutes les nations

nègres qui habitent à l'ouest mangent ainsi la viande de chameau.

L'on ne trouve point de la viande de cochon dans le marché de Sennaar : mais tous les habitants en mangent sans difficulté. Il n'y a que les gens en place & se disant mahométans, qui se cachent pour en manger. La religion mahométane fit d'abord de grands progrès parmi les Juifs & les Chrétiens d'Arabie, sur la côte occidentale de la mer Rouge, & bientôt après dans toute l'Egypte. Mais elle ne fut reçue par les idolâtres de la côte occidentale de la mer Rouge, que quand, suivie de la victoire, elle vint y prêcher l'Alcoran d'une main, & un glaive de l'autre.

Les Sarrafins qui envahirent ces contrées étoient des bigots fanatiques comme le sont encore leurs descendants. Ils ont gardé le Koran dans toute sa pureté, & en observent rigoureusement jusqu'aux moindres préceptes. Ils ont converti ou exterminé les idolâtres. Mais cependant leur puissance tyrannique fut réprimée au seizième siècle, quand Selim conquit l'Egypte & l'Arabie, & établit des garnisons turques dans les principales villes des frontières du

Beja ou de Barbarie, & dans le Ber-el-Ajam, ou l'ancienne Azemia, le long de la côte occidentale de la mer Rouge.

Ces Turcs étoient au fond du cœur de véritables athées, qui méprisoient le zèle des Arabes & les opprimoient tellement que l'idolâtrie osa relever sa tête. Les Shillooks firent, comme je l'ai déjà observé, une irruption dans le Beja, & envahirent tout le pays. Ils embrasèrent la religion des Arabes pour la forme, mais sans s'inquiéter de suivre strictement les lois de Mahomet, parce qu'ils n'avoient pas besoin de recevoir d'elles l'avantage qui séduisit les Juifs & les Chrétiens. Les lois de Mahomet permettoient à ces derniers les plaisirs que leur défendoit leur religion, & conséquemment elles rendoient leur joug plus aisé. Mais il n'en étoit pas de même avec les nations payennes. Les lois de Mahomet, loin de les favoriser, diminuoient leur liberté naturelle; elles les obligeoient à des prières, à des ablutions, à des aumônes, à se faire circoncire, & à une foule de choses qui leur étoient auparavant étrangères. Aussi les payens de Sennaar & des petits états qui sont dans l'ouest, tels que Dar-Fowr, Dar-Selé, Bagiem, Bornou, Tombucto, & tous

les pays situés sur les rives du Niger, & connus sous le nom de Sudan, s'inquiètent fort peu d'observer dans ses détails la religion mahométane, qu'ils n'ont embrassée que pour jouir d'une liberté personnelle & pour l'avantage de leur commerce. Mais s'ils sont mahométans dans leurs discours, ils sont payens dans leur cœur & dans leurs pratiques. Leurs enfans héritent des sentimens de leurs pères, excepté lorsque quelque fakir ou quelque saint Arabe se charge de leur apprendre à lire & de les endoctriner. Autrement toute leur religion consiste à favoir la profession de foi. " La Illah-el-Ullah, Mahomet-Rafoul-Ullah ! „ — " C'est-à-dire il n'y a qu'un seul Dieu, & Mahomet est son prophète. „

Le royaume de Sennaar a trois gouvernemens principaux. Le premier est à El-Aïce, capitale du pays qui porte le même nom, & d'où sont sortis les Shillooks. Le Bahar-el-Abiad (1) arrose ce territoire, & divisé, soit par l'art, soit par la nature, en un nombre considérable de petits canaux, il forme autant de petites isles, sur chacune desquelles il y a un

---

(1) Le grand fleuve Blanc.

village, & cette collection de villages est appelée la ville d'El-Aice. Les habitans sont tous pêcheurs, & ont des canots avec lesquels ils remontent & descendent jusqu'aux cataractes. C'est avec une flotte innombrable de ces canots qu'ils vinrent faire la conquête des Arabes, au moment que ceux-ci s'y attendoient le moins. Les Shillooks n'avoient point alors des armes de fer; leurs lances & leurs épées étoient faites d'un bois très-dur, qu'on appelle *dengui-fibber*. Le commandement d'El-Aice ne peut être rempli que par un homme de la famille du mek de Sennaar; & dès qu'il est investi de ce poste il ne peut plus le quitter, ni venir à Sennaar.

Le second gouvernement est celui du Korfodan. Le revenu de cette province consiste en esclaves, qu'on tire de l'immense chaîne de montagnes de Dyre & Tegla. La situation du Korfodan est, dit-on, très-commode pour envahir ces montagnes, soit parce qu'on ne manque point d'eau en chemin, soit par quelque autre circonstance que j'ignore. Mahomet-Abou-Kalec avoit ce gouvernement, & à la tête d'un corps de mille cavaliers nègres, revêtus de cottes de maille, il s'étoit rendu indépendant du roi de Sennaar. Le Korfodan est

limitrophe de Dar-Fowr, royaume nègre encore plus barbare, s'il est possible, que le Sennaar; & le Korsodan a été souvent pris & repris par l'un & l'autre de ces états.

Le troisième gouvernement est celui de Fazuclo, borné à l'ouest par la rivière d'El-Aice, ou le Bahar-el-Abiad, à l'est par le Nil, & au sud par les montagnes de Fazuclo, où sont les grandes cataractes. Ces montagnes de Fazuclo font partie de la chaîne de Dyre & Tegla, qui s'étend si loin dans l'ouest du continent, & d'où l'on tire l'or & les esclaves qui font les richesses de ces contrées; car le principal revenu de Fazuclo est en or, & celui qui y commande n'est point de la race des Funges, mais un des descendans des premiers princes qui fournirent les armées de Sennaar.

Cette politique est très-remarquable chez cette nation barbare des Funges, & il faut qu'elle leur ait bien réussi, car ils y sont constamment attachés. Dès qu'ils soumettent un pays, ils choisissent le prince qui y règne pour leur lieutenant, & le laissent jouir sous leurs ordres de son autorité première. Ainsi ils ont conservé le mek de Dongola, le Wed-Ageeb

des Arabes, les souverains de Fazuclo, de Wed-Aboud, du Jibbel-Maïa, & de plusieurs autres petits états qu'ils ont conquis.

Les forces du Sennaar, c'est-à-dire celles qui se tiennent autour de la capitale, consistent d'abord en quatorze mille Nubas, qui combattent nus & sans autre arme qu'une courte javeline & un bouclier. J'imagine que ce sont de fort mauvaises troupes. Il y a ensuite dix-huit cent cavaliers nègres, & tous esclaves, revêtus de cottes de maille, & armés d'un grand sabre esclavonien. Je pense que ceux-ci, tant par rapport à leur armure qu'à cause de la vigueur de leurs chevaux, sont en état de rompre au premier choc, le double de leur nombre de quelqu'autre troupe que ce puisse être. Quiconque n'a point vu cette cavalerie ne peut se former une idée de la beauté des chevaux, & de la manière dont ils manœuvrent.

Le mek de Sennaar n'a pas un seul fusil dans son armée. Indépendamment des troupes dont je viens de parler, un nombre considérable, mais déterminé, de cavalerie arabe qui, payant un tribut au mek & aux principaux officiers du gouvernement, vit auprès de la capitale,

y porte des provisions, y fait le commerce, & doit fans doute être comptée pour une partie de ses forces & la défendre en cas de besoin.

Après avoir fait connoître la latitude de Sennaar, il semble presqu'inutile de dire que les chaleurs y sont excessives. Le thermomètre (1) y monte à l'ombre jusqu'à 119 deg. Mais on doit appliquer aux chaleurs de Sennaar ce que j'ai observé sur celles de l'Arabie. Le degré du thermomètre ne donne point une juste idée des sensations que fait éprouver le soleil & de l'influence qu'il a sur la couleur de la peau. Il y a des nations de nègres par les 13 & 14 deg. de latitude, tandis qu'à 10 deg. au sud de ces nations, & presque sous la ligne, tous les habitants sont blancs, comme j'ai eu occasion de le voir tous les jours en vivant parmi les Gallas, dont j'ai tracé le portait. Sennaar, situé par les 13 deg. de latitude est, d'après le thermomètre, quand le soleil se trouve le plus éloigné de lui, de 50 deg. plus chaud que Gondar, lorsque cet astre passe verticalement sur cette dernière ville; & cependant Gondar est un deg. plus sud que Sennaar.

---

(1) Le thermomètre de Farenheit.

Le froid & le chaud sont des termes relatifs, & qui ne peuvent point être déterminés seulement par la latitude, mais bien par le plus ou moins d'élévation des lieux. Quand nous parlons donc de la chaleur, il est nécessaire d'expliquer tout ce qui concerne le climat qu'on cite, afin de donner une juste idée de l'impression que cette chaleur fait sur notre corps & sur nos poumons. Le degré du thermomètre ne le fait connoître qu'imparfaitement : 90 deg. indiquent une chaleur excessive à Loheïa, dans l'Arabie heureuse, & cependant Loheïa n'est que par les 15 deg. de latitude. Mais à Sennaar, qui comme on l'a déjà vu, est par les 13 deg., quand le thermomètre ne monte qu'à 90 deg., on ne sent pas beaucoup de chaleur.

Je dirai donc que le climat est *froid*, quand une personne toute habillée y sent le besoin du feu, quand elle reste assise sans rien faire. Je dirai que ce climat est *frais*, quand une personne bien vêtue, mais restant tranquille ou couchée, sent le besoin de se couvrir davantage. Je dirai qu'il est *tempéré*, quand un homme bien vêtu & ne se remuant point, ne sent pas le besoin de se vêtir davantage & peut se promener dans sa chambre sans suer. Je l'ap-

pelleraï *chaud*, quand un homme fuera fans rien faire, ou pour peu qu'il se remue. Je l'appellerai *très-chaud*, quand avec un très-léger vêtement sur le corps, on fuera fans remuer. Je l'appellerai *exceſſivement chaud*, lorsqu'en demeurant aſſis & en chemiſe, on fuera extrêmement; que les moindres mouvemens ſeront pénibles & que les jarrets deviendront auſſi foibles qu'après qu'on a eu la fièvre. Je l'appellerai enfin *extrêmement chaud*, quand on trouvera qu'on manque de force pour ſe ſoutenir; qu'on aura des diſpoſitions à ſe trouver mal, qu'on ſe ſentira les tempes preſſées, comme ſi on avoit la tête très-fortement ferrée par une corde, qu'on aura la voix extrêmement affoiblie, la peau sèche, & qu'on croira avoir la tête beaucoup plus groſſe & plus légère que de coutume. Ces ſymptômes annoncent la mort, & nous en avons eu l'exemple à Imhanzara, lorsque nous nous rendions du Ras-el-Feel à Teawa. Mais jamais le ſoleil ne produit des effets auſſi terribles, ſans le ſecours de ce vent brûlant qui nous pourſuivit à travers l'Atbara, & que je décrirai plus particulièrement en rendant compte de mon paſſage dans le déſert, où le ciel l'a conſigné par pitié pour le genre humain, & où il n'a pas peu contribué ſans doute à l'extinction totale de ce qui pouvoit y avoir ſouffle de vie.

Un thermomètre gradué d'après l'échelle que je viens d'indiquer, feroit bien différent d'un thermomètre ordinaire; car je suis convaincu par expérience, qu'une chemise de mouffeline, la plus légère, occasionneroit plus de chaleur à l'heure de midi à Sennaar, que l'ascension de 5 deg. dans le thermomètre de Farenheit.

Quand ce thermomètre ne monte à Sennaar qu'à 70 deg. ou 78 deg., on trouve qu'il fait frais; de 79 deg. à 92 deg. tempéré. A 92 deg. il commence à faire chaud. Le degré du thermomètre indique plus de chaleur que nous n'en sentons, nous autres étrangers; & cependant, je crois que les sensations des gens du pays sont à cet égard encore moindres que les nôtres. Le 2 Août, j'étois à midi accablé par la chaleur & couché sur un tapis dans une chambre continuellement arrosée; le thermomètre étoit alors à 116 deg. Cependant je voyois au loin plusieurs payfans nègres qui démolissoient une maison & travailloient vigoureusement sans paroître incommodés par le soleil.

Une des principales maladies de Sennaar est la dyssenterie ou le flux de sang, plus ou moins

fatal, suivant qu'il se déclare au commencement ou à la fin des pluies & au retour du beau temps. Cette maladie est ordinairement accompagnée d'une fièvre intermittente, & elle se termine souvent par cette fièvre. Le quinquina est un remède souverain dans ces contrées. Il est même d'autant plus sûr, qu'il purge dès la première dose, & qu'il continue à agir ainsi pendant presque tout le temps qu'on en prend.

On voit fréquemment à Sennaar des épileptiques & des gens qui ont le foie squirreux; ce qu'on peut attribuer à l'usage où ils sont d'arrêter leur transpiration en se frottant continuellement de graisse & en se faisant inonder d'eau fraîche, lorsqu'ils ont le plus chaud. L'influence de la lune sur les épileptiques & la régularité avec laquelle le troisième jour de la pleine lune le paroxysme se termine par une fièvre intermittente & régulière, doivent naturellement étonner les personnes qui n'ont pas des connoissances plus profondes que les miennes en médecine.

Les habitans de ces contrées qui vivent dans les camps ou dans les parties de l'Atbara, les

plus éloignées des rivières, finissent tous par être plus ou moins sujets à la gravelle; ce qui est sans doute occasionné par l'eau de citernes dont ils font usage, car les personnes qui résident dans la ville même de Sennaar, & qui conséquemment boivent des eaux du Nil, sont exemptes de cette maladie. Je n'ai vu qu'un seul exemple du contraire, & c'est celui du Sidi-el-Coom; car le sheik Ibrahim, dont j'aurai occasion de parler par la suite, avoit passé plusieurs années dans le Korfodan.

Les maladies vénériennes sont très-communes dans le Sennaar, mais jamais assez invétérées ni dans l'un ni dans l'autre sexe, pour empêcher les mariages. Les sueurs & l'abstinence suffisent pour les guérir, & quelque anciennés qu'elles soient; & j'ai vu au contraire que le mercure ne les guérissoit point.

L'éléphantiasis, si commun en Abyssinie, est inconnu au Sennaar. La petite-vérole n'y est point épidémique. Elle est quelquefois douze ou treize ans de suite sans s'y montrer, malgré la fréquentation continuelle des Funges avec les Arabes & l'usage des marchandises qu'on porte d'Arabie. On dit aussi que lorsqu'elle se déclare

à Sennaar, ce n'est jamais que pendant la saison des pluies : mais toutes les fois qu'elle y paroît elle fait des ravages horribles. Les femmes négresses ou arabes, tant celles qui vivent dans les plaines, & celles des Shillooks ou des habitants d'El-Aice, que celles des Nubas, des Gubas qui habitent les montagnes, les esclaves enfin de toute espèce qui viennent de Dyre & Tegla, ont connu de temps immémorial une sorte d'inoculation qu'on appelle *Tishterée-el-Jidderée*, ou l'achat de la petite-vérole. Ces femmes font elles-mêmes cette opération & elles choisissent toujours pour cela le temps le plus sec & le plus beau de l'année. Dès qu'elles apprennent que la petite-vérole s'est déclarée quelque part, elles s'y rendent, & mettant une bande de toile de coton autour du bras de la personne malade, elles demandent à la mère combien elle veut leur vendre de grains de petite-vérole. Il est nécessaire suivant elles, que ce marché se fasse d'une manière rigoureuse; qu'il n'y entre point de complaisance & qu'on paie au moins une ou deux pièces d'argent. Les choses étant ainsi réglées, elles reprennent leur bande de toile, déjà impregnée du venin variolique, & elles reviennent chez elles l'attacher au bras de leur enfant, qui à ce qu'elles prétendent, est inoculé  
sans

sans danger & n'a jamais plus de grains de petite-vérole qu'elles n'en ont spécifié dans leur marché. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a point d'exemple, soit au Sennaar, soit en Abyssinie, que cette maladie ait jamais attaqué plus d'une fois la même personne.

Le commerce de Sennaar n'est pas considérable. Il n'y a point de manufactures; & le principal objet de consommation est la toile de coton bleue de Surate. Jadis les chemins étoient libres, des caravanes de marchands voyageoient en sûreté, & on portoit de Jidda au Sennaar une immense quantité de marchandises des Indes, qui étoient ensuite dispersées parmi les nations nègres. Les retours se faisoient en poudre d'or qu'on appelle *tibbar*, en civette, en cornes de rhinocéros, en dents d'éléphant, en plumes d'autruches, surtout en esclaves, & enfin en vernis, dont le Sennaar fournissoit une plus grande quantité que tout l'orient de l'Afrique ensemble. Mais ce commerce est presque totalement perdu, ainsi que celui de la poudre d'or & de l'ivoire. Cependant, l'or de Sennaar conserve encore la réputation d'être le plus pur, le plus beau de l'Afrique; & on le porte à Moka, d'où il passe & reste dans l'Inde. Quand

un wakea d'or d'Abyssinie se vend à Moka 16 patakas, la même quantité d'or de Sennaar se vend 22 patakas.

L'ivoire se vend au Caire 1 oz (1) & demi le rotol (2), qui est plus léger d'un quart que le rotol de Moka. Les esclaves mâles valent couramment un wakea à Sennaar, & il y a des femmes qu'on vend jusqu'à 13 & 14 wakeas. J'ignore quelles qualités les rendent assez précieuses pour occasionner une si grande différence entre leur prix & celui des hommes : mais tout ce que je puis dire, c'est que tous les gens riches, soit Turcs, soit Maures, les préfèrent durant l'été aux femmes Arabes, aux Georgiennes, aux Circassiennes.

Les Arabes Daveinas qui sont grands chafseurs, portent tout leur ivoire en Abyssinie, où ils n'ont point de risque à courir. Mais à présent il ne vient plus de caravane de Sudan (3) à Sennaar, ni d'Abyssinie au Caire. Les cruautés des Arabes & la perfidie du gouvernement de

---

(1) Ceci veut dire une once d'or.

(2) Le rotol est un poids de 12 onces & demie.

(3) La Nigritie, ou le pays qui s'étend sur les deux rives du Niger.

Sennaar leur ont fermé toute communication, excepté celle que l'Abyssinie entretient avec Jidda, où elle envoie une caravanne chaque année par la voie de Suakem.

Le wakea dont on se sert à Sennaar pour peser l'or, la civette, les essences, est de 10 drachmes. Dix wakeas font un rotol. Le wakea de Sennaar est comme celui de Masuah & du Caire; & il est égal à sept drachmes 57 grains, poids anglois (1).

1 rotol vaut 10 wakeas.

1 wakea . . . 10 drachmes.

Il y a en outre un autre wakea dont se servent les marchands, & qu'on appelle atareys.

1 rotol vaut 12 atareys.

1 atareys . . . 12 drachmes.

Mais on ne se sert de l'atareys que pour les marchandises communes. L'on ne connoît à Sennaar qu'une mesure appelée draa, qui est un peek ou une coudée, & qui est de la longueur du coude jusqu'au bout du doigt du

---

(1) Il y a dans l'original *poids de troy*. Le poids de troy est un poids de 12 onces à la livre.

milieu. C'est sans doute là l'ancienne coudée d'Egypte dont parle l'écriture.

J'ai dit qu'il avoit plu le 5 & 6 Août, & que le Nil avoit charrié une grande quantité de débris de maisons venant du côté du midi. Il étoit curieux alors de voir au milieu de ce fleuve impétueux une multitude d'hommes qui, nageant de tous côtés, & rompant la rapidité du courant, revenoient à terre avec les pièces de bois qu'ils avoient attrapées. Beaucoup de gens font ce commerce, car le bois à brûler est très-rare à Sennaar. Mais ce débordement offroit d'autres motifs d'occupation à ce peuple superstitieux. Une partie de la ville s'étoit écroulée, & une hyène avoit, comme je l'ai déjà observé, voulu traverser le fleuve: aussi les sages du pays ne manquèrent pas d'en tirer de sinistres présages.

La pluie m'empêcha de sortir pendant deux jours de suite. Le 7 je me propoisois d'aller à Aira voir le sheik Adelan: mais le matin Hagi-Belal vint m'avertir que Mahomet-Abou-Calec s'étoit avancé jusques sur le bord de l'El-Aice, dans l'intention de traverser ce fleuve & d'entrer dans l'Atbara, & qu'Adelan avoit

quitté son camp d'Aira & étoit allé au-devant de son frère. Hagi-Belal ajouta que le roi avoit envoyé l'ordre au Wed-Ageeb, prince des Arabes, de rassembler toutes ses forces & de venir le joindre entre Herbagi & Sennaar. Il étoit aisé de prévoir que si ces nouvelles étoient vraies, il alloit y avoir une grande révolution; que probablement le roi seroit déposé & mis à mort; qu'en attendant la capitale seroit livrée au plus affreux désordre, & que chacun se permettroit tout ce qui lui sembleroit bon.

Hagi-Belal m'apprit que le sheik Fidèle de Teawa avoit passé plusieurs jours renfermé avec le roi, à qui il avoit dit que j'étois chargé d'or, & d'étoffes d'or les plus belles qu'il eût jamais vues; que le roi d'Abyssinie avoit destiné ces étoffes à être présentées au mek de Sennaar, mais que je les réservoïs pour moi. Là-dessus le mek parla d'un ton très-menaçant à Hagi-Belal, & celui-ci m'avoua que si effectivement Adelan étoit parti d'Aira, je n'étois plus en sûreté dans la capitale.

Soudain je pris mon parti, & priai Hagi-Belal d'aller au palais & de m'obtenir une audience du roi. En vain Belal me représenta le

péril auquel je m'exposois; je fus inébranlable dans ma résolution. Il étoit impossible de fuir, & j'avois souvent triomphé du danger en le bravant.

Cependant Hagi-Belal prit avec répugnance la route du palais; mais soit qu'il s'acquittât de la commission que je lui avois donnée, soit qu'il ne voulût point la remplir, il revint bientôt me dire que le roi étoit en affaire, & qu'on ne pouvoit pas le voir. Pendant ce temps-là j'avois chargé Soliman d'aller raconter au Gindi (1) l'embarras où je me trouvois & les nouvelles que je venois d'apprendre. Au lieu de me renvoyer un message, cet officier vint lui-même, & il étoit assis avec moi au retour d'Hagi-Belal, qui parut un peu embarrassé de le voir.

Le Sid-el-Coom me dit que la nouvelle de l'arrivée d'Abou-Kabec étoit fautive, ainsi que ce qu'on disoit du Wed-Ageeb; mais qu'il étoit effectivement vrai que le sheik Adelan avoit quitté Aira & étoit allé campé à Shaddly. Il fit de vifs reproches à Hagi-Belal, en lui demandant de quel avantage tous ces faux

---

(1) C'est la même personne que le Sid-el-Coom.

rapports pourroient être pour lui & pour moi ? Et il lui donna à entendre assez clairement qu'il le croyoit lui-même de concert avec le roi pour m'extorquer quelque présent.

“ Quelle différence y a-t-il pour Yagoubé, dit le Sid-el-Coom, que le sheik Adelan soit à Aira, à trois heures de marche de Sennaar, ou à Shaddly, qui n'en est qu'à cinq ? Kittou, frère d'Adelan, n'est-il pas dans Sennaar ? Et à la première réquisition de ce commandant ne lui mènerai-je pas moi-même quelque esclave du roi que ce puisse être ? Me ferez-vous croire, Hagi-Belal, que dans un temps comme celui-ci le roi n'est pas plus occupé de sa propre sûreté que des moyens de piller Yagoubé ? Je ne souhaite pas de prolonger le séjour de Yagoubé à Sennaar ; mais jusqu'à ce que nous ayons les choses nécessaires pour le faire partir, il n'est pas au pouvoir du roi de violer l'asyle où il est, & je le crois plus en sûreté dans Sennaar qu'il ne le seroit hors de ses murs. Le roi y regarderoit à deux fois avant d'oser lui faire le moindre mal dans la maison d'Adelan, tandis qu'un seul des trois frères vivra encore. Mais je veux ce soir parler de cela à Kittou. J'en dirai aussi quelque chose au roi si l'occa-

sion s'en présente. En attendant, Yagoubé, tranquillisez - vous; ne laissez entrer personne chez vous, & faites tout ce que vous jugerez à propos à ceux qui voudroient y entrer par force. » A ces mots il se leva, & je l'accompagnai jusqu'au - bas de l'escalier en l'assurant de toute ma gratitude. Quand nous fûmes sur le seuil de la porte, il me dit à l'oreille: « Méfiez - vous de ce Belal; c'est un chien pire qu'un chrétien. »

Je résolus à tout événement, de quitter Senaar; mais je ne m'étois pas encore expliqué avec Hagi - Belal, au sujet de l'argent dont j'avois besoin. Nous étions au 20 Août, & depuis plusieurs jours qu'Adelan avoit quitté Aira on ne m'envoyoit plus de provisions. Il me falloit donc de l'argent, non - seulement pour ma subsistance journalière, & celle de mes compagnons, mais afin de pouvoir acheter des chameaux pour porter notre bagage, nos provisions, notre eau à travers le désert.

Je n'espérois plus de recevoir le moindre secours du roi, & il survint un accident qui me fit renoncer pour jamais au dessein de l'importuner d'avantage. Beaucoup d'eunuques noirs

sont consacrés au service du temple de la Mecque, & du tombeau de Mahomet à Médine. Quelques-uns d'entr'eux obtiennent de temps en temps la liberté de venir revoir leur patrie, leur famille, ou du moins les villes voisines du Niger, où ils ont d'abord été vendus, comme Bornou, Tocrur, Tombucto; & là ils quêtent pour les villes saintes, & ils ramassent souvent une immense quantité d'or, car l'or abonde dans tout ce pays de la Négritie. L'un de ces hommes nommé Mahomet-Towash (1), revenoit d'un voyage qu'il avoit fait dans le Sudan, lorsqu'il tomba malade à Sennaar, d'une fièvre intermittente très-dangereuse. Le roi m'envoya prier de voir cet eunuque : j'y allai & je lui fis prendre du quinquina, qui l'eut bientôt parfaitement guéri. La reconnoissance enflamma le cœur de Mahomet. Il s'en retournoit au Caire. Il eut grande envie que je fisse le voyage avec lui, & cette envie s'accrut bien davantage quand il fut que j'étois muni de lettres du shérif de la Mecque & que je connoissois Metical-Aga, dont il étoit lui-même l'esclave.

---

(1) C'est-à-dire Mahomet l'eunuque.

Rien ne pouvoit être plus heureux pour moi qu'une pareille rencontre, car Mahomet-Towash avoit beaucoup de chameaux, & les Arabes lui en donnoient de nouveau, ainsi que des provisions, à mesure qu'il passoit auprès de leurs campemens; de plus les eunuques de la Mecque & de Médine, employés au service du prophète, sont regardés comme sacrés; ils inspirent une sorte de crainte religieuse, & ils passent toujours librement & sans dangers en quelque lieu qu'ils aillent, dans les temps même des plus grands troubles.

D'après la parole de Mahomet je m'étois préparé, j'avois empaqueté mes instrumens & mon bagage, nous devions nous mettre en route par l'Atbara, & le 25 Août étoit le jour fixé pour notre départ. Mahomet-Towash, qui avoit coutume de venir passer une partie de son temps chez moi, fut plusieurs jours sans y paroître, ce qui ne nous fit pas d'abord grande impression, parce que nous étions très-occupés, & qu'en outre nous savions que les affaires de Mahomet l'obligeoient à voir assiduement les grands de Sennaar. Mais ce qui nous étonna beaucoup, ce fut d'apprendre par Soliman qu'il étoit parti pour l'Atbara dans

la nuit du 20. Nous sûmes ensuite que l'eunuque s'en étoit allé seul à la sollicitation du roi & nous en fûmes excessivement affligés ; mais l'événement nous prouva depuis que cet abandon avoit été un bonheur pour nous.

La nuit du 25 Août, qui, suivant nos arrangements avec l'eunuque, auroit dû être la nuit de notre départ, j'étois assis dans une chambre haute, & dans l'endroit le plus reculé de la maison où je logeois. Mes compagnons causoient tristement avec moi de ce qui venoit de nous arriver, & de la position cruelle où nous nous trouvions. Une seule lampe nous éclairoit, & sa lumière baissée sembloit nous avertir qu'il étoit temps d'aller chercher un repos qu'aucun de nous n'espéroit guère de trouver. Le grec Georgis, dont les yeux malades craignoient la lumière, étoit demeuré en-bas dans l'obscurité, & s'étoit endormi. Mais tout-à-coup il monta rapidement les degrés, & nous dit d'un air effaré qu'il venoit d'être éveillé par le bruit de gens qui essayaient de forcer notre porte; qu'il avoit prêté l'oreille un instant & qu'il avoit distingué qu'ils étoient plusieurs. Nos armes étoient toutes chargées. Nous les faîmes & nous courûmes vers la porte. Cepen-

dant j'arrêtai mes gens au milieu de l'escalier, & je les priai de ne point faire feu que les assaillans ne fussent dans la maison, afin qu'ayant violé les droits de l'hospitalité, ils parussent sans excuse.

Je plaçai Ismaël à la porte de la rue pour qu'il fit feu le premier, parce qu'étant turc & shérif il paroîtroit moins coupable que nous chrétiens. Alors je sortis de la maison accompagné du nègre Soliman. Pour entrer dans la cour, il falloit traverser une espèce de loge de portier où les domestiques avoient coutume de se tenir le jour & même de passer la nuit. Cette loge étoit entre deux portes, dont une s'ouvroit sur la rue & l'autre dans la cour. Cette dernière étoit petite, mais très-forte. Les assaillans avoient déjà forcé la porte de la rue, & ils en étoient à la seconde, sous laquelle ils tenoient une pique, afin de la faire sortir de ses gonds.

“ Etes-vous foux ? leur criai-je, êtes-vous las de vivre ? Vous osez violer la maison d'Adelân, tandis qu'elle est occupée par des hommes qui, avec leurs armes à feu, pourroient d'une seule décharge vous faire tomber roides

morts ? „ — “ Rangez-vous à côté, dit Ismaël ; que je tire. Ces Kafrs ne connoissent pas encore mon mousqueton. „ — Les assaillans avoient retiré leur pique de dessous la porte, & ils gardoient le silence depuis qu'ils m'avoient entendu. — Ullah ! Ullah ! dit alors un d'entr'eux en prenant un ton de douceur. Comme vous dormez profondément ! il y a une heure que nous cherchons à vous éveiller. Le roi est malade, dites à Yagoubé de venir au palais, & ouvrez la porte tout de suite. „ — “ Dites au roi de boire de l'eau chaude, répondis-je, & j'irai le voir demain matin. „ — “ Ah ! Mahomet est-ce vous ? s'écria Soliman, je croyois que vous l'aviez échappé assez belle l'autre jour au palais : mais n'importe, un esclave vient de passer par la porte de derrière pour aller chercher le gindi, & nous sommes ici pour nous défendre jusqu'au jour contre tous les esclaves du roi. Ne tentez donc pas de briser la porte. Yagoubé ira chez le roi avec le gindi. „

Alors un de mes gens, qui étoit à une fenêtre en-haut, tira un coup de pistolet en l'air, & il n'en fallut pas davantage pour mettre en fuite tous ces brigands. Ils étoient au moins

dix ou douze. En se retirant, ils abandonnèrent trois piques. Le coup de pistolet fit venir la patrouille, qui alla rendre compte de tout au sid-el-coom, mon ami; & celui-ci me fit dire le lendemain matin, qu'il avoit fait arrêter nos assaillans, qu'il les avoit fait mettre aux fers; que Mahomet, qui étoit venu nous chercher à Teawa étoit du nombre, & qu'il n'y avoit plus moyen de cacher son crime à Adelan, qui sûrement donneroit ordre qu'on le fit empaler.

J'étois dans une si pénible situation que je résolus de laisser mes instrumens & mes papiers entre les mains de Kittou, ou du sid-el-coom, & d'aller voir Adelan à Shaddly. Cependant je voulus auparavant savoir d'Hagi-Belal quels fonds il pourroit me fournir pour acheter les choses nécessaires pour mon voyage. Je lui montrai la lettre d'Ibrahim, courtier des Anglois à Jidda, lettre dont il avoit déjà reçu une copie; & je lui dis que j'avois besoin de deux cent sequins, au moins, pour me procurer des chameaux, des provisions, & de quoi faire des présens aux grands, qui me faciliteroient ma route dans l'Atbara. Jamais on ne feignit mieux l'étonnement. Hagi-Belal

leva les mains au ciel, en répétant, au moins vingt fois, 200 sequins ! Il me demanda ensuite si je croyois que l'argent se trouvoit sur les arbres à Sennaar ? Et il finit par me dire que tout ce qu'il pouvoit faire c'étoit de me donner 20 ducats, dont il feroit obligé d'emprunter une partie d'un de ses amis.

Ce coup sembloit devoir assurer notre perte, puisqu'il ne nous restoit pas d'autre ressource. Nous devions déjà vingt ducats à Hagi-Belal pour les provisions qu'il nous avoit fournies. Nous avions sept personnes à nourrir chaque jour, & n'ayant ni argent, ni crédit, ni vivres d'aucune espèce, nous ne pouvions pas rester plus long-temps à Sennaar. Nous n'avions ni chameaux pour charrier notre bagage & des provisions, ni des peaux pour mettre de l'eau, ni même des provisions, & nous ne voyions aucun moyen de nous en procurer. Les personnes les plus près, à qui nous aurions pu nous adresser pour avoir du secours, étoient au Caire. Nous en étions séparés par 17 degrés du méridien, c'est-à-dire par un millier de milles en droite ligne, intervalle qui paroissoit d'autant plus vaste, qu'il étoit en grande partie rempli d'affreux & stériles déserts, où

l'on ne trouve ni la moindre trace de végétation, ni aucun être vivant. Hagi-Belal étoit inflexible. Nos prières l'importunoient. Il ne venoit plus nous voir que rarement; & il y avoit apparence que bientôt il s'éloigneroit tout-à-fait de nous.

Mes domestiques même commençoient à murmurer. Quelques-uns d'entr'eux avoient eu connoissance de la chaîne d'or que j'avois reçue du roi d'Abyssinie, & ils en firent part aux autres. En un mot, je me décidai à ne pas sacrifier à une puérile vanité ma vie, celle de mes compagnons d'infortune, & un voyage qui étoit déjà avancé. Je me décidai enfin à me défaire de cette chaîne d'or, récompense glorieuse d'un jour de fatigue & de danger. Mais à qui me confier pour cela? C'étoit encore ce qui m'embarrassoit. Cependant, après y avoir bien réfléchi, je crus que je ne pouvois m'adresser qu'à Hagi-Belal, tout perfide que j'avois raison de le croire. Pour prévenir quelque mauvais tour de sa part, je le fis venir en présence du fid-el-coom; & ayant renouvelé mes accusations contre Hagi-Belal, je lus la lettre d'Ibrahim-Seraff, les diverses lettres que Belal lui avoit écrites pendant mon séjour

féjour à Gondar, dans lesquelles il déclaroit que, conformément aux ordres d'Ibrahim, il me fourniroit de l'argent quand je serois à Sennaar, & je lui reprochai avec véhémence toute sa duplicité & son manque de foi.

Mais tout ce que je pus dire ne fut rien en comparaison des violens propos du *fid-el-coom*. Il assura Hagi-Belal, "qu'il regardoit le tort qu'il me faisoit comme s'il le lui faisoit à lui-même, & qu'il s'en vengeroit; que quoi qu'il fit cela pour plaire au roi, le temps n'étoit pas éloigné où toute la faveur du monarque ne lui serviroit pas de grand-chose; & qu'au contraire, ce seroit une raison pour qu'on le dépouillât de tout ce qu'il avoit."

La force de ces argumens fit impression sur l'esprit d'Hagi-Belal. Il m'offrit alors de m'avancer cinquante sequins & de voir parmi ses amis s'il n'en pourroit pas trouver davantage. Le *fid-el-coom*, exemple rare dans ces contrées, s'offrit de lui en prêter cinquante de plus. Mais le sort étoit jeté. J'avois déjà montré ma chaîne, & il étoit excessivement dangereux de porter sur moi une si grande quantité d'or, sous quelque forme qu'il fût. Je consentis donc,

en présence du gindi, de la vendre à Hagi-Belal; & nous nous occupâmes soudain de nous pourvoir des choses nécessaires à notre voyage, en me réservant pourtant que si dans la visite que j'allois faire à Adelan, ce sheik me fournissoit des chameaux ou quelques provisions, une partie de ma chaîne me seroit rendue proportionnellement à la valeur de ces objets.

Le 5 Septembre, nous fûmes enfin prêts à quitter la capitale de la Nubie, contrée inhospitalière, où nous fûmes mal vus à notre arrivée, & où chaque jour accrut nos inquiétudes & nos dangers. Nous nous flattions qu'une fois hors de cette ville, nous serions affranchis de la plus grande partie de nos maux; car nous n'appréhendions que les maux que les hommes pouvoient nous faire, & nous venions de voir, sans contredit, les plus méchans & les plus barbares de tous les hommes.

Le soir, je reçus un message du roi, qui m'ordonnoit de me rendre soudain au palais. J'obéis : mais je me fis suivre par deux de mes gens. Je trouvai le monarque assis dans une petite chambre basse, très-propre, & ornée de rideaux de callico, d'un goût très-élégant.

Il fumoit avec une de ces longues pipes persanes, dont la fumée passe dans l'eau, & il étoit assis tout seul, ayant plutôt un air grave qu'un air de mauvaise humeur. Il me donna sa main à baiser comme à l'ordinaire; & après un moment de silence, pendant lequel j'étois debout, un esclave me présenta un petit tabouret qu'il plaça vis-à-vis du roi. Ce prince me montra du doigt le tabouret & me dit d'une voix basse, qu'à peine je pus entendre: "Fudda, c'est-à-dire, asseyez-vous. — Je m'assis. — " J'ai appris, me dit-il, que vous deviez aller voir Adelan. „ — Je répondis qu'oui. — " Vous a-t-il fait demander? „ — " Non, repris-je: mais comme j'ai besoin de retourner en Egypte, je veux le prier de me donner une réponse aux lettres que je lui ai portées du Caire. „ — Il me dit alors qu'Ali-Bey, qui avoit écrit ces lettres, étoit mort; & il me demanda si je connoissois Mehemet - Abou-Dahab. — " Assurément, lui répondis-je, je le connois, lui & tous les autres membres du gouvernement du Caire. Ils m'ont toujours bien traité, & ils respectent ma nation. „

Le roi reprit alors: " Vous n'êtes pas si gai que vous l'étiez à votre arrivée. „ — " C'est

que jè n'ai pas beaucoup de raisons de l'être ; repliquai-je. „ — Notre conversation prit alors une tournure très - sérieuse & très - laconique. Mais le prince parut n'avoir pas entendu le sens de ce que je venois de lui répondre. — Adelan , me dit-il , vous a envoyé chercher par mon ordre. Wed-Abroff & tous les Arabes Jehainas se sont révoltés & ne veulent plus payer aucun tribut. L'on dit que vous avez quantité d'armes à feu , avec lesquelles vous pouvez tuer vingt ou trente personnes d'un seul coup. — “ Dites plutôt cinquante ou soixante si le coup porte bien. „ — “ Vous irez donc joindre Adelan pour punir les Arabes rebelles & leur enlever leurs chameaux , dont on vous donnera une partie. — Je compris bien ce que le roi vouloit dire , & je lui répondis seulement : “ Je suis étranger en ces lieux , & je n'ai aucun dessein de faire du mal. Mes armes ne me servent qu'à me défendre contre l'injustice & la violence. „

Au même instant , le Turc Hagi - Ismaël , qui étoit demeuré à la porte , cria au roi , en mauvais arabe : — “ Pourquoi , lorsque vous avez envoyé , l'autre nuit , ces noirs Kafirs pour nous voler & nous assassiner , ne leur avez-vous

pas dit d'attendre un peu plus long-temps , & vous auriez jugé du pouvoir de nos armes à feu , fans avoir besoin de nous envoyer à Abroff , ni à Adelan. Par la tête du prophète ! que ces coquins reviennent en plein jour , & je me chargerai moi seul des dix plus redoutables qui soient dans Sennaar. „

“ Cet homme est fou , dit le roi : mais il me fait souvenir de ce que j'avois envie de vous dire , quand je vous ai envoyé chercher. Adelan a appris que mon esclave Mahomet , que j'avois envoyé au-devant de vous à Tèawa , s'étoit enivré & avoit fait quelques folies à la porte de votre maison , & il l'a envoyé chercher aujourd'hui par des foldats , ainsi que deux ou trois de ses camarades. „ — “ Je ne fais rien de cè qui concerne ce Mahomet , répondis-je. Je n'ai point bu avec lui , ni ne l'ai fait boire. Une dizaine d'hommes sont venus la nuit enfoncer la porte de la maison d'Adelan , dans l'intention de me voler & de m'affailliner : mais je n'avois pas besoin de faire feu sur de si vils coquins. Deux ou trois de mes gens armés de bâtons , étoient tout ce qu'il falloit pour les repousser. Cependant j'ai entendu dire que le sheik Adelan étoit très

fâché que je ne leur eusse pas tiré des coups de fusil, & qu'il avoit envoyé ordre au gindi de lui en faire livrer demain deux ou trois pour qu'ils fussent pendus devant la porte de sa maison, le jour du marché. Mais vous savez que ces choses ne regardent que vous autres. Je suis seulement bien charmé que personne n'ait été tué par mes gens, comme cela pouvoit fort bien arriver. „

“ Cela est vrai, reprit le roi. Mais Adelan n'est point roi, & je vous charge de lui demander, quand vous le verrez, la grâce de Mahomet, sans quoi vous serez vous-même très - blâmable. Dès que vous reviendrez de chez Adelan, je vous donnerai ce même Mahomet pour vous conduire jusqu'aux frontières de l'Egypte. „ — Alors je lui fis une révérence, je sortis & je m'en allai chez moi, plus déterminé que jamais à suivre le parti que j'avois pris. Je venois d'obtenir du roi une sauve-garde involontaire pour me rendre jusques au camp d'Adelan; c'est - à - dire, que j'étois sûr que dans l'espoir qu'on avoit que j'obtiendrois le pardon de Mahomet, on ne mettroit point quelque embuche sur mon chemin. Je me hâtai donc de profiter du moment-

Tous nos bagages étoient déjà prêts. Nous chargeâmes nos chameaux & nous les expédiâmes la nuit pour aller nous attendre, à trois ou quatre milles de Sennaar, dans un petit village appelé *Soliman*. Ensuite je réglai mes comptes avec Hagi-Belal qui me rendit six chaînons d'or, misérable reste des cent quatre-vingt-quatre dont ma noble chaîne étoit composée.

Le traître Belal eut encore l'effronterie de me faire employer les derniers instans que je passai à Sennaar, à lui donner une lettre de recommandation pour la factorerie angloise de Jidda, en récompense des services qu'il venoit de me rendre. Je consentis à écrire cette lettre, afin de pouvoir informer Ibrahim-Seraff que je n'avois point reçu d'argent de son correspondant, & lui prouver qu'en pareille circonstance il ne devoit jamais compter sur Hagi-Belal.

## C H A P I T R E X.

*Route de Sennaar à Chendi.*

DÈS que je sortis de Sennaar, je fus joint par un nègre esclave qui me donna d'abord quelqu'apprehension, parce que je ne m'étois mis en route qu'avec un Barbarefque & un domestique Nubien qui marchoit à côté de mon chameau, & que j'allois fort lentement. J'interrogeai l'esclave, & il m'apprit qu'Hagi-Belal l'envoyoit pour me remettre un peu de thé verd, du sucre, & quatre bouteilles de rack, en retour de la lettre que je lui avois donnée. Je fis prendre par mon domestique le panier qui contenoit ce présent, & je congédiai l'esclave de Belal; & vers les dix heures du soir (1), toute notre petite troupe se réunit avec joie dans le village de Soliman.

Avant mon départ de Sennaar, j'avois engagé un fakir (2), attaché au service d'Adelan, d'écrire très - secrètement à son maître

---

(1) Du 5 Septembre 1772.

(2) Moine mahométan.

pour l'instruire des craintes que la conduite du roi m'inspiroit, & pour le prévenir que comme j'étois incertain si ses affaires ne l'obligeroient pas à quitter son camp de Shaddly, je me rendrois droit à Herbagi, où j'espérois qu'il voudroit bien me recommander au Wed-Ageeb, prince des Arabes, pour me mettre à l'abri des persécutions du roi, & me procurer un accueil favorable dans l'Atbara. Je priois en même temps Adelan de considérer que s'il avoit fait peu de cas des recommandations du roi d'Abyssinie, il ne devoit pas traiter de même celles du gouvernement du Caire & du shérif de la Mecque; parce que ma nation étoit respectée dans ces deux villes, & que des lettres de Sennaar avoient déjà appris mon arrivée dans cette capitale; qu'ainsi Adelan devoit songer que si l'on me maltraitoit dans les pays soumis à son autorité, il exposeroit les marchands de Sennaar à subir, tant à la Mecque qu'au Caire, une vengeance prompt & terrible, soit que l'on reçût de moi des nouvelles fâcheuses, soit que l'on n'en reçût point du tout.

Mon fidelle Soliman, dont il falloit enfin me séparer, fut chargé de rapporter en Abyf-

finie les réponses du roi & d'Adelan ; & je l'envoyai cette nuit même , avec le fakir , au camp de Shaddly , parce qu'il avoit été témoin oculaire de toutes les indignités que m'avoit fait le roi.

Soliman & le fakir étoient les seuls instruits de mon dessein. Mais quoique tous mes gens crussent , ainsi qu'Hagi-Belal & les autres habitants de Sennaar , que j'allois à Shaddly , leur crainte , ou plutôt leur bon sens leur avoit persuadé qu'il valoit mieux suivre mon chemin tout droit que d'aller encore me mettre dans l'embarras entre le roi & Adelan. Ils étoient las du séjour de Sennaar ; & à peine pus-je descendre de mon chameau & eus-je pris quelques alimens qui étoient les premiers que j'avois mangé de la journée , que mes compagnons se mirent tout d'une voix à me prier de considérer les dangers auxquels je venois d'échapper , & qu'au lieu de tourner à l'ouest vers Shaddly , je devois marcher droit au nord dans l'Atbara. Ils me promirent de supporter courageusement la fatigue & la faim , & de vivre & de mourir avec moi , pourvu que je suivisse la route de l'Egypte & que je les délivrasse des horreurs de Sennaar & des crimes de son roi.

Je feignis d'abord de n'être pas bien persuadé de ce qu'ils disoient, & je fis servir le souper, autour duquel nous nous plaçâmes tous. Nous avions des citrons; Hagi - Belal m'avoit donné du sucre & du rack; nous fîmes du punch, liqueur chérie de mon pays; & alors nous bûmes à notre heureux retour par l'Atbara. Je dis en même temps à mes compagnons que mes vœux étoient parfaitement conformes aux leurs, & je leur fis part des mesures que j'avois prises pour assurer le succès de notre voyage & écarter le danger, autant qu'il étoit possible. Je leur recommandai l'activité, la sobriété, la subordination, comme les seuls moyens d'arriver heureusement au but où nous tendions; & je les assurai que nous n'aurions qu'une même manière de vivre & une fortune commune jusqu'à ce que notre voyage fût terminé. Jamais harangue ne fut reçue avec plus de reconnaissance & de joie. Toute fatigue leur sembloit douce en fuyant Sennaar, & ils se croyoient déjà aux portes du Caire.

Comme j'avois recommandé beaucoup de diligence & peu de sommeil, avant quatre heures du matin nos chameaux furent char-

gés ; & après les avoir fait partir , mes gens vinrent me réveiller. Nous n'avions en tout que cinq chameaux , dont quatre portoient notre bagage & étoient extrêmement chargés , & on m'avoit réservé le cinquième qui étoit le plus petit , pour me servir de monture. Je dis à mes compagnons que je consentois volontiers à cet arrangement pour le commencement du voyage , c'est-à-dire , tout le temps que nous pourrions nous procurer aisément de l'eau & des provisions , à condition pourtant que chacun de nous monteroit à son tour , en ayant autant d'égard qu'il seroit possible , à l'âge du turc Hagi-Ismaël & aux infirmités du grec Georgis : mais que quand nous arriverions au bord du désert , nous marcherions tous à pied , parce que l'espérance de revoir notre patrie ne dépendoit que de la quantité d'eau & de vivres que nous porterions avec nous.

Le 8 Septembre nous partîmes de Soliman , & vers les trois heures après-midi nous vîmes à Wed-el-Tumbel , qui n'est point une petite rivière comme le nom semble l'annoncer , mais un assemblément de trois villages , situés sur le bord d'un étang , dans une ligne

presque nord & sud. La plaine qui sépare ces villages d'Herbagi est couverte de riches moissons de dora, & elle s'étend à perte de vue. Cette campagne offre au moins quelques arbres, & plus on s'éloigne de Sennaar, plus on en trouve de beaux. A Wed-el-Tumbel on voit beaucoup de petits ébeniers, qui ne sont pas plus hauts que des buissons. On y distingue aussi une espèce d'acacia nain, dont les feuilles sont très-petites, & qui porte des gouffes d'un goût très-sucré. Cet arbruste est très-multiplié dans cet endroit; on l'y connoît sous le nom de lauts, ou loto, & je soupçonne que c'est de son fruit dont l'histoire rapporte que les anciens Lybiens se nourrissoient.

A trois heures un quart nous nous éloignâmes de Wed-el-Tumbel, & nous entrâmes dans un bois épais, qui nous conduisit jusques aux bords du Nil, où nous arrivâmes fort tard. Nous fîmes environ cinq cent pas le long du fleuve, & nous nous rendîmes ensuite à Sit-el-Bet, petit village situé à un mille du Nil. Là nous vîmes le tombeau d'un sheik ou d'un saint, tombeau bâti en brique, & formant un cône comme quelques tombeaux de pierre que j'avois vus en Barbarie.

Le 12, à six heures dix minutes, nous partîmes de Sit-el-Bet, & quelques instans après nous vinmes au village d'Ageda. Cinq milles plus loin nous trouvâmes un autre village appelé Usheta. A neuf heures & demie nous rencontrâmes encore un autre village, & une demi-heure après, nous campâmes près d'un bassin d'eau appelé Wed-Hydar, c'est-à-dire, la rivière du Lion. Depuis Wed-el-Tumbel, jusques à Wed-Hydar nous fûmes tourmentés par la mouche, dont le seul bourdonnement épouvantoit si fort nos chameaux, qu'ils couroient avec violence au milieu des arbres & des buissons les plus touffus, en s'efforçant de jeter leur charge. Cette mouche terrible ne pique jamais la nuit, ni pendant la fraîcheur du matin. Heureusement nous en fûmes délivrés à Wed-Hydar, & depuis nous ne la revîmes plus.

A quatre heures nous nous remîmes en route dans une plaine immense, totalement dépourvue de bois, mais couverte de dora. Après avoir fait cinq milles, nous campâmes à Shwyb, où étoit un sheik nommé Welled-Abou-Hassan. Tandis que nous étions là, nous eûmes un violent orage mêlé de pluie,

de vent & de tonnerre. L'orage étant passé, nous marchâmes droit au village d'Imfurt. Un mille & demi plus loin nous revîmes le Nil. Ce fleuve serpente là majestueusement, & est bien plus large qu'à Sennaar. Ses bords sont très-bas & couverts d'acacias & de divers autres arbres, qui étoient alors en fleur. Les endroits où il y a le plus d'arbres sont remplis d'antelopes; & là où les arbres sont clairsemés nous voyions paître de nombreux troupeaux de bétail, appartenant aux Arabes Refaas, qui revenoient alors des sables de l'Atbara dans leurs gras pâturages du midi. Des multitudes de grues, de cicognes & de diverses autres espèces d'oiseaux étoient aussi répandues dans la plaine, partout tapissée d'une verdure, qui, quoique foulée sans cesse par une multitude innombrable de troupeaux, sembloit n'en avoir ni moins de magnificence, ni moins de vigueur. A six heures quarante-cinq minutes du soir nous trouvâmes un grand village appelé Wed-Médinai, & situé sur le bord du Nil, qui, après avoir fait un grand détour, vient encore là du sud-est. Le village ou la ville de Wed-Médinai appartient à un fakir qui nous reçut avec beaucoup d'honnêteté.

Le 14, à six heures du matin, nous partîmes de Wed - Médinai, & nous marchâmes droit au nord-ouest. A huit heures trois quarts nous vîmes au village de Beoulé. Nous traversâmes alors un bois, à la sortie duquel nous trouvâmes une vaste plaine couverte de maïs & de bammia. Cette dernière plante est un des principaux alimens dans tout le midi du royaume de Sennaar. On la trouve gravée & décrite dans Prosper Alpinus (1).

A onze heures un quart nous arrivâmes à Azazo, village situé à environ un mille & demi du Nil. La récolte sembloit plus avancée là qu'aux environs de la capitale, & dans plusieurs endroits nous vîmes du grain déjà en épi. Il plut beaucoup dans la nuit du 14 : mais jusques-là le sec avoit été très-fort, & l'année précédente la disette avoit régné dans ces cantons. A quatre heures dix minutes nous partîmes d'Azazo. Nous voyageâmes ce jour-là comme la veille, tantôt dans des bois épais, tantôt dans des plaines remplies de dora. Nous dirigions notre route presque droit au nord, & parallèlement au fleuve, qui couloit à deux

---

(1) Vid. Prosper. Alp. cap. 27, pag. 44, tom. 2.

milles & demie de notre chemin. A six heures nous vîmes au petit village de Sidi-Ali-el-Genowi.

Le 16, à six heures & demie du matin, nous quittâmes Sidi-Ali-el-Genowi, & quelques minutes après nous passâmes près de deux petits villages, que nous laissâmes à notre gauche à une cinquantaine de pas des bords du Nil. Nous vîmes ensuite au village d'El-Mensy: près de-là nous trouvâmes deux tombeaux de fakirs, parfaitement semblables à ceux que nous avions déjà vus. A dix heures un quart nous arrivâmes à Herbagi, village grand & agréable, situé dans un terrain sec & graveleux. Il nous sembla fort peu peuplé; mais les personnes à qui nous parlâmes, nous dirent que la plupart des habitans étoient en ce moment dans leurs maisons de campagne occupés de leur récolte.

Herbagi est la résidence du Wed-Ageeb, prince héréditaire des Arabes, & maintenant soumis au gouvernement de Sennaar, dont il est le lieutenant, d'après le traité fait au temps de la conquête. Le Wed-Ageeb rend au mek, ou à ses ministres, une partie du tribut que

lui payent les Arabes, qui vivent aux extrémités du royaume, & jusques aux bords de la mer Rouge, n'ont pas besoin de passer par Sennaar dans la saison où la mouche oblige les autres pasteurs à fuir dans les sables; car ceux-ci sont, comme je l'ai déjà expliqué, taxés par le ministre même qui commande les troupes de la capitale. Les revenus que perçoit ce prince sont plus considérables que tous ceux qu'on perçoit d'ailleurs. La seule tribu de Refaac, qui venoit de composer avec le sheik Adelan, avoit reconnu avoir deux cent mille femelles de chameau, estimées l'une dans l'autre à une demi-once d'or. Ainsi le tribut des Refaas s'élevoit à cent mille onces d'or, c'est-à-dire, à un million de ducats ou deux cent cinquante mille livres sterling. Adelan avoit au moins dix de ces tribus à taxer, & le Wed-Ageeb en taxe six fois autant que lui. Il leur impose pour le gouvernement de Sennaar au prorata de ce que je viens de dire, sans compter ce qu'il perçoit pour lui-même. Il y a aussi une taxe sur les chameaux mâles; mais elle est peu de chose en comparaison de celle qu'on paye pour les femelles. On ne paye rien pour les petits qu'ils n'aient trois ans.

Les Arabes ne se nourrissent que de viande de chameau. Mais on peut demander encore ce que devient le nombre prodigieux de ces animaux qu'on ne tue pas dans le pays. Les caravanes de la Mecque en emploient immensément. Il en faut aussi beaucoup pour Damas, pour la Syrie, pour la Perse, & surtout pour le Sudan, dont les caravanes traversent l'Afrique de l'est à l'ouest avec des marchandises des Indes, qu'elles font passer du golphe d'Arabie, jusques sur les bords de l'Océan Atlantique. C'est ce grand commerce intérieur dont les retours font l'or, l'ivoire, les perles, l'écaille de tortue. C'est ce commerce, dis-je, qui fut la source des richesses & de la puissance de ces pasteurs, dont l'histoire ancienne nous rapporte des choses qu'il est presque impossible de croire.

Dès que je fus arrivé à Herbagi, j'allai voir le prince Wed-Ageeb. Il étoit logé dans une jolie maison, mais qu'on ne pouvoit pas regarder comme un palais. Le Wed-Ageeb, âgé d'une trentaine d'années me parut un homme doux & honnête. Il avoit une barbe noire, longue & touffue, avec des moustaches. Ses yeux étoient grands & noirs, mais son visage

long & mince sembloit annoncer qu'il n'étoit pas d'une très-forte constitution. J'appris par la suite qu'il étoit très-adonné à la boisson, & il avoit souvent tenté en vain de se défaire de ce goût, en y substituant l'usage de l'opium. Ce prince n'avoit jamais vu aucun Européen, & il témoigna beaucoup de surprise en considérant la couleur de mon teint. Il nous envoya deux moutons, deux chevreaux avec beaucoup d'autres provisions, & il me pria de vouloir bien venir le soir lui donner quelques avis sur sa santé. Il me fit beaucoup de questions sur Sennaar; mais je n'y satisfis qu'en partie. Je lui dis entr'autres choses qu'on avoit rapporté qu'il rassembloit ses forces pour secourir le roi contre Adelan. Mais il me répondit avec un souris: "Gehennim-el-Kafr, „ c'est-à-dire, le payen peut s'en aller en enfer. — Il parla avec mépris du roi de Sennaar, avec respect d'Adelan & d'Abou-Kalec, dont il dit que le petit doigt suffisoit pour écraser le Mek & tous ceux qui osoient être de son parti. Je pris alors congé du Wed-Ageeb, & j'allai me reposer avec mes compagnons.

Le 17 à midi je pris la hauteur du soleil, & je trouvai la latitude d'Herbagi par 14°.

30 nord. Mais je ne fis cette observation qu'avec l'instrument d'Hadley; parce que je ne voulois pas perdre un moment pour m'éloigner de Sennaar; de sorte qu'il put bien y avoir une minute & quelques secondes d'erreur, comme l'observation de plusieurs étoiles me le confirma la nuit. L'instrument fut pourtant bien examiné au jour, & je le trouvais sans la moindre altération avant de m'en servir.

Vers les huit heures du soir je me rendis chez le prince Arabe, qui avoit déjà soupé & qui buvoit du sorbet fait avec du tamarin. J' imagine qu'il prenoit ce sorbet plutôt pour adoucir son haleine que par soif, car il me parut qu'il avoit auparavant bu d'une liqueur bien plus forte. Il me dit qu'un esclave du sheik Adelan venoit d'arriver du camp, & lui avoit porté une lettre & un message à mon sujet, & il m'exhorta à prendre courage parce que j'étois plus en sûreté dans ma tente que dans la maison d'Adelan à Sennaar. Il m'apprit aussi que deux hommes avoient déjà été mis à mort pour avoir tenté de voler dans la maison, & que Mahomet l'esclave du roi étoit destiné à être empalé dès qu'Adelan s'éloigneroit du tombeau du sheik Shaddly, parce que

de pareilles exécutions ne pouvoient pas décemment se faire auprès de ces lieux sacrés.

J'offris au prince Wed-Ageeb un petit présent d'une très-belle mouffeline, que j'avois achetée à Sennaar. Dans le cours de notre entretien il me dit que les troupes maures du Ras-el-Feel avoient brûlé Teawa; que les Daveinas qui les accompagnoient avoient pillé la tribu des Jehainas & forcé Fidèle de s'enfuir à Beyla. Comme je soupçonnois qu'Ayto-Engedan & Ayto-Confu pouvoient être de la partie, je demandai s'il n'y avoit pas des troupes chrétiennes avec les Daveinas; mais le prince me répondit qu'il n'y avoit que cette tribu d'Arabes, avec les Maures du Ras-el-Feel & la cavalerie des Ganjars du Kuara. Je ne me souciois nullement d'être connu pour l'objet de cette querelle, & je ne poussai pas plus loin mes questions.

Je priai le Wed-Ageeb de me faire accompagner par un de ses gens, afin de me mettre à l'abri des insultes des Arabes Sukoréas. Il y consentit avec plaisir, en me disant qu'il devoit aller lui-même au camp des Sukoréas, & qu'il enverroit un de ses gens à Halfaïa, où il me

faudroit prendre mon parti & lui faire savoir si je voulois passer le Nil à Gerri & prendre le chemin du désert de Bahiouda & de Dongola, ou bien suivre la route moins fréquentée de Chendi, de Barbar & du grand désert dont il croyoit qu'un Européen ne pourroit pas supporter les fatigues; mais qu'en ce cas il me donneroit une lettre pour sa sœur Sittina, à qui appartenoient ces contrées. Il m'assura qu'au-delà de Chendi il n'y avoit d'autre protection à implorer que celle du ciel. Les sages discours du prince me furent extrêmement utiles, en ce qu'ils me mirent à même de prendre mes précautions pour achever le périlleux voyage que je venois d'entreprendre.

Le 18, à sept heures du matin, nous partîmes d'Herbagi, après que j'eus écrit à Adelan pour le remercier du soin qu'il avoit eu de songer à moi. Je fis un petit présent à l'esclave qui étoit venu de la part du sheik. Il me dit qu'il seroit dix jours avant de retourner au camp de son maître, de quoi je ne fus pas fâché, parce que je vis qu'alors on ne recevroit de nouvelles de moi que lorsque je serois perdu pour les Funges, c'est-à-dire, hors de leur pouvoir. A onze heures dix minutes,

nous arrivâmes à Wed-el-Frook, petit village situé sur le bord du Nil. Rien au monde n'est plus beau que la campagne que nous traversâmes ce jour-là. Tantôt nous voyions de jolis bois, tantôt des champs en culture, parmi lesquels s'élèvent de loin en loin des arbres de la plus rare beauté. Le Nil coule à un quart de mille du village de Wed-el-Frook, & a au moins un demi-mille de large. Son cours est paisible, & dans le temps des crues, ses eaux s'étendent jusques auprès des maisons. A notre passage, il étoit rentré dans son lit, mais quelques jours auparavant, il avoit été bien plus haut.

Nous partîmes de Wed-el-Frook à cinq heures & demie du matin; & après avoir marché quatre milles, nous vîmes à un grand village où est le tombeau d'un Fakir. Le cours du Nil étoit parallèle à notre route. A dix heures, nous trouvâmes un autre village appelé *Abouascar*. Un peu à l'est d'Abouascar, on voit au milieu du Nil une isle très-élevée & couverte d'herbe & d'arbrisseaux. Le village d'Abouascar est placé sur une colline, & on en voit plusieurs autres, parfaitement semblables à celui-là, & situés de la même manière; ce qui ajoute

singulièrement à la beauté de la campagne, bien supérieure d'ailleurs à tout ce que nous avions vu depuis notre départ de Sennaar.

A une heure trois quarts, nous vîmes au village de Kamily. Là, le pays est plus découvert, le sol plus léger, plus maigre & tout entier en pâturages, où paissent beaucoup de chèvres & de grands troupeaux de vaches & de taureaux noirs. Nous rencontrâmes une caravane qui venoit d'Egypte & avoit passé par Chendi, & qui nous apprit qu'Ali-Bey étoit déposé & remplacé par Mahomet Abou-Dahab. Les gens de cette caravane nous dirent en même temps qu'une partie de leur monde qui avoit voulu prendre les devants, avoit été taillée en pièces par les Arabes Bisharcens, commandés par Abou-Bertran; qu'eux-mêmes n'avoient été manqués que de quelques minutes, & que les chemins étoient tellement infestés de voleurs, qu'on ne pouvoit y passer que par miracle.

Le 20, à cinq heures un quart, nous quittâmes le village de Kamily; & après avoir fait six milles qu'il y a de Kamily à Tyrab, nous traversâmes une campagne sablonneuse & stérile,

où l'on voit çà & là quelques petits bois taillis. A dix heures trois quarts, nous arrivâmes à Bishaggara, grand village situé à un peu plus d'un mille du Nil. L'intervalle entre le fleuve & le village est couvert d'arbustes & de halliers, & l'on n'y voit pas un seul arbre élevé. Nous commençâmes à appercevoir les effets du défaut de pluie. Il n'y avoit que peu de champs ensemencés, & le blé perçoit à peine la terre. Il semble que plus la latitude de ces contrées est nord, & plus tard les pluies y tombent. Nous vîmes là beaucoup de gens occupés à ramasser les graines des herbes (1) pour en faire une mauvaise espèce de pain. Ces malheureux avoient l'air de vrais squelettes, ce qui n'est point surprenant avec une si mauvaise nourriture. Quand les vivres sont rares dans un pays, les habitans y sont toujours bien plus mal disposés en faveur des étrangers, & tous les préjugés qu'on peut avoir contre eux s'y réveillent avec fureur.

A quatre heures moins dix minutes, nous quittâmes le village de Bishaggara, & à sept

---

(1) Nous avons vu les Agows des sources du Nil réduits à faire la même chose.

heures nous arrivâmes à Eltia, village situé à environ un demi-mille du Nil, & au nord d'une grande plaine aride, toute en pâturages, excepté sur les bords du fleuve qui sont couverts de bois. Nous cessâmes dès-lors de voir des cultures. Les gens du pays étoient misérablement occupés comme ceux de Bishaggara, à ramasser dans les champs des graines d'herbe pour se nourrir. Cependant, tout affamés qu'ils étoient, ils nous portèrent beaucoup de lait pour troquer contre du tabac, chose très-recherchée dans ces cantons. A dix heures & demie, nous arrivâmes à Gidid. Là, les maisons sont d'argile, avec des toits en terrasse. Nous rencontrâmes sur notre route plusieurs petits cantonnemens de Nubas. Toute la campagne est sablonneuse & parsemée de loin en loin de petits taillis & d'acacias qui y croissent mal. De l'autre côté du Nil, on y voit une immense plaine de sable, absolument nue, excepté le long du fleuve, dont les deux rives sont couvertes d'arbres.

Là, le gué du Nil est de l'ouest à l'est. Le sol des environs de Gidid, surtout du côté de l'ouest, est aride, stérile, & produit à peine autre chose que du jonc & de l'herbe dont les

malheureux habitans ramassent les graines pour se nourrir. Il en est de même dans tout le pays à l'ouest de l'El-Aice. Du côté de Gidid, le défaut de pluie est cause que la plaine a presque l'air d'un désert, & que le sol n'y est composé que de sable. On n'y peut pas recueillir le moindre grain, quoique le voisinage de deux grands fleuves y entretienne des pâturages, où l'on voit beaucoup de vaches, de chèvres, de brebis; aussi le lait y abonde. Mais plus loin, où le soleil darde toute l'année ses rayons, & où les filtrations se font moins sentir, il ne croît d'autre herbe que celle que peuvent brouter les chèvres; & encore au-delà, le sol est absolument désert, & ne peut nourrir que des antelopes & des autruches.

Nous nous éloignâmes de Gidid le 21, à sept heures du matin; & après avoir fait près de trois milles, nous vîmes au passage du Nil, & nous descendîmes beaucoup avant d'aborder de l'autre côté. Là, pour faire passer les chameaux, on leur met une corde sous le ventre, & un licou à la tête. Deux hommes soutiennent la corde de derrière, tandis qu'un troisième prend le licou en avant; & alors les chameaux en nageant, entraînent le bateau de

passage. Il y en a un de chaque côté en avant du bateau, & un de chaque côté en arrière. Ces animaux si utiles souffrent beaucoup dans ce passage, & souvent même ils en meurent, soit par défaut de foin, soit par la méchanceté des bateliers. Que font ces perfides bateliers ? ils mettent, sans qu'on s'en apperçoive, du sel dans les oreilles des chameaux qui s'impatientent, plongent leur tête dans l'eau pour se délivrer de ce qui les tourmente, & finissent bientôt par perdre la respiration & se noyer. Les bateliers sont alors satisfaits, parce qu'ils mangent l'animal noyé.

Quand les Arabes font passer le Nil à leurs chameaux, ils ont des outres de peaux de bouc, remplies d'air, qu'ils attachent derrière l'animal, afin de le soutenir dans la partie la plus chargée, tandis qu'un homme assis sur la croupe le dirige; car cet animal, déjà fort chargé, est très-mauvais nageur. Les bateaux de passage de Gidid sont plus grands & meilleurs que dans aucune partie du Nil. La perte d'un chameau est très-considérable; mais le prix du passage n'est presque rien. Il ne monte qu'à trois mahalacs, tant pour un chameau que pour sa charge, & généralement tout ce

qui dépend de l'animal. Tout le terrain qui s'étend entre le fleuve & Halifoon est aride & rempli d'acacias. Le fleuve a dans son état ordinaire environ un quart de mille de large; mais dans la saison des pluies, il a deux fois cette largeur, & son courant est très-rapide dans tous les temps.

Quoique nous eussions affaire à des bateliers méchans, nous passâmes sans aucun accident. Ils parurent d'abord mal intentionnés : mais des paroles douces & les récompenses que nous leur promîmes les rendirent traitables. A midi & demi, nous fûmes tous rendus sains & saufs sur l'autre rive du fleuve; & trois heures après, nous arrivâmes à Halifoon. Je ne puis m'empêcher de rapporter une marque d'attention des bateliers. Il faisoit fort chaud, l'eau étoit claire, nous avions du temps de reste, & je voulus traverser le fleuve à la nage : mais ils s'y opposèrent de toute leur force, parce qu'il y avoit beaucoup de crocodiles; & que quoique ces monstres amphibies ne fussent pas assez gros pour dévorer un chameau entier, ils en bleffoient souvent au passage, & se laissoient toujours voir. Effectivement, le dernier bateau n'avoit pas encore abordé, que deux croco-

diles parurent dans le milieu du fleuve. Je me hâtai de prendre un fusil & je fis feu sur le plus gros; mais je crois que je ne lui fis aucun mal.

Le 22 à trois heures de l'après-midi, nous partîmes d'Halifoon, & à dix heures du soir nous arrivâmes à Halfaia, grande ville, qui quoique bâtie d'argile, est très-belle & très-agréable. Toutes les maisons ont des toits en terrasse, parce que les habitans ne craignent point les pluies qui depuis quelque temps ont cessé d'être considérables. Les Arabes Bathéens étoient campés près d'Umdoom, grand village situé sur le bord du fleuve, à sept milles d'Halifoon. C'est une tribu très-adonnée au vol & au pillage. Aussi nous passâmes près de ses campemens avant qu'il fit jour. Le chemin est là très-agréable, & passe au milieu de bois d'acacias & de grandes prairies couvertes de joncs. Quand nous fûmes à Umdoom, nous trouvâmes des troupes de femmes qui alloient à leur travail journalier, celui de ramasser des graines d'herbes pour faire du pain.

Le gouvernement du prince Wed-Ageeb est très-étendu. Il s'étend depuis le passage du fleuve à Halifoon, c'est-à-dire de la rive sud jusqu'à

Wed-Baal à Naga, au nord, & jusqu'à la mer Rouge à l'est. Cependant une partie des Arabes de cette contrée sont révoltés, & ne paient aucun tribut depuis quelques années. Le même gouvernement à l'ouest du fleuve, s'étend jusqu'à Korti & dans tout le désert de Bahiouda, quoique depuis quelque temps le Beni-Gerar, les Beni-Faisara, & les Cubba-Beesh, aient chassé les anciens Arabes de Bahiouda, lesquels se disent depuis sujets du Korfodan. Le Wed-Ageeb est aussi chargé de percevoir le tribut que Dongola paie en chevaux, qui font la principale force de Sennaar.

Halfaia est sur les limites des pluies du Tropique, & situé sur une grande péninsule arrondie, qu'environne le Nil du sud-ouest au nord-ouest. La ville est à un demi mille au plus du bord du fleuve. C'est sur la péninsule que sont toutes les cultures qui nourrissent la ville, & on n'arrose ces cultures qu'avec des puits, dont on tire l'eau par le moyen de machines que des bœufs font tourner. Halfaia contient environ trois cent maisons. La principale richesse de la ville provient d'une manufacture de grosse toile de coton appelée *dimour*, qui sert de monnoie dans tout le bas de l'Atbara. Halfaia

a beaucoup de palmiers, mais qui ne produisent point de dattes. Le peuple d'Halfaïa se nourrit de chats, de crocodiles, d'hippopotames, qui y sont en très-grande abondance. D'après plusieurs observations du soleil & des étoiles, je trouvai que la latitude d'Halfaïa étoit par les 15 deg. 45 min. 54 sec. de lat. nord, & par les 32 deg. 42 min. 15 sec. de longit. à l'est du méridien de Greenwich.

Le 29, à six heures du matin, nous partîmes d'Alfaïa. Quand nous eûmes fait trois milles & demi, nous trouvâmes deux villages, dont le plus petit est situé au nord & l'autre à l'ouest. Là le Nil couloit au nord-est de notre route. Nous marchâmes toute la journée dans des bois fort agréables & remplis d'oiseaux parés des couleurs les plus brillantes, mais dont aucun ne nous fit entendre le moindre chant. Nous voyions dans la plaine entre notre chemin & le Nil, des fakirs (1), qui élevoient l'eau & la versoient dans les champs. On se sert de ce moyen pour arroser, dans l'espoir d'obtenir quelque foible récolte de dora; car jamais le

---

(1) Ce sont des machines pour élever l'eau. On les appelle autrement des puits persans.

fleuve n'y déborde, & la pluie n'y tombe que très-rarement.

Nous vîmes bientôt à Sheik-Aman, où est le tombeau d'un Fakir, à côté duquel passe le chemin. Là nous avions une haute chaîne de montagnes à notre gauche, à l'ouest du Nil, & à environ cinq milles de distance, & une autre chaîne plus basse à huit milles à notre droite. Nous marchions alors droit au nord. A huit heures & demie nous trouvâmes, à cinq milles au-delà de Sheik-Aman, le village de Wed-Hojila. C'est là que l'Abiad (1), plus considérable que le Nil, se réunit à ce fleuve. Cependant le Nil conserve encore après cette jonction, le nom de Bahar-el-Azergue, c'est-à-dire de fleuve Bleu, nom qu'on lui donne à Sennaar. Le village devoit d'abord être bâti au confluent des deux fleuves : mais le tombeau du Fakir étant sur le bord du Nil, on y a placé le village. L'Abiad est très-profond, il n'a presque point de pente ; il coule lentement, & cependant ses eaux ne diminuent jamais, parce qu'il prend sa source dans une latitude

---

(1) Le Baar-el-Abiad, ou l'El-Aice, ou le fleuve Blanc.

où il pleut toute l'année , au lieu que le Nil supporte six mois de sec qui le font décroître.

Nous voyageâmes tout ce jour-là dans les bois, au milieu desquels nous trouvions de distance en distance de grandes lacunes de terrains sablonneux, où il n'y avoit autre chose qu'un peu de dora semé, grâce à quelques ondées de pluie qui tombent quand le soleil revient vers le zénith : mais ces cultures avoient l'air bien pauvre. A midi & demi nous arrivâmes à Suakem, environné d'arbres, & près d'un fakia. Nous en repartîmes à quatre heures & demie. Les montagnes de Gerri portoient au nord-est de nous; & quand nous eûmes fait cinq milles, nous campâmes dans un bois non loin des Arabes Abdelabs.

Le 30, à cinq heures du matin, nous nous remîmes en route; & après avoir fait huit milles, dirigeant nos pas au nord-est, nous vinmes à un village qui est le fauxbourg de Gerri. L'Acaba de Gerri est une chaîne de rochers assez bas, qui se prolongent des deux côtés du fleuve, comme pour barrer son cours, & il est impossible de distinguer des bords du Nil en quel endroit est l'ouverture où ce fleuve

passe, de sorte qu'on croiroit qu'il ne peut suivre  
 son cours que dans le temps de ses crues. Gerri  
 est bâti sur un terrain élevé, dont le fond stérile  
 est un composé de sable, de gravier & d'albâ-  
 tre en forme de petits cailloux, dont la blan-  
 cheur fatigue extrêmement les yeux, quand le  
 soleil y darde ses rayons. Gerri a environ cent  
 quarante maisons, à un seul étage, mais pro-  
 pres, jolies, ayant leur toit en terrasse, & tou-  
 tes à une égale hauteur. Comme elles sont  
 construites de cette même terre blanche sur  
 laquelle elles sont placées, il est difficile de les  
 distinguer à une certaine distance. Le village  
 est au pied de l'Acaba, à environ un quart de  
 mille du fleuve. Gerri se trouve sur les limites  
 des pluies du Tropique, par la latitude de 16  
 deg. 15 min., & l'Acaba semble répondre à  
 ces montagnes de Ptolomée, au-delà desquel-  
 les, c'est-à-dire au nord, il dit qu'est *διαμμεν*  
*και αβροχον χωραν* (1).

Sur le bord du Nil il y a un petit terrain  
 cultivé qui jouit du double avantage d'être  
 inondé par le fleuve, & de recevoir quelques

---

(1) Une campagne remplie de sable, & sans pluie.  
 Ptol. Georg. lib. 4, cap. 8.

ondées de pluie accidentelle. Aussi Gerri est encore appelé Beladullah, c'est-à-dire le pays de Dieu. Les dates de Gerri sont réservées pour le mek de Sennaar, à qui on les envoie exactement. Elles sont sèches, elles ne mûrissent point & n'ont pas cette pulpe aqueuse des dattes qu'on mange en Barbarie. Elles ont la peau très-fine & sont fermes & d'une couleur dorée.

Le premier Octobre à cinq heures & demie du matin, nous partîmes de Gerri. Nous observâmes l'Acaba se prolongeant à l'est & à l'ouest, & ses deux extrémités se courbant comme un arc, & formant un véritable amphithéâtre. Cette chaîne de montagnes est composée d'une pierre rouge sur laquelle il ne croît pas un brin d'herbe. A huit heures dix minutes nous changeâmes de route & nous marchâmes droit au nord-est pour doubler la pointe de l'Acaba, en nous en tenant pourtant écartés d'environ trois milles. A dix heures nous fîmes halte sous des arbres, afin de laisser paître nos chameaux. A trois heures de l'après-midi nous nous remîmes en route. Nous avions alors à notre gauche les montagnes qui composent l'Acaba de Gerri, & à notre droite étoient d'autres montagnes paral-

lèles à la route que nous suivions & se terminant à l'Acaba de Morness. Nous étions alors à deux milles du fleuve qui, dans cette partie, coule droit au nord. A quatre heures vingt minutes nous vîmes à l'Acaba de Morness, chaîne de montagnes pierreuses & stériles que nous eûmes franchi au bout d'une demi-heure. Il y a fort peu de montée, mais le chemin est inégal & rempli de fragmens de pierre. Il ne faut guère qu'un quart-d'heure pour arriver en haut.

A six heures du soir nous vîmes à Hajar-el-Affad, ou Hajar-Serrareek. Le premier de ces noms signifie la pierre du lion, & le second la pierre des voleurs. C'est un mauvais village dont les maisons sont dispersées, & où il y a un fakia & quelques petites plantations de dora, qui semble semé dans un jardin, & arrosé avec de l'eau de puits comme par plaisir. Hajar-el-Affad est la borne qui sépare le gouvernement du prince Wed-Ageeb des possessions du mek de Chendi. Haja-el-Affad est une pierre jaune placée sur un rocher que les Arabes s'imaginent avoir la figure d'un lion.

Nous fîmes halte à un demi-mille du fleuve,

dans une petite plaine où il n'y avoit qu'un seul pasteur avec sa cabane & son troupeau. A quelque distance de nous, en tirant du côté du fleuve, nous découvrîmes une ou deux maisons avec des fakias. Quand le Nil est dans sa plus grande hauteur, on sème en dora le terrain qui est le long de la plage, & qui peut être arrosé par de petits fossés. Ce terrain a environ un quart de mille de large : mais ensuite le sol s'élève tout-à-coup. Le mois de Septembre est la saison des semailles dans ce canton, & le mois de Novembre est le temps de la récolte ; mais à Sennaar on sème en Juillet, & on recueille en Septembre. C'est la hauteur du Nil qui règle ces choses dans l'un & dans l'autre endroit.

Nous partîmes d'Hajar-el-Affad le 2 Octobre à cinq heures & demie du matin. Les deux derniers jours que nous avions été en marche, nous avions traversé des bois & des déserts sans eau & sans villages. Nous nous reposâmes sur les bords du Nil, qui bientôt s'éloigna de nous. Après avoir fait environ deux milles, nous vîmes quelques petites maisons avec des fakias, & quelques petits champs de bled des deux côtés du fleuve. Un mille plus loin, le terrain

fablonieux sur lequel nous marchions fut remplacé par de grands quarres de marbre de couleur de pourpre, de marbre mêlé de rouge & de blanc & d'albâtre. Il semble que c'est là que commencent ces immenses carrières de marbre, qui se prolongent dans la haute Egypte par les 10°. nord. Ce jour-là nous voyageâmes continuellement à travers des bois d'acacias & de jujubes. A huit heures vingt minutes nous nous arrêtâmes pour laisser paître nos chameaux; en outre le soleil étoit si chaud, qu'il étoit impossible de marcher. Depuis Gerri le Nil décline presque insensiblement de l'est au nord. Toute la campagne est stérile & inhabitée, excepté les bords du fleuve. Là il n'y a point de ces pluies régulières sur lesquelles on puisse compter pour les travaux de l'agriculture. Il n'y tombe que quelques fortes ondées, quand le soleil est au zénith & qu'il s'avance du tropique du Cancer vers la ligne; l'herbe croît alors avec vigueur dans tous les endroits qu'arrosent ces ondées accidentelles: mais tout le reste du pays demeure aussi sec que si le feu y avoit passé.

Un peu dans le nord de Gerri est cet Acaba, cet immense rocher, où l'on voit encore tant de cavernes, premières habitations des hom.

mes qui bâtirent Meroë. Plus bas est l'endroit où l'on passe à l'ouest du Nil pour aller à Dongola, par le désert de Bahiouda. Cette route est longue, & ce n'est que dans la matinée du sixième jour qu'on arrive à Korti, en faisant quinze milles par jour. Près de Korti on rejoint le Nil, qui à Magiran commence à faire un détour qui semble peu naturel, & va rejoindre le Tacazzé, qui vient d'Angot. La route que suivit Poncet à travers ce désert est tout-à-fait impraticable, par rapport aux Béni-Faifara, aux Béni-Gerar, & aux Cubba-Beesh, tribus redoutables, qui pour fuir la cavalerie noire, ont abandonné l'ouest du Korfodan, & sont venues s'emparer de tous les puits & citernes du désert; de sorte qu'il est impossible aux voyageurs de leur échapper. Le nom des Cubba-Beesh vient du mot kebsh (1), qui signifie un mouton; ils ont pris ce nom parce que les peaux de mouton leur servent de vêtement. Leur tribu très-nombreuse s'étend au loin dans le grand désert de Sélima, & jusqu'aux frontières de l'Égypte. C'est par des Arabes de cette tribu que nous apprîmes que les trois dernières caravanes venant de Dongola avoient été interceptées.

---

(2) Kebsh signifie un mouton, pl. cubba-beesh.

Le passage du Nil, vis-à-vis duquel nous étions alors, ainsi que l'Acaba qui est au-delà, dépendent du Ved-Ageeb, qui y perçoit un droit sur toutes les marchandises qui vont en Egypte, à Dongola, & à Chendi, ou qui en viennent. Ce droit est indéterminé & arbitraire pour beaucoup de choses, & suivant les circonstances. On le paye aux Arabes Shukoreas, ou autres Arabes qui campent dans le voisinage depuis le mois de Février jusqu'en Juillet. Le mek, ou prince des Arabes, le leur cède de bonne grâce ou forcément. Lors de la saison des pluies ceux-ci se retirent vers l'est à Modavo & à Gooz, & alors la route de Sennaar à Suakem devenant dangereuse, parce que toutes les tribus qui fuient la mouche, viennent se rassembler dans ces sables, & les caravanes de Suakem sont obligées de passer par Halsaïa pour aller à Barbar, & de-là à Suakem; de sorte que cette route est la plus fréquentée du royaume. Certes les communications sont interceptées de tous côtés, par rapport à l'extrême anarchie qui règne parmi les Arabes; & celui qui veut se rendre en Egypte, ou qui en vient, ne doit compter que sur lui-même & sur la protection du ciel.

L'Acaba de Gerri & les bords du Nil voisins de l'Acaba, sont habités par deux tribus d'Arabes appelés les Beni-Hamdas, & les Hanfanis. Ce sont des brigands fort pauvres, qui ne permettroient sûrement pas à un voyageur de traverser le Nil sans l'extrême crainte qu'ils ont des armes à feu. Le seul bruit d'un coup de fusil qu'ils entendent de loin les fait fuir par centaine dans les broussailles. Nous tirâmes plusieurs volées de nos gros mousquetons & de nos fusils à deux coups, depuis le moment que nous entrâmes sur leur territoire, jusqu'à ce que nous fûmes près de Wed-Baal a Naga. Nous les aperçûmes sur le sommet de leurs rochers pointus aussi loin que nous pouvions désirer qu'il fussent; & ils ne s'approchèrent jamais de nous, ni ne descendirent dans la plaine.

C'est à Halfaïa & à Gerri qu'on commence à trouver cette noble race de chevaux, si justement célèbre par toute la terre. Les chevaux de ce canton proviennent de ceux qu'on y amena lors de la conquête des Sarrafins; & depuis ils ne se sont jamais abâtardis. Ils semblent être d'une espèce tout-à-fait différente des chevaux arabes que j'ai vus dans les plai-

nes de l'Arabie déserte, au midi de Palmyre & de Damas, par le 36 deg. de latitude, chez les Arabes Mowallis & Anneecys, & qui sont cependant les meilleurs de leur race. Mais à Dongola & dans tout le pays sec des environs est le lieu où l'on trouve cette autre race plus noble encore; de sorte que les chevaux les plus parfaits sont entre les 20 deg. & 36 deg. de longitude, & depuis les 30 deg. de longitude à l'est du méridien de Greenwich jusques aux bords de l'Euphrate. Dans toute cette étendue de pays, le thermomètre de Fahrenheit n'est jamais la nuit au-dessous de 50 deg. & le jour au-dessous de 80 deg. : mais il s'élève souvent à midi & à l'ombre jusques à 120 deg. Les chevaux ne sont point affectés de cette extrême chaleur, & leur race se conserve aussi excellente que celle de Gerri, d'Hal-faïa, de Dongola, où, à la vérité, le thermomètre s'élève au même degré. D'après ce que j'ai déjà dit, on doit juger que ces contrées ne sont qu'un désert sabloneux & aride, ne produisant point d'herbe ou n'en produisant qu'une très-courte, ou plutôt des racines blanches comme notre céleri, parce qu'elles sont convertes; & qu'enfin il n'y a ni marais, ni terre grasse & molle.

Je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût dans ces contrées des chevaux sauvages. L'Arabie déserte où l'on prétend qu'il y en a, ne pourroit assurément pas les cacher, car c'est un pays plane, sans aucun arbre, & où ils seroient constamment en vue. Aussi jamais personne, sur la foi de qui je pusse compter, ne m'a dit en avoir apperçu un seul. Pour des ânes sauvages, j'en ai vu souvent de vivans, mais jamais de morts. Ils ont le cou, la tête & la queue comme les nôtres : mais tout leur corps est rayé transversalement de noir & de blanc, & jamais tigré. Le zèbre se trouve en Abyssinie, mais à l'extrémité sud-ouest du Kuara, dans le pays des Shangallas & des Gubas, dans le Naréa & le Caffa, dans les montagnes de Dyre & Tegla, & au midi jusques auprès du cap de Bonne-Espérance.

Il est très-douteux que les chevaux nubiens courent avec autant de vitesse que les chevaux arabes, parce qu'ils sont taillés d'une manière tout-à-fait différente. Mais si la beauté, la régularité parfaite des formes, la grandeur, la force, l'agilité, la souplesse des mouvemens, la facilité de supporter la fatigue, la docilité & l'attachement à son maître, atta-

chement bien plus marqué que dans tout autre animal, doivent constituer le mérite d'un cheval, le nubien est sans comparaison celui qui l'emporte sur tous les autres. Peu d'hommes ont vu plus de chevaux que moi & plus d'endroits où les races de ces animaux sont excellentes, & personne ne les a peut-être jamais autant aimés. Cependant je ne dirai pas si l'espèce des chevaux nubiens pourroit réussir dans nos courses, car cet amusement m'a toujours été fort indifférent : mais je crois qu'on devroit en faire l'essai. La dépense ne seroit pas très-considérable pour s'en procurer ; il faudroit seulement employer de l'adresse pour vaincre les difficultés.

Je ne pus résister au plaisir de dessiner un de ces chevaux ; mais j'ai malheureusement égaré ce dessin depuis très-peu de temps. C'étoit le cheval que montoit le sheik Adelan lui-même, qui ne me le laissa esquisser qu'avec quelque répugnance. Le cheval n'avoit pas tout-à-fait quatre ans, & il avoit seize paumes de haut. Je n'en parle que de mémoire. Je connois les fautes de mon esquisse & je pourrois en corriger plusieurs : mais j'ai toujours eu pour principe, soit pour mes dessins, soit

pour mes descriptions, de ne jamais rien corriger sans avoir l'objet sous les yeux. On avoit donné à ce cheval le nom d'*El - Fudda*, dont je ne prétends point expliquer la signification. Cependant el-fudda veut dire en Egypte une petite pièce de monnaie rognée & pointue, qu'on appelle autrement un *parat*. Mais probablement qu'en Nubie le nom des chevaux n'a pas plus d'analogie avec les qualités de l'animal, que les noms qu'on donne en Angleterre aux chevaux de course. Les Nubiens sont pourtant très-jaloux de conserver la généalogie de leurs chevaux. Ils font descendre tous les plus illustres de ces animaux des cinq chevaux que montoient Mahomet & ses quatre successeurs, Abou-Becr (1), Omar, Aïman & Ali, quand ils s'enfuirent de la Mecque à Médine, la première nuit de l'hégire. Je ne demandai point duquel de ces chevaux el-fudda descendoit. Quand le sheik Adelan le montoit pour aller au combat, avec sa cotte de maille, son sabre, sa hache, sa selle de guerre, sa bride toute en fer, ses plaques de cuivre qui couvroient le front, les côtés de la tête

---

(1) C'est celui que nous nommons Abou - Beker. Le traducteur conserve l'orthographe originale.

& le poitrail du cheval, cet animal ne portoit sûrement pas moins de 3 quintaux (1). Ce cheval étoit accoutumé à s'agenouiller pour laisser monter son maître, comme pour le laisser descendre tout armé, afin qu'on ne pût pas profiter contre lui de ces momens désavantageux où un homme est obligé de s'armer pièce à pièce à cheval. Adelan étoit un très-brave combattant qui ne craignoit personne tête-à-tête. Toujours le premier dans la mêlée, il n'en fortoit que le dernier & ne changeoit jamais de cheval.

Les chevaux d'Halfaïa & de Gerri ne sont point aussi grands que ceux de Dongola; lesquels ont rarement moins de seize paumes. Il y en a de noirs & il y en a de blancs, mais beaucoup plus des premiers que des derniers. Je n'en ai jamais apperçu de gris-pommelés: mais j'en ai vu quelqu'un bai, ou plutôt approchant de la couleur du daim. Le dora dont on les nourrit, les entretient extrêmement gras. On ne leur laisse jamais manger d'autre herbe que la racine de cette herbe rase qui vient le

---

(1) Il y a dans l'original 26 stones. Le stone est tantôt de 8 livres, & tantôt de 12 & de 14 livres.

long du Nil, encora faut-il que le soleil l'ait bien desséchée. Alors on l'arrache de dessous la terre où elle est blanchie, & on en rassemble une fois par jour un petit tas qu'on met à terre devant chaque cheval. On tient ces chevaux attachés par le sabot de devant avec une petite corde de coton qui a un bouton & une espèce de gance. Ils mangent & boivent tout bridés, non avec la bride de bataille, mais avec une bride plus légère dont on se sert pour les y accoutumer. Si on demande aux Funges pourquoi ils font cela, ils citent une foule de batailles, qui n'ont été perdues que parce que les troupes étoient attaquées dans le temps qu'elles avoient débridé leurs chevaux pour les faire boire. Les Arabes ne montent jamais des chevaux entiers, & les Nubiens, au contraire, ne montent jamais de jumens. La raison de cette différence est bien sensible. Les Arabes sont continuellement en guerre avec tous leurs voisins, car dans ces contrées on donne au vol & au pillage le nom de *guerre*; & ils cherchent toujours à surprendre leurs ennemis, ou le soir, quand il fait nuit, ou le matin, avant le jour. S'il montoient des étalons, ces animaux ne sentiroient pas plutôt les jumens dans le camp où on les

conduiroit, qu'ils henniroient & répandroient l'allarme parmi les ennemis qu'on voudroit surprendre. Mais cela ne peut pas avoir lieu quand on monte des jumens. Pour les Funges, ils ne cherchent point à agir par surprise. Ils ne veulent vaincre que par la force. D'ailleurs ils habitent une immense plaine, découverte de tous côtés, où les stratagèmes leur feroient inutiles.

Mais revenons à notre route. L'endroit où nous mêmes pied à terre s'appelle *Hajar-el-Dill*, & est éloigné d'environ un mille de celui où nous avons fait halte dans le bois, pour laisser paître nos chameaux. Nous reprîmes bientôt notre chemin qui étoit à un mille de distance du Nil, & parallèle au cours de ce fleuve. Quand nous eûmes fait près de trois milles, nous arrivâmes à la vue du grand village de *Dereira*. De l'autre côté du fleuve & environ quatre milles plus loin est *Daleb*, autre grand village, où l'on conserve les reliques d'un fameux saint du même nom. La campagne des environs étoit bien plus agréable & mieux cultivée que celle que nous avons traversée auparavant. On y trouve une chaîne de montagnes très-basses.

Le 2 Octobre, à six heures & demie du soir, nous arrivâmes à Wed-Baal à Nagga. C'est un grand village appartenant à un fakir, très-respecté dans tout le gouvernement de Chendi. Tout le sol de ce canton, excepté le long du Nil, est désert & sablonneux. Nous vîmes dans la plaine beaucoup de gens occupés à fouiller des trous pour en tirer de la terre & la faire bouillir dans de grands pots d'argile. C'est de cette manière qu'ils se procurent cette grande quantité de sel qu'on porte au marché d'Halfaïa, & qui de-là passe à Sennaar.

Le 3, à cinq heures du matin, nous partîmes de Wed-Baal à Nagga, & nous continuâmes à suivre le cours du Nil en nous en tenant à un quart de mille de distance. Sept milles plus loin, au nord-est, nous vîmes le tombeau du Fakir-el-Deragi qui est sur le bord du chemin & que nous laissâmes à main droite. Depuis Wed-Baal à Nagga jusques au tombeau du fakir, toute la campagne, sur les deux rives du Nil, est pittoresque, agréable, parée d'une brillante verdure & semée de jolies maisons. Mais après avoir passé le tombeau, nous ne vîmes qu'un désert stérile, excepté dans un

seul endroit, situé au bord de la rivière, où il y avoit de la verdure & de fort beaux arbres. Aussi nous y fîmes halte à neuf heures du matin. Ce lieu s'appelle *Mala*. On voit quelques arbres sur la rive opposée du fleuve; mais au-delà, tout est désert. Ce canton étoit alors habité par les Arabes Jaheleens de Wed-el-Faal. Comme ils avoient eu beaucoup de pluie dans le pays élevé, & que leurs étangs étoient encore pleins d'eau, ils y faisoient paître leurs troupeaux plus long-temps que de coutume. Ce pays appartient à Idris-Wed-el-Faal, gouverneur de Chendi, fils de la princesse Sittina, & conséquemment neveu de Wed-Ageeb. Ce prince étoit alors avec les Jaheleens; ce qui nous rassuroit. Sans cela, nous aurions eu beaucoup à craindre; car il n'y a pas de tribu plus fanatique, plus dangereuse & plus ennemie du nom chrétien que celle-là.

Pendant que je parle de ces Arabes, il faut que j'observe une fois que ce mot de Wed dont je me suis déjà fréquemment servi dans le cours de cet ouvrage, signifie en arabe une rivière; mais il a un sens tout différent dans le royaume de Sennaar. Les habitans de Chendi & de toute cette partie de l'Atbara l'emploient

comme une abréviation de Welled; car ils semblent avoir en aversion la lettre L. Wed-el-Faal veut donc dire le fils du Faal; Wed-Hydar, le fils d'Hydar ou du Lion; Wed-Hassan, le fils d'Hassan; ainsi du reste. Par la même raison, melek Sennaar, le roi de Sennaar, s'appelle le *Mek*, en ôtant l, & l'on dit abd-el-mek, l'esclave du roi, au lieu d'abd-el-melek. Je retrouvai aussi dans l'Atbara la langue du Koran, employée dans la conversation familière; & comme c'étoit dans ce livre que j'avois d'abord appris l'arabe, j'avois dans l'Atbara une facilité, une propriété d'expression, qui m'étoit auparavant étrangère, parce qu'en Arabie la langue du Koran est une langue morte, & qui n'est guère entendue que par les savans.

A Wed-Baal à Nagga, il y a des bateaux pour passer le Nil, quand on veut aller à Dongola, par le désert de Bahiouda. On aborde de l'autre côté du fleuve, dans un endroit qu'on appelle Derreira. J'imagine que c'est pour éviter les Arabes Jacheleens, que les caravanes passent à Gerri, au lieu de venir à Wed-Baal à Nagga. Nous partîmes de Maïa, à trois heures de l'après-midi; & après avoir marché trois

milles, nous vîmes à Gooz, petit village situé à gauche du chemin. Là nous trouvâmes de quoi bien faire repaître nos chameaux. A six heures, nous nous arrêtâmes à Fakari; nous n'avions plus que cinq milles à faire pour nous rendre à Chendi, où nous arrivâmes le lendemain 4 Octobre à huit heures du matin.

---

## CHAPITRE XI.

*M. Bruce est accueilli à Chendi par Sittina. — Conversation avec cette princesse. — Entrée dans le désert. — Colonnes de sable mouvant. — Simoon (1). — Latitude de Chiggre.*

CHENDI ou Chandi, est un grand village & le chef-lieu du district du même nom, dont le gouvernement appartient à une femme, qu'on appelle Sittina, c'est-à-dire la maîtresse ou la dame. Elle est sœur du Wed-Ageeb, le premier des Arabes de l'Atbara. Sittina est veuve & a un fils unique destiné à lui succéder dans le gouvernement de Chendi; & ce fils nommé Idris-Wed-el-Faal, est déjà à la tête des affaires

---

(1) C'est le nom que les Arabes donnent au vent du désert.

de Sittina. Le gouverneur de Chendi est communément appelé Mek-el-Jaheleen, ou prince des Arabes Beni-Korcishs, qui, comme je l'ai déjà dit, sont tous établis à l'extrémité de l'Atbara, des deux côtés du Magiran.

Il s'est conservé à Chendi une tradition, d'après laquelle une femme, nommée Hendaqué, gouverna jadis ce pays. On peut inférer de-là que Chendi étoit une partie du royaume de Candace; car le mot de Candace, écrit en grec, fait précisément Hendaqué, comme on dit que s'appeloit la reine de Chendi. Quoiqu'il en soit, Chendi étoit autrefois une ville très-fréquentée. Les caravanes de Sennaar, d'Egypte, de Suakem, du Korfodan, s'y rendent encore depuis que les Arabes se sont emparés de la route de Dongola & du désert de Bahiouda; & quoique ce ne soit pas une ville très-bien pourvue, les choses y sont pourtant moins chères & meilleures qu'à Sennaar, excepté le bois à brûler, qui y est plus rare & plus cher que dans aucune autre partie de l'Atbara. Les habitans y brûlent de la fiente de chameau. Il est vrai que dans un climat aussi chaud, on n'a besoin de feu que pour faire cuire les alimens; autrement il ne peut être

qu'incommode. La chaleur avoit été si excessive à la fin d'Août & au commencement de Septembre, que plusieurs personnes en moururent, tant dans Chendi que dans les villages voisins; mais à notre passage la température étoit moins chaude, quoique le thermomètre s'élevât à midi jusqu'à 119 degrés.

Chendi a environ deux cent cinquante maisons, qui ne sont point contiguës. Les principaux habitans ont même les leur très-isolées, & celle qu'habite Sittina est à un demi-mille de la ville. Il y a deux ou trois de ces maisons assez commodés; mais toutes les autres ne sont que de misérables taudis bâtis d'argile & de roseaux. Sittina nous donna une de ses maisons, où je déposai mes instrumens & mon bagage afin de les mettre à l'abri du larcin; mais j'allai coucher dans ma tente, car il faisoit assez chaud pour cela. Les femmes de Chendi sont considérées comme les plus belles de l'Atbara, & les hommes comme les plus grands poltrons. Leurs voisins leur ont donné cette réputation de lâcheté; mais nous n'eûmes pas occasion de vérifier si elle étoit méritée.

A notre arrivée à Chendi, nous trouvâmes

tout le monde dans l'inquiétude par rapport à un phénomène, qui, bien qu'il paroisse fréquemment, n'avoit pourtant point, par une étrange inadvertance, été encore remarqué dans un ciel serein. La planète de Vénus restoit visible toute la journée, & sembloit défier l'éclat même du soleil, dont elle étoit fort près. Quoique la même chose se renouvelle tous les quatre ans, le peuple de Chendi & des environs de la ville ignorant cette périodicité, étoit dans les plus vives alarmes. On accourut en foule autour de moi pour me demander ce que signifioit un tel phénomène; & quand on vit mes télescopes & mon quart de cercle, on crut fermement que l'étoile étoit devenue visible par quelque rapport avec mes instrumens, & pour mon utilité particulière.

Le peuple est partout le même, & il voit dans tout quelque signe funeste. A Chendi, l'apparition très-naturelle de l'étoile de Vénus fut cause de divers fâcheux pronostics. Les uns disoient qu'on auroit peu de pluie, & une mauvaise récolte l'année suivante; les autres qu'Abou-Kalec viendrait avec son armée déposer le roi de Sennaar & envahir l'Atbara; & d'autres enfin me menaçoient moi-même, comme

étant le principal auteur de ces désastres. Pour moi, sans paroître chercher à les désabuser de l'idée qu'ils avoient de ma puissance, je fis en sorte d'insinuer aux principaux habitans que le phénomène qui les effrayoit étoit un signe favorable, un avant-coureur de l'abondance, de la paix & du bonheur. Alors toutes les clameurs tournèrent à mon avantage, d'autant que Sittiva & son fils Idris favoient certainement que Mahomet Abou-Kaléc ne viendrait point cette année dans l'Atbara.

Le 12 octobre, j'allai rendre visite à Sittina, qui me reçut derrière un écran, de sorte qu'il me fut impossible de l'appercevoir. J'observai cependant qu'il y avoit dans cet écran des ouvertures, faites de manière qu'elle pouvoit me voir tout à son aise. Elle s'exprima avec beaucoup de politesse; elle me parla beaucoup des termes où Adelan en étoit avec le roi, & elle parut être très-étonnée qu'un homme blanc osât se hasarder dans un pays aussi éloigné de l'Europe, & aussi mal gouverné.

“ Permettez-moi, lui dis-je, Madame, de me  
„ plaindre d'une chose qui semble blesser les  
„ lois de l'hospitalité, & dont vous êtes la

„ première Arabe, qui m'ait donné lieu de me  
 „ plaindre. — Moi ! s'écria-t-elle. Il feroit  
 „ étrange, en vérité, que je manquasse à un  
 „ homme qui m'apporte une lettre de mon  
 „ frère ! De quoi vous plaignez-vous donc ?  
 „ — Eh ! quoi, Madame, repris-je, vous me  
 „ dites que je suis un homme blanc, ce qui  
 „ prouve que vous me voyez, sans me laisser  
 „ jouir d'un tel avantage. Les reines de Sen-  
 „ naar ne m'ont pas traité avec cette rigueur.  
 „ J'ai pu les voir tout à mon aise, sans avoir  
 „ besoin de les importuner. „

A ces mots, Sittina laissa échapper de grands éclats de rire. Après quoi elle me demanda quelque drogue pour faire croître ses cheveux, ou du moins pour les empêcher de tomber. Elle me pria de revenir le lendemain, parce que son fils feroit de retour de l'Howat (1), & qu'il désireroit beaucoup de me voir. Je me retirai, & Sittina nous envoya des provisions en abondance.

Le 13, il fit si chaud, qu'il étoit impossible de résister aux ardeurs du soleil. Le fimoom

---

(1) La ferme où il tenoit ses troupeaux.

empoisonné souffloit comme s'il étoit sorti d'une fournaise. Nos yeux en étoient brûlés, nos lèvres trembloient, nos genoux fléchissoient, notre gosier étoit desséché, & rien ne nous soutenoit que la quantité d'eau que nous buvions. Les gens du pays me conseillèrent alors de tremper une éponge dans de l'eau & du vinaigre, & de la tenir sous mon nez, ce qui me fit grand bien.

Le soir j'allai voir Sittina. Quand j'entrai chez elle, une négresse esclave me prit par la main, & me plaça dans un passage, au bout duquel étoient deux portes opposées. Je ne savois pas pourquoi on me mettoit-là; mais à peine y eus-je resté quelques minutes, que j'entendis une des portes s'ouvrir, & Sittina parut magnifiquement habillée, & portant sur le haut de sa tête un bonnet d'or massif, mais pourtant assez mince, autour duquel pendoient plusieurs séguins. Elle avoit le cou paré de colliers & de chaînes du même métal. Ses cheveux formoient dix ou douze tresses différentes, qui lui tomboient jusqu'au-dessous de la ceinture. Une mouffeline ordinaire l'enveloppoit négligemment; mais derrière ses épaules étoit attachée une large écharpe de satin pourpre, qui

sans couvrir son sein ni ses épaules, venoit se renouer par devant avec une grâce singulière. Elle portoit des bracelets d'or d'un demi-pouce d'épaisseur au moins, & au bas de la jambe, elle avoit aussi des anneaux d'or plus gros du double, ce qui étoit bien de tous ses ornemens le plus défagréable & le plus mal imaginé.

Je crus d'abord que Sittina alloit passer rapidement devant moi, en feignant d'être surprise; mais je me trompois. Elle s'arrêta au milieu du corridor, & me dit d'un air grave : " Kif halec ? „ c'est-à-dire, comment vous portez-vous ? Je crus que c'étoit une occasion favorable pour lui baiser la main, & je le fis sans qu'elle parût s'en scandaliser. " Souffrez, Madame, lui dis-je, que j'ose vous dire un mot, en qualité „ de médecin. „ Elle me fit une inclination de tête, & me répondit : " Entrez & je vous „ écouterai. „ L'esclave revint alors me prendre par la main, & me conduisit vers la porte du bout du corridor dans un appartement où étoit l'écran que j'avois vu la veille, & derrière lequel vint se placer Sittina, qui étoit entrée par une autre porte.

Cette princesse avoit à peine quarante ans,

& étoit d'une taille au-dessus de la médiocre. Elle avoit le visage joufflu, la bouche grande, les lèvres très-rouges, & les plus belles dents, les plus beaux yeux que j'aie vus de ma vie. Mais elle s'étoit fait, avec de l'antimoine, au bout du nez & entre les yeux & les sourcils, une marque quarrée de la grandeur des mouches que portent quelquefois nos dames européennes, & une autre marque plus longue au milieu du nez, & enfin une autre sous le menton.

Quand elle fut derrière son écran, elle me dit : "Eh ! bien, qu'avez-vous donc à me dire  
„ comme médecin ? — C'est, Madame, rela-  
„ tivement à ce que vous m'avez dit hier.  
„ Ce pesant bonnet qui charge vos cheveux  
„ doit certainement contribuer beaucoup à les  
„ faire tomber. — Je le crois, mais j'y suis à  
„ présent tellement accoutumée que si je cessois  
„ de le porter, je m'enrhumerois. Etes-vous  
„ un homme d'un nom illustre, d'une famille  
„ distinguée dans votre pays ? — Oui Madame.  
„ Les femmes sont-elles belles chez vous ?  
„ — Les plus belles du monde, Madame; mais  
„ elles ont tant d'autres qualités supérieures,  
„ que leur beauté est ce qu'on estime le moins

„ en elles, & qu'elles apprécient le moins elles-  
 „ mêmes. — Et vous permettent-elles de leur  
 „ baiser la main? — J'entends ce que vous  
 „ voulez me dire; mais vous vous méprenez. Il  
 „ n'y a point de familiarité à baiser la main  
 „ dans mon pays; c'est un hommage, une mar-  
 „ que de respect qu'on ne rend qu'aux souve-  
 „ rains, & jamais à d'autres. — Oh! oui; mais  
 „ aux rois. — Et aux reines en s'agenouillant  
 „ devant elles. En vous parlant des souverains,  
 „ j'entends parler des rois & des reines. Cette  
 „ condescendance de la part des reines est une  
 „ faveur qu'elles n'accordent qu'au rang, qu'au  
 „ mérite, & à une conduite honorable. C'est la  
 „ récompense la plus précieuse que puissent  
 „ obtenir des services éclatans. — Mais savez-  
 „ vous que vous êtes le seul homme qui m'avez  
 „ baissé la main? — Il ne m'étoit pas possible  
 „ de le savoir, & je ne le croyois pas néces-  
 „ saire. Comme je n'ai eu nulle intention de  
 „ vous manquer de respect, je n'ai pas cru  
 „ devoir vous offenser. — Vous ne m'avez pas  
 „ non plus offensée; mais je voudrois bien  
 „ que mon fils Idris vint vous voir. C'est par  
 „ rapport à lui seul que je me suis parée aujour-  
 „ d'hui. — J'espère, Madame, que quand je le  
 „ verrai, il voudra bien trouver quelque moyen

„ de me faire conduire en fureté jusqu'à Barbar,  
„ sur la route d'Egypte. — En fureté ! que  
„ Dieu ait pitié de vous ! vous vous exposez  
„ bien imprudemment dans ces chemins. Idris  
„ lui-même, Idris, roi de ce pays, n'oseroit  
„ pas entreprendre ce voyage. Mais pourquoi  
„ ne vous en êtes-vous pas allé avec Mahomet  
„ Towash ? Il n'y a je crois que peu de jours  
„ qu'il est parti pour le Caire. Il faisoit la même  
„ route que vous ; & je crois qu'il a emmené  
„ avec lui tous les Hybeers. „

„ Allez appeler mon portier, „ dit-elle à une  
esclave. Quand le portier fut venu, elle lui  
demanda : „ Savez-vous si Mahomet Towash  
„ est déjà parti pour l'Egypte ? — Je fais,  
„ répondit le portier, qu'il s'est rendu à Bar-  
„ bar. Les deux Mahomets & Abd-el-Jelleel,  
„ le Bishareen l'accompagnoient. — A-t-il em-  
„ mené avec lui tous les Hybeers, dit Sittina ?  
„ — Ils ont été découragés par les mauvais  
„ traitemens des Cubba-Beeshs, répliqua le  
„ portier ; & ayant été dépouillés de tout ce  
„ qu'ils avoient, ils étoient impatiens de se  
„ rendre chez eux. — Il s'offrira quelqu'autre  
„ personne, me dit la princesse, mais il ne faut  
„ pas que vous partiez sans un bon guide. Je

„ ne

„ ne le souffrirai pas. Les Bishareens sont des  
 „ gens connus dans ce pays-ci, & en qui on  
 „ peut se fier. Mais pendant que vous resterez  
 „ à Chendi, venez ici tous les jours, & quand  
 „ vous aurez besoin de quelque chose, envoyez-  
 „ le chercher par quelqu'un de mes gens. Je  
 „ sens bien que c'est un impôt mis sur un homme  
 „ tel que vous que de l'obliger à demander les  
 „ choses dont il a besoin ; mais quand Idris  
 „ sera ici il vous pourvoiera mieux que vous  
 „ ne l'êtes à présent. „ Je pris alors congé de  
 Sittina, & j'appris bientôt que Mahomet Towash  
 avoit si bien suivi les instructions du Mek de  
 Sennaar, qu'il avoit emmené tous les Hybeers  
 les plus connus, afin que je n'en trouvasse pas  
 pour me guider.

Comme c'est la première fois que j'ai eu  
 occasion de parler de cette utile espèce d'hom-  
 mes, qu'on appelle Hybeers, il faut que je  
 fasse connoître l'emploi auquel ils se sont voués.  
 Un Hybeer est un guide. Ce nom vient du  
 mot arabe hubbar, qui signifie informer, ins-  
 truire, diriger. Aussi conduisent-ils les carava-  
 nes qui traversent le désert dans toutes ses direc-  
 tions, soit qu'elles aillent en Egypte ou qu'elles  
 en viennent, soit qu'elles suivent la côte de

la mer Rouge ou qu'elles veuillent gagner les contrées du Sudan, & les extrémités occidentales de l'Afrique. Les Hybeers sont très-considerés. Ils connoissent parfaitement la situation & la qualité de toutes les eaux qu'on peut trouver en chemin; ils savent la distance des puits; ils savent s'ils sont occupés par quelque campement ennemi, où s'ils sont libres; & dans le premier cas, ils indiquent le moyen de les éviter avec le moins d'inconvénient possible.

Il est également nécessaire que les Hybeers connoissent bien les endroits où règne le simoom, & les saisons où ce vent pestiféré souffle dans les diverses parties du désert. Il faut qu'ils connoissent aussi les endroits où sont les sables mouvans. Jadis chaque Hybeer appartenoit à quelque puissante tribu d'Arabes qu'il intéressoit en faveur de la caravane qu'il conduisoit, & on le mettoit à même de récompenser généreusement la tribu protectrice. Mais à présent que tous les Arabes errants dans ces vastes déserts vivent dans l'anarchie, que le commerce entre l'Abyssinie & le Caire est abandonné, que celui entre le Caire & le pays de Sudan est diminué de beaucoup, l'importance

des Hybeers est également déçue, & conséquemment les voyageurs sont moins en sûreté. Nous verrons bientôt une caravane victime de la trahison des Hybeers même, qui la conduisoient. Il est vrai que c'est le premier exemple d'une pareille perfidie.

Un jour que j'étois assis dans ma tente, occupé à réfléchir à la triste perspective que j'avois devant moi, un Arabe qui n'avoit pas une mine trop prévenante, & qui ne portoit pour tout vêtement qu'un morceau de toile de coton autour des reins, vint m'offrir de me conduire à Barbar, & de-là en Egypte. Il me dit qu'il avoit sa maison à Daroo, sur le bord du Nil, à environ vingt milles au-delà de Syené (1), & à moins de distance du Caire. Je lui demandai pourquoi il ne s'en étoit point allé avec Mahomet-Towash ? Il me répondit qu'il n'auroit point ceux qui l'accompagnoient, & qu'il feroit bien trompé si leur voyage finissoit bien. Je le pressai alors pour savoir si c'étoit la seule raison qui l'eût empêché de partir ; & il m'avoua qu'il avoit été malade à Chendi, qu'il y avoit contracté des dettes, que ses vêtemens étoient

---

(1) Syené, ou Assouan.

en gage, & qu'on lui retenoit son chameau pour le reste de ce qu'il devoit. Enfin, après avoir causé plusieurs fois avec Idris, car c'est ainsi que se nommoit cet Arabe, je compris qu'il jouissoit de quelque considération dans son pays, & qu'il avoit une fille mariée au Schourbatchie de Syené. Il me dit qu'il en étoit à son dernier voyage, & qu'une fois de retour chez lui, il ne traverseroit plus le désert. Nous fîmes alors notre marché. Je lui donnai de quoi retirer son chameau & ses habits; il s'obligea de me servir de guide jusqu'en Egypte, & je lui promis de le récompenser suivant la manière dont il se feroit comporté.

D'après un grand nombre d'observations du soleil & des étoiles, observations faites dans le temps le plus favorable, je trouvai que la latitude de Chendi étoit par les 16 deg. 38 min. 35 sec. nord. Le 13 Octobre, j'observai une immersion du premier satelite de Jupiter, d'après quoi je conclus que la longitude du même Chendi étoit de 33 deg. 24 min. 45 sec. à l'est du méridien de Greenwich. Le 10 Octobre, à une heure après midi, le thermomètre de Farenheit s'éleva à l'ombre à 119 deg., le vent étant au nord; & le 11 à minuit, il des-

rendit après une petite ondée de pluie, & avec un vent d'ouest à 87 deg. Jamais je ne le vis plus, bas.

Je me préparai à partir de Chendi. Mais j'allai d'abord revoir la généreuse Sittina, & lui rendre grâce de tous ses bienfaits. Elle avoit fait venir Idris en sa présence, pour lui donner des instructions & le menacer de sa colère en cas qu'il se comportât mal. Apprenant ce que j'avois fait pour lui, elle lui donna aussi une once d'or, & me dit que, quant à la route qu'il falloit suivre à travers le désert, elle croyoit que cet Arabe la connoissoit tout aussi bien qu'aucun autre guide : mais que si nous avions le malheur de rencontrer les Bisharéens, ils ne lui feroient grâce, ni à lui, ni à nous. Cependant elle me donna une lettre pour Mahomet-Abou-Bertran, sheik d'une des tribus des Bisharéens, vivant sur les rives du Tacazzé, non loin du Magiran. Cette lettre fut écrite de l'Howat, par le fils de Sittina, parce qu'il n'étoit pas d'usage, me dit-elle, qu'elle écrivît elle-même. Je la suppliai de me permettre de lui témoigner ma gratitude, en lui baisant encore la main, ce qu'elle m'accorda de la manière la plus gracieuse, en riant beaucoup, & disant :

“ Vraiment, vous êtes un singulier homme !  
Si mon fils Idris voyoit cela, il croiroit que  
je suis folle. „

Nous partîmes de Chendi dans la soirée du 20 Octobre, & nous allâmes camper à deux milles de la ville, & à un mille des bords du Nil. Le lendemain matin, à quatre heures trois-quarts, nous nous mîmes en route, nous vîmes cinq ou six villages des Jaheléens, que nous laissâmes à gauche. A neuf heures ayant déjà fait dix milles, nous nous reposâmes sous des arbres pour laisser paître nos chameaux. C'est-là que commence une isle de plusieurs milles de long, située au milieu du Nil, & couverte de villages, d'arbres & de champs de blé. Elle s'appelle Curgos. Vis-à-vis, s'élève la montagne de Gibbaini, où étoient les premières ruines d'architecture antique, que j'eusse vues depuis mon départ d'Axum. Nous y trouvâmes plusieurs piédestaux brisés, semblables à ceux d'Axum, & évidemment destinés à porter les figures du chien : nous y vîmes aussi quelques tronçons d'obélisques, dont les hiéroglyphes étoient presque totalement effacés. Les Arabes nous dirent que ces ruines étoient très-étendues, & qu'on avoit trouvé dans la terre plusieurs

statues d'hommes & d'animaux. Les statues représentant des hommes, étoient pour la plupart de pierre noire. Il est presque impossible de ne pas s'imaginer que c'est là qu'étoit l'ancienne cité de Meroë, dont la latitude devoit être de 16 deg. 26 min. Je soupçonne de plus, que c'est dans l'isle voisine que fut l'observatoire de ce fameux berceau de l'astronomie. Les Ethiopiens ne peuvent pas prononcer la lettre P; aussi n'est-elle point dans leurs alphabets. Curgos, nom de l'isle, pourroit donc bien être Purgos, la tour, ou l'observatoire de Meroë.

Les anciens font mention de quatre fleuves très-remarquables, qui formoient l'isle de Meroë. Le premier est l'Astufaspes, ou le fleuve Marab, ainsi nommé, parce qu'il se perd sous le sable, reparoit ensuite dans les temps de pluie pour aller se jeter dans le Tacazzé.

Le second est le Tacazzé, nommé Siris par les Grecs, & Astaboras par les habitans de ces contrées. Le Tacazzé forme, comme le dit Plinè, le canal à gauche de l'Atbara, ou comme l'appelèrent les Grecs de l'isle de Meroë.

A l'occident ou à main droite, est un autre fleuve considérable, connu à présent sous le

nom de fleuve Blanc, & nommé par les anciens Astapus. Diodore de Sicile dit que l'Astapus sort de grands lacs qui sont au midi, ce que nous savons être certain. Ce fleuve se jette dans le Nil, & forme avec lui le canal à main droite, qui contourne l'isle de Meroë ou l'Atbara. Le Nil porte ici le nom de fleuve Bleu, & le mot Nil, dans la langue du pays, a précisément la même signification. Les anciens comme les Grecs, avoient donné au Nil le nom de fleuve Bleu; & puisqu'il est bien reconnu que ces quatre fleuves sont ceux qui entouroient Meroë, ni le Gojam, ni aucun autre endroit, ne peut être pris pour cette isle.

Je ne prétends pas dire qu'il puisse y avoir de preuve positive, fondée sur les observations astronomiques des anciens, à moins qu'il n'y ait des circonstances qui les renforcent. Mais quels qu'aient été les travaux des voyageurs modernes, nous perdriens sans doute beaucoup à rejeter toutes les observations célestes des anciens. Plusieurs circonstances ont contribué à nous faire fixer la position de Meroë à Gerri, ou entre cette ville & Wed-Baal à Nagga, c'est-à-dire, à peu-près par la latitude de 16 deg. 10 min.; & Ptolémée, d'après une obser-

vation du solstice, la place par les 16 deg. 26 min.; de sorte que s'il y a ici erreur, elle est de très-peu de conséquence, puisque la direction de cette cité pouvoit s'étendre vers le nord. Les observations rapportées par Pline, ne sont pas si exactes que celles de Ptolémée, ni ne méritent pas de leur être comparées par plusieurs raisons sensibles. Cependant, quelque imparfaites qu'elles soient, on trouve en les examinant de près, qu'elles ne laissent pas de jeter encore quelque jour sur ce sujet. Pline dit que le soleil est deux fois par an vertical à Meroë; la première, quand il entre dans le 18 deg. du signe du taureau; & la seconde, quand il est dans le 14 deg. du signe du lion.

Il y a ici trois choses contradictoires qui démontrent évidemment que l'erreur ne vient point de Pline, mais de quelque copiste ignorant; car si le zénith de Meroë répondoit au 18<sup>e</sup>. deg. du signe du taureau, il seroit impossible que le même point répondît au 14<sup>e</sup>. deg. du signe du lion; & si Syené étoit à cinq milles stades de l'une, il seroit impossible qu'il ne fût pas encore plus loin de l'autre, placée au sud de la première; ces trois lieux étant d'ailleurs sous le même méridien. Il faut donc convenir

que les deux observations qu'on trouve dans Pline sont erronées.

Mais supposons que la première observation fixe la latitude de Meroë par les 17 deg. 20 min. & la seconde par les 16 deg. 40 minut. En prenant le medium de ces deux mauvaises observations, comme il est d'usage en pareil cas, nous trouverons que la latitude de Meroë sera de 16 deg. 30 min.; ce qui différera seulement de 4 min. de l'observation de Ptolémée.

Parmi la multitude d'erreurs qu'a commises Vossius (1) en parlant du Nil, on trouve qu'il est faux qu'il y ait aucune isle dans ce fleuve. Mais mes lecteurs doivent être persuadés depuis long-temps que cette assertion de Vossius est sans aucun fondement; puisque depuis l'isle de Rhodes où est le mikéas (2), jusques à celle de Curgos, j'en ai déjà décrit plusieurs. Cet auteur voudroit donner à entendre que Meroë ou l'Atbara n'est point une isle, mais une péninsule, parce qu'il est bien reconnu que dans l'histoire les mots d'isle & de péninsule sont constamment employés comme synonymes.

---

(1) De orig. flum. lib. 16, cap. 57.

(2) Le nilomètre.

Mais il n'en est pas de même en cette occasion. Meroë n'a pas besoin qu'on se serve de ce moyen pour prouver son existence. Le lecteur n'a qu'à jeter les yeux sur la carte, il verra deux fleuves, le Rahad & le Tocoor, qui se joignent presque par la latitude de 12 deg. 40 min. nord. Au travers de la péninsule, formée par ces deux fleuves, est un ruisseau appelé *Falati*, dont l'eau suit une direction contraire au cours est & ouest des autres rivières de ces contrées, & qui dans les temps secs est en partie caché sous le sable. Ce ruisseau fait de l'Atbara une isle parfaite dans les temps de pluie.

Simonides demeura cinq ans à Meroë. Après lui, Aristocréon, Bion & Bafilis (1) y séjournèrent. Or il n'est pas possible que si le lieu où des hommes tels que ceux-là vécurent, eût été faussement réputé isle, ils eussent manqué de certifier le contraire. Diodore de Sicile atteste que Meroë a la forme d'un bouclier, c'est-à-dire, d'un bouclier triangulaire que les anciens appeloient *scutum*. Or, rien ne ressemble plus à cela que le bas de l'Atbara, depuis Gerri au Magiran, qui est la partie que vraisemblable-

---

(1) Plin. lib. 6, cap. 30.

ment Diodore connoissoit. Mais il est presque impossible que cet écrivain eût trouvé une ressemblance si exacte, sans avoir vu sur le papier une esquisse de Meroë.

Comme ce que je viens d'observer suppose que Diodore de Sicile avoit des connoissances plus qu'ordinaires, j'examinerai si les mesures qu'il nous a données de l'isle de Meroë s'accordent avec la vérité. Il dit que cette isle a trois mille stades de long & mille de large. Or, en prenant 8 stades pour un mille, nous avons 345 milles; & en mesurant avec le compas, depuis la rivière de Falati, où comme je l'ai dit, l'Atbara devient une isle par le confluent des deux fleuves, jusqu'à l'extrémité de Meroë, je trouve 345 milles de 60 au degré; de sorte que sans avoir besoin de faire aucune déduction, ni aucune addition, à cause des changemens qui peuvent s'être opérés, il est impossible aujourd'hui d'avoir une mesure plus exacte. Quant à la largeur, il est difficile de savoir dans quelle partie l'a prise Diodore; car l'isle formant un triangle, sa largeur varie d'un bout à l'autre. Mais supposant, comme cela est assez vraisemblable, que cet historien la mesurât dans l'endroit où étoit bâtie la ville, il devroit

y avoir 125 milles pour 1000 stades, & j'en trouve en la mesurant 145, ce qui n'est qu'une petite différence.

Examinons à présent ce que peut nous apprendre le rapport des Centurions que Néron envoya pour découvrir ce pays inconnu, rapport qui a été regardé comme décisif; relativement à la distance des divers lieux où ils passèrent.

Ces voyageurs prétendent qu'entre Syené & l'entrée de l'isle de Meroë, il y avoit 873 milles, & de-là jusqu'à la ville 70 milles. Ainsi la distance qui séparoit cette ville de Syené devoit être de 943 milles ou 15 deg. 43 min. Syené est bien certainement par la latitude de 24 deg. & quelques minutes plus ou moins; & si nous en défalquons 15 deg., il en restera 9 deg. pour la latitude de l'isle de Meroë. Mais l'affertion de ces Centurions porteroit l'isle de Meroë bien au midi des sources du Nil & confondroit toutes nos idées sur la géographie de l'Afrique. La parallèle qui marque 11 deg. coupe le Gojam par le milieu, & cette péninsule est assez semblable à un bouclier de l'espèce du *pelta*, mais non pas au *scutum*, auquel Diodore a très-judicieusement comparé Meroë.

En outre, leur propre témoignage condamne les Centurions de Néron; car c'est auprès de Meroë, qu'après avoir passé le désert ils virent la première apparence de verdure. La raison en est bien sensible, si la latitude de cette ville étoit par les 16 deg., c'est à-dire, sur les limites des pluies du tropique. Moi, qui ai parcouru à pied toutes ces affreuses contrées, je puis attester que quoique dans l'endroit désigné, quelques herbes, quelques arbrustes commencent à croître, comme on l'exprime judicieusement, jamais ces herbes, ces arbrustes ne sont abondans, ni n'annoncent de la vigueur.

Mais si les Centurions étoient réellement allés en Gojam, ils auroient fait, avant d'y arriver, plus de cent milles dans le pays le plus verdoyant & le plus magnifique. Les perroquets (1) qu'ils remarquèrent à Meroë ou dans l'Atbara, ne se trouvent point dans le Gojam. Ces oiseaux aiment les pays bas & chauds, où ils trouvent toujours une grande quantité de fruits de différentes espèces. Enfin, si l'on en croyoit les Centurions, ni l'observation de Ptolémée, ni les deux observations

---

(1) *Pfitacci aves.*

citées dans Pline, ne pourroient être admises avec quelque modification que ce soit.

Strabon remarque, en parlant de Meroë, qu'elle étoit située sur les limites des pluies du tropique; & il s'étonne, avec sa raison supérieure & sa sagesse ordinaire, que la régularité de ces pluies, dans leur époque & dans leur durée, n'ait pas été plutôt connue, lorsqu'on avoit eu tant d'occasions de les observer à Meroë. Le même auteur dit que le soleil est vertical à Meroë, quarante-cinq jours avant le solstice d'été; ce qui place cette isle par la latitude de 16 deg. 44 min.; latitude peu différente de celle que Ptolémée lui assigne. D'après tout ce que je viens de citer, j'ose dire qu'il est dans l'ancienne géographie très-peu de lieux dont la situation soit mieux définie & attestée par plus de circonstances que celle de l'isle d'Atbara ou de Meroë. Mais quand il en feroit tout autrement, je ne vois pas une seule de ces circonstances qui puisse prouver en aucune manière que le Gojam est Meroë, comme le Grand & les Jésuites l'ont vainement prétendu.

Mais reprenons notre route. Le 21 Octobre, ayant marché long-temps dans des vallées tor-

tueuses & sur les stériles montagnes de l'Acabâ, nous fîmes halte à onze heures du matin, dans un bois situé à un mille du fleuve. Le côté du Nil où nous marchions ce jour-là est tout-à-fait nud & désert : mais l'autre est couvert d'arbres, de champs de bled & de villages.

Le 22 après midi, nous quittâmes notre station, qu'on appelle *Hor-Gibbaity*, & nous traversâmes divers villages nommés *Dow-Dowa*, & habités par les Macabrabs. Trois milles plus loin, nous trouvâmes Demar, ville appartenant au fakir Wed-Madge-Doub, qui est un saint de la première conséquence parmi les Arabes Jaheléens. Ils s'imaginent que ce fakir opère des miracles & qu'il peut à son gré rendre les gens boiteux, aveugles, fous. Aussi le craignent-ils tellement, que les caravanes passent en fureté devant ce réceptacle de voleurs; car les Macabrabs sont & ont toujours été inclinés à voler. Il est pourtant des caravanes qui aiment mieux profiter de la nuit pour passer sans être apperçues, que de se fier à la vénération que ces Jaheléens ont pour la sainteté de leur Wed-Madge-Doub. Après ceux-ci viennent les Eliabs, dont la résidence est à Howiah, que nous laissâmes à quatre milles à notre gauche.

Nous

Nous partîmes de Demar le 25, à six heures trois-quarts du matin, & à neuf heures nous eûmes fait cinq milles & nous vîmes sur les bords du Tacazzé. Nous trouvâmes là les deux petits villages de Dubba-Beah, dont les maisons sont construites de roseaux récrépis avec de l'argile. Les habitans de ces villages sont originaires de Demar, & conséquemment alliés des Macabrabs. Ils se fourrèrent dans la tête que nous allions à la Mecque; ce qui leur fut confirmé par un fils de Wed-Madge-Doub, que j'avois mené avec moi. Je n'avois ni besoin, ni envie de les dissuader; bien au contraire.

Là, le Tacazzé n'a pas plus d'un quart de mille de large, mais il est extrêmement profond, & on a choisi l'endroit où il a le plus de profondeur pour y placer les bateaux de passage. L'eau du Tacazzé me parut en cet endroit tout aussi limpide qu'en Abyssinie, où j'ai souvent vu ce fleuve. Il prend sa source dans la province d'Angot par 9 deg. de latitude; mais dans l'Atbara, ses bords ne sont point parés de cette riche verdure, de ces arbres majestueux qui le rendent si remarquable en Abyssinie. Il coule dans des sables stériles & déserts. La vue de ce fleuve me rappela une foule d'idées

agréables : mais cependant, la plus douce de toutes ces idées étoit de songer que je m'éloignois de l'Abyssinie & que je me rapprochois de mon pays.

Les Arabes pensent que l'eau du Tacazzé est plus légère, plus claire & meilleure pour la santé que celle du Nil. Le confluent de ces deux fleuves est à un demi mille au-dessous du passage du Tacazzé. Quoique les bateaux de passage fussent très-petits, & les bateliers plus brutaux & moins expérimentés que ceux d'Halifoon, la sainteté prétendue de notre caractère & la libéralité avec laquelle nous les payâmes, furent cause qu'ils nous passèrent sans accident. Ces enfans de Mahomet sont très-robustes; & ils sembloient plutôt avoir confiance en leur force que chercher à employer de l'adresse. Nous partîmes de ce passage à trois heures un quart; & à quatre heures & demie, nous trouvâmes un espace de terrain graveleux, entouré de grands arbres qui n'avoient aucun fruit. Le fleuve sert de borne entre l'Atbara & le Barbar, pays dans lequel nous étions alors, & qui est habité par les Jacheleens de la tribu de Mirifab.

Le 26, à six heures du matin, laissant le Nil

à un mille à notre gauche, nous continuâmes à faire route dans un terrain graveleux & sablonneux, & à travers un bois d'acacias, d'une espèce dont les fleurs sont blanches; au lieu que ceux que nous avions vus jusqu'alors portoient des fleurs jaunes. A une heure, nous laissâmes ce bois sur la gauche, & à trois heures quarante minutes nous vînmes à Gooz, village très-petit, mais qui est pourtant le chef-lieu ou la capitale du Barbar. Ce village de Gooz est un assemblage de misérables huttes d'argile & de roseaux. Il n'y a pas en tout plus de trente maisons; mais cependant cela forme cinq ou six groupes ou villages différens.

Nous trouvâmes que la chaleur étoit là un peu moins forte. Mais tous les habitans se plaignoient d'un mal d'yeux qu'on appelle *tishash*, & qui se termine fréquemment par la cécité. J'imagine que cette maladie est occasionnée par le simoom & par le sable fin que ce vent porte dans les yeux. Notre Hybeer Idris éprouva là un accident. Il fut arrêté pour dette & conduit en prison. Comme nous étions alors à l'entrée du désert, & que nous n'avions plus à voir d'autre lieu habité jusqu'en Egypte, je ne fus pas fâché d'avoir occasion de lui imposer une

nouvelle obligation avant de lui confier notre vie, comme nous étions à même de le faire. Je payai donc ses dettes & je le réconciliai avec ses débiteurs, qui de leur côté se prêtèrent avec facilité à un arrangement.

Quand le commerce florissoit dans ces contrées & que les caravanes les traversoient régulièrement, Gooz étoit un lieu assez important, parce qu'il se trouvoit à l'entrée du désert & qu'il avoit l'avantage du premier marché. Mais à présent il n'y reste pas la moindre trace de commerce, & on n'y trouve plus comme autrefois, des guides sûrs pour conduire les voyageurs dans le désert. Gooz est situé à quinze milles du confluent du Nil & du Tacazzé. D'après plusieurs observations de soleil & d'étoiles, je déterminai la latitude de Gooz par les 17 deg. 57 min. 22 sec.; & ayant observé le 5 Novembre une immersion du premier satellite de Jupiter, je trouvai la longitude de ce même village de 34 deg. 20 min. 30 sec. à l'est du méridien de Greenwich. Le plus haut degré auquel s'éleva à Gooz le thermomètre de Farenheit sur 111 deg., c'étoit le 28 Octobre à midi,

Après qu'Idris nous eut assuré de la manière la plus solennelle, qu'il vivroit & mourroit avec nous, après que nous eûmes prononcé la prière de paix, nous fîmes la meilleure contenance possible, & nous nous élançâmes dans le désert. Notre caravane étoit composée du Turc Ismaël, de deux domestiques Greos, sans compter Georgis qui étoit presque aveugle, & conséquemment incapable de rendre aucun service, de deux jeunes Barbarins qui se chargèrent de prendre soin de nos chameaux, d'Idris, d'un jeune homme de ses parens qui le joignit à Gooz, & de moi. Nous étions en tout neuf personnes, dont huit seulement pouvoient être utiles. Six d'entre nous étoient bien armés de mousquetons, de sabres, de pistolets, de fusils à deux coups, & Idris & son jeune parent avoient chacun une lance, parce que c'étoit la seule arme dont ils fussent faire usage. Cinq ou six Turcororys tous nuds vinrent se joindre à nous à l'aiguade. J'en fus très-fâché, parce que je sentis que nous serions dans la cruelle nécessité de les voir mourir de soif ou de nous exposer à périr nous-mêmes avec eux, si nous les secourions.

Le 9 Novembre 1772, nous partîmes de

Gooz pour nous rendre au Sakia, c'est-à-dire, à l'endroit où l'on prend de l'eau, qui est un peu au-dessous du petit village d'Hassa. Toute la rive occidentale du Nil est bordée jusqu'à Takani de petits villages appartenans aux Jahaheleens, tribus indisciplinées & vivant dans une rébellion continuelle. A trois heures & demie nous nous rapprochâmes du fleuve & nous arrivâmes à l'endroit où nous devions prendre notre provision d'eau. Nous remplîmes quatre grandes outres de cuir qui pouvoient ensemble contenir environ un muid & demi d'eau. Quant à nos vivres, ils consistoient en vingt-deux sacs de peau de chèvre, remplis d'une espèce de pain fait avec de la farine de dora, qu'on prépare à Gooz pour ces sortes d'expéditions. D'abord ces pains ont à-peu-près la forme d'une omelette, mais ils sont beaucoup plus minces & on les fait plutôt sécher que cuire; après quoi on les écrase dans les mains & on les réduit en poussière, afin de pouvoir les presser dans les peaux de bouc que l'on remplit bien & qu'on attache ensuite avec une courroie de cuir très-serrée.

Quand on veut manger cette poudre, on la détrempe dans de l'eau & elle gonfle au sextu-

ple : mais elle a un goût aigrelet. Comme nous n'avions que peu de chameaux, & que conséquemment nous ne pouvions porter que peu de provisions, nous réglâmes que chacun de nous se contenteroit d'une poignée de pain en poudre, délayée dans une moitié dealebasse remplie d'eau. Car en sciant unealebasse par le milieu on en fait deux écuelles, & ce sont les assiettes dont on se sert dans ces voyages. Nous avions encore une pareille ration chaque soir & une demi-ration deux heures avant midi & une autre demi-ration une heure après-midi. A Hassa, le Nil baigne le pied d'une montagne appelée *Jibbel-Ateshan*, c'est-à-dire, la montagne de la soif, nom qu'on lui a donné emphatiquement, parce que les voyageurs qui entrent dans le désert commencent là à se pourvoir contre la soif, & que ceux qui arrivent ont ordinairement besoin de s'y désaltérer.

Le 11, à onze heures du matin, nous partîmes d'Hassa. Il nous fallut une journée pour remplir nos outres & pour les bien faire imbiber; car il étoit nécessaire de faire une expérience de la plus grande conséquence, c'est-à-dire, de savoir si ces peaux tiendroient bien l'eau ou non. Pendant mon séjour à Chendi,

j'avois eu grand soin de les goudronner & graisser en dehors, afin de pouvoir boucher tous leurs pores : mais Idris nous dit que ce n'étoit pas assez & qu'il falloit les remplir d'eau, les bien attacher & attendre quelque temps avant de nous mettre en route, pour éprouver si elles ne la laisseroient pas échapper.

Tandis qu'on chargeoit nos chameaux, je me baignai une demi-heure dans le Nil avec un extrême plaisir, & je pris ainsi congé de ce fleuve ami, dans l'incertitude de ne plus le revoir. En quittant le Nil nous fîmes face au nord-est, & nous entrâmes dans un désert dépourvu de toute espèce d'arbres & dont le sol est graveleux, compact, mêlé de petits morceaux de marbre blanc & de cailloux qui ressembloient à de l'albâtre, ce qui fatiguoit singulièrement nos yeux. A quatre heures un quart nous fîmes halte dans un endroit où il y avoit une espèce d'herbe qui ressembloit à du jonc. Nous y laissâmes paître nos chameaux jusqu'à huit heures du soir, que nous nous remîmes en route. A dix heures trois quarts nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans un endroit comme le premier. On appelle ce lieu Howeela. Le Jibbel-Ateshan portoit au sud-ouest-quart

d'ouest de nous, à la distance d'environ sept milles. Je demandai à Idris s'il pouvoit m'indiquer avec précision l'endroit où étoit Syené, & il me le montra sans hésiter. Je pris alors ma boussole, & je vis que cette ville portoit au nord-quart-d'ouest, ce que je trouvai ensuite assez exact. Idris me dit que nous n'irions pourtant pas en droite ligne, parce qu'il nous faudroit aller tantôt d'un côté tantôt de l'autre pour chercher de l'eau, suivant que les puits du désert seroient vuides ou pleins.

Le 11, à sept heures du matin nous partîmes d'Howeela, continuant à suivre la même direction, c'est-à-dire, marchant au nord-est. Nous nous écartions ainsi pour ne pas rencontrer quelqu'Arabe qui pût donner avis de notre marche; car alors il eût été aisé aux Bisharéens d'aller se mettre en embuscade aux puits où nous étions obligés de nous arrêter. A huit heures vingt minutes nous vîmes à Waadi-el-Haimer, où il y a quelques arbres & un peu de jonc, ainsi que l'indique le nom de Waadi. Les Arabes Sumgars étoient alors campés à l'ouest de nous sur le bord du fleuve. A midi & demi nous fîmes halte dans un endroit où nous trouvâmes de l'herbe. Takaki est à envi-

ron vingt-quatre milles de cet endroit, entre le nord-ouest & nord-nord-ouest; & de Takaki à Dongola, il y a dix petites journées de marche, ce qui doit, je pense, faire à-peu-près cent quatre-vingt milles au plus. Nous étions alors dans le territoire des Bisharéens; mais tous ces Arabes s'étoient retirés vers une haute chaîne de montagnes très-unies, à un peu plus de deux journées de marche de l'endroit où nous étions, & s'étendant parallèlement à la droite de notre chemin jusqu'en Egypte.

A huit heures & demie nous fîmes halte dans un endroit sablonneux dénué d'arbres & de toute espèce d'herbe. Nos chameaux nous paroissoient être un peu trop chargés; mais nous nous en consolions en songeant que le poids de leur charge diminueroit chaque jour par la consommation de nos vivres. Cependant ces pauvres animaux parurent souffrir de ne rien manger cette nuit-là. L'endroit où nous étions s'appelle Umboia. Nous partîmes d'Umboia en nous écartant toujours dans le désert du côté du nord-est. A neuf heures nous vîmes la montagne d'Asséro-Baybé, dont les deux pointes élevées pouvoient être à environ douze ou quatorze milles au nord de nous, & peut-

être plus loin. C'est-là le dernier point sur lequel l'Hybeer dirige sa route. Dans l'est on voit Ebenaat, rocher pointu, qui est à environ dix milles de distance. Tout ce jour-là, ainsi que la soirée qui le précéda, nous marchâmes sur un sol pierreux & graveleux, où il n'y avoit pas un seul brin d'herbe, ni un seul arbre. De grands morceaux d'agate, de jaspe & de très-beau marbre sont répandus de tous côtés sur ce terrain.

A deux heures de l'après-midi nous arrivâmes à Waady-Amour, où nous fîmes halte. Nous avions marché ce jour-là six heures de suite avec beaucoup de rapidité. Waadi-Amour n'a que quelques arbres & quelques buissons qui ne pouvoient nous donner ni de l'ombre, ni de quoi faire manger nos chameaux. Ainsi ne craignant plus les Arabes, campés sur le bord du Nil, dont nous étions déjà fort éloignés, mais n'osant pourtant pas nous approcher des montagnes, nous dirigeâmes notre course au nord, où il y a un petit endroit appelé Asfa-Nagga, dont le sol est de sable blanc & fournit de l'herbe. Ce fut là que par un défaut de précaution commencèrent nos infortunes. Nos souliers, que nous avions négligé de faire

raccommoder, ne pouvoient absolument plus nous servir; le sol graveleux que nous avions trouvé depuis Waadi-Amour avoit achevé de les mettre en pièces; de sorte que le sable brûlant dans lequel nous marchions nous faisoit cruellement souffrir.

A environ un mille au nord-ouest de nous étoit Hambily, rocher peu élevé, mais qui, vu du milieu de la plaine, a l'apparence d'un château ou plutôt d'une grande tour. Au midi de ce rocher s'élèvent deux petites montagnes. Ce sont des points de remarque très-importans pour les caravanes, parce qu'ils sont trop considérables pour pouvoir jamais être couverts par les sables mouvans. Tandis que nous étions à Assa-Nagga, les Afferro-Baybés faisoient un quarré avec nous, & le coude que le Nil fait à l'est vers Korti & Dongola. Les Takakis étoient les Arabes dont nous étions les plus près. Ils vivent à l'ouest d'Assa-Nagga, & les Afferro-Baybés sur les bords du Nil. Ensuite quand le Nil a tourné à l'est puis à l'ouest, sont les Arabes Chaigies, qui occupent les deux côtés du fleuve jusqu'à Korti, où commence le territoire du royaume de Dongola.

Là le Nil cessoit d'être à notre gauche, parce qu'il fait un détour très-remarquable, qui a été mal représenté sur toutes les cartes. Je mis mon quart de cercle bien en ordre ; & d'après trois observations, une de Procyon, une de Rigel, & une de l'étoile du milieu de la ceinture d'Orion, je trouvai que la latitude d'Assa-Nagga étoit de  $19^{\circ} 30'$ . Et comme Assa-Nagga est parallèle au point le plus éloigné du Nil, l'endroit où ce fleuve tourne à l'ouest par Korti vers Dongola doit être par la même latitude. Cela me fut d'ailleurs très-utile pour fixer plusieurs autres points sur ma carte.

Le 14, à sept heures du matin nous partîmes d'Assa-Nagga, & nous marchâmes droit au nord. A une heure nous fîmes halte à Waadi-el-Halboub, où l'on trouve quelques acacias. Nous avions ce jour-là fait vingt-un milles. Nous fûmes tout-à-la-fois surpris & épouvantés par un des spectacles les plus magnifiques qui pussent frapper nos yeux. Nous vîmes à l'ouest & au nord-ouest de nous & à différentes distances, s'élever du sein de cet immense désert un grand nombre d'énormes colonnes de sable, qui tantôt couroient avec une prodigieuse rapidité, & tantôt s'avançoient avec une majes-

tueuse lenteur. Quelquefois nous tremblions qu'elles ne vinssent tout-à-coup nous accabler, & nous reçûmes en effet de temps en temps une certaine quantité de sable. Mais ensuite elles s'éloignèrent au point que nous pouvions à peine les distinguer. Elles s'élevoient à une si grande hauteur qu'elles se perdoient dans les nuages. Souvent elles se brisoient très-haut, & ce volume immense de sable se disperçoit dans les airs. Quelquefois c'étoit dans le milieu qu'elles étoient rompues, & le bruit qu'elles faisoient alors ressembloit à l'explosion d'un canon. Vers midi, le vent étant au nord & soufflant très-fort, les colonnes s'avancèrent rapidement vers nous, & nous en comptâmes onze rangées à environ trois milles. Le diamètre de la plus grande me parut à cette distance, d'environ dix pieds. Heureusement le vent passa au sud-est, & les colonnes s'éloignèrent; mais elles me laissèrent une impression qu'il m'est impossible de définir; c'étoit un mélange d'étonnement, de terreur & d'admiration. C'eût été en vain que nous eussions voulu fuir, le cheval le plus vite, le vaisseau le plus léger n'égale point leur célérité; & la persuasion où j'étois de ne pouvoir leur échapper, me fit rester long-temps immobile à les contempler; de

forte qu'ensuite, boiteux comme je l'étois, j'eus de la peine à rattraper nos chameaux.

A la vue de ce merveilleux spectacle, Idris se mit à réciter ses prières, ou plutôt ses conjurations; car, excepté le nom de Dieu & celui de Mahomet, tous les autres mots qu'il prononçoit sembloient être du grimoire. Cela occasionna une violente altercation entre lui & le turc Ismaël qui se moquoit de ce qu'il ne se servoit point des termes du Koran, soutenant, avec une grande apparence de raison, qu'il n'y a d'autres charmes pour arrêter ces colonnes mouvantes, que ceux qu'emploient les habitans de l'Arabie déserte.

Les Arabes Adelaïas sont ceux à qui appartient le canton inhospitalier où nous étions alors. Ils sont Jacheleens, c'est-à-dire de la race des Béné-Koreishs. Les Adelaïas sont, dit-on, pacifiques, ils ne font jamais le moindre mal aux caravanes qu'ils rencontrent. Cependant je doute que si nous les avions trouvés, ils eussent conservé auprès de nous leur réputation d'aménité. Nous marchâmes ce jour-là fort lentement, parce que nos pieds étoient très-enflés, & nous faisoient beaucoup de mal. A l'except-

tion d'Idris, toute notre troupe étoit singulièrement découragée, & croyoit s'enfoncer de plus en plus parmi les colonnes de sable mouvant dont elle ne pourroit sortir. Mais, avant quatre heures de l'après-midi, tous ces énormes enfans de la terre se furent évanouis. Le soir nous vîmes à Waadi-Dimokea, où nous passâmes la nuit. Mais à notre réveil nous fûmes plus épouvantés que jamais, quand nous vîmes qu'un côté de l'endroit où nous étions étoit absolument enseveli sous le sable, que le vent y avoit porté la nuit.

Dès ce jour-là, la subordination diminua beaucoup parmi nous; chacun étoit mécontent, murmuroit & trembloit; notre eau étoit singulièrement diminuée, & nous étions menacés de périr de soif par notre propre imprudence. Ismaël qui étoit chargé de veiller sur l'eau, avoit dormi si profondément, qu'un de nos compagnons Turcororys avoit ouvert une de nos outres, à laquelle nous n'avions pas encore touché, & s'en étoit servi à discrétion. Sans doute, que pendant qu'il prenoit de l'eau, il entendit remuer quelqu'un, & craignant alors d'être découvert, il se sauva sans attacher l'outre avec beaucoup de soin; de sorte que

le matin, nous la trouvâmes aux trois quarts vuide.

Nous partîmes de Waadi-Dimokéa, le 15 à sept heures un quart du matin, dirigeant notre route un peu à l'ouest-nord-ouest, & autant que j'en pus juger droit à Syené. Nous avions toujours à droite & à gauche les chaînes de montagnes que nous avions vues la veille, & nous distinguâmes Del-Aned dans le centre. A deux heures vingt minutes, nous vîmes à un passage entre ces rochers, lequel a environ un mille de large. Nous marchâmes dans ce chemin jusques au soir, que nous fîmes halte au pied de Del-Aned, dans un endroit appelé Waadi-Del-Aned.

Nous revîmes ce jour-là des colonnes de fable mouvante, comme celles que nous avions vues la veille à Waadi-Halboub. Elles étoient pourtant en plus grand nombre & moins grandes. Elles s'avancèrent souvent jusqu'à deux milles de nous. Au lever du soleil, ces colonnes parurent comme un bois épais, & obscurcirent le ciel. Puis les rayons du soleil pénétrant à travers, leur donnèrent l'air de véritables colonnes de feu. Alors tous nos compagnons furent

au désespoir. Les Grecs disoient que c'étoit sans doute le jour du jugement. Ismaël prétendoit que ce ne pouvoit être que l'enfer que nous voyions devant nous ; & tous les Turcorrys croyoient que le monde étoit en feu. Je demandai à Idris s'il avoit déjà vu un pareil spectacle. Il me répondit qu'oui, qu'il en avoit vu fréquemment d'aussi terribles ; mais jamais de plus dangereux , parce que la rougeur de l'air sembloit nous présager le simoom. Je priai alors cet Arabe de n'en pas parler à nos gens , parce qu'ils l'avoient déjà senti à Imhanzara sur la route du Ras-el-Feel à Teawa, ainsi que dans l'Acaba de Gerri, & qu'ils avoient déjà assez peur de le retrouver ici.

A quatre heures de l'après-midi, nous partîmes de Waadi-Del-Aned, marchant un peu à l'est de la ligne de Syené. Les colonnes de sable, qui la veille s'étoient évanouies le soir, ne paroissoient presque plus ce jour-là, ou du moins elles étoient à l'horison à une très-grande distance. Cependant notre tranquillité ne dura pas long-temps. Idris ne la partagea même pas, & il nous dit, que dès que nous verrions venir le simoom, nous n'avions qu'à nous jeter la face contre terre, en appuyant notre bouche

sur le sable, de manière que nous n'avalassions pas cet air empoisonné, aussi long-temps que nous pourrions tenir notre respiration. Nous fîmes halte à six heures du soir, auprès d'un rocher, situé au milieu des sables stériles, où nos chameaux furent obligés de passer la nuit sans rien manger. Cet endroit s'appelle Ras-el-Seah; mais les Bisharéens le nomment el-Mout, c'est-à-dire, la mort, nom de mauvaise augure.

Le 16, à dix heures & demie du matin, nous laissâmes elMout, marchant presque en droite ligne vers Syené. Nos gens étoient, sinon en gaieté, du moins plus contents que je ne les avois vus depuis notre départ de Gooz. Un des Barbarins entonna une chanson; mais le Turc Hagi le fit taire, en lui disant gravement que, quand on chantoit en pareille occasion, c'étoit vouloir tenter la Providence. Certes, il n'y a rien de si différent que la bravoure & le courage d'esprit. Hagi-Ismaël étoit en état de combattre vaillamment, & il n'avoit pas la patience de souffrir.

A onze heures du matin, nous contemplions avec plaisir le sommet escarpé du Chiggre, dont nous approchions, & où nous espérions de

pouvoir nous régaler de bonne eau, tout à notre aise, quand tout-à-coup Idris nous cria : “ Jetez-vous à terre. Voilà le simoom. „ Je vis venir du sud-est un nuage aussi rouge que le pourpre de l'arc-en-ciel, mais non pas si épais & si ferré. Il avoit environ vingt brâsses de largeur, & étoit à douze pieds au-dessus du sol. Il s'avançoit avec une extrême rapidité; car à peine eus-je le temps de me détourner vers le nord pour me jeter à terre, que je sentis la chaleur qui me frappoit le visage. Nous restâmes tous la bouche collée au sable, comme si nous étions morts, jusqu'à-ce qu'Idris nous avertît que nous pouvions nous relever. Le météore que j'avois vu, étoit en effet passé : mais l'air étoit encore si chaud, que nous courions risque d'être suffoqués. Pour moi, je sentis bien que j'en avois respiré une partie; & je fus dès ce moment attaqué d'une espèce d'asthme, qui ne m'abandonna que lorsque j'eus fait usage des bains de Poretta en Italie, où j'allai deux ans après.

Un découragement général s'étoit emparé de notre caravane. Un silence morne régnoit autour de moi, ou si mes compagnons se parloient, c'étoit par des chuchotemens, qui faisoient

assez connoître que leurs discours ne m'étoient pas favorables, ou que mes gens s'intimidoient davantage les uns les autres, par de vaines suggestions, qui dans aucun cas ne pouvoient jamais produire aucun bon effet. Alors, je rassemblai toute la troupe. Je lui fis une réprimande, & je l'exhortai à la patience, le plus qu'il me fut possible. Je leur dis de considérer que le simoom m'avoit presque ôté l'usage de la voix, & fait enfler le visage au point qu'à peine je pouvois voir; que mon cou étoit couvert de pustules, & mes pieds enflés & entamés en plusieurs endroits.

Mes compagnons se plaignoient de la soif. Eh bien! je leur fis donner à chacun une pleine calebasse d'eau de plus que la veille, & je leur montrai le sommet noir & pointu du Chiggre, peu éloigné de nous, & où étoit le puits où nous devions remplir nos girbas, & conséquemment être délivrés de la crainte de périr de soif dans le désert. Je crois que je n'eus jamais autant d'éloquence, & que jamais l'éloquence n'eut un effet plus prompt. Tous mes compagnons protestèrent que leur inquiétude ne venoit que de l'état où ils me voyoient; ils me dirent qu'ils ne craignoient, ni les fait-

gues, ni la mort même, pourvu que je voulusse suivre leurs conseils, en prenant un peu plus de soin de moi que je ne faisois. Ils me supplèrent de faire jeter la charge d'un des chameaux, & de le monter au moins une partie de la journée, à cause des blessures que j'avois aux pieds. Mais je le refusai absolument, & je leur recommandai de nouveau de prendre courage, & de ménager les chameaux, pour pouvoir nous en servir, si quelqu'un de nous tomboit malade en route.

Ce phénomène de simoon, auquel nous ne nous attendions pas, quoiqu'Idris l'eût prévu, nous jeta tous dans le plus grand abattement. Ce vent terrible continua à souffler, au point que nous en fûmes presque entièrement épuisés; & cependant son souffle étoit en même temps si foible, qu'à peine il auroit pu soulever une feuille d'arbre. A quatre heures quarante minutes cessa enfin le simoon, & il se leva du côté du nord une brise rafraîchissante, qui souffloit par rafales de cinq ou six minutes, & laissoit ensuite des intervalles de calme. Nous étions alors au pied de l'Acaba, qu'il falloit monter avant d'arriver à Chiggre, où nous nous proposons de passer la nuit. Mais nous marchions

tous en silence , fans qu'aucun de nous dît jufques où il croyoit que nous devions aller.

A huit heures treize minutes , nous nous arrê tâmes dans une plaine fabloneufe , couverte de pierres détachées & dépourvue de toute efpèce d'herbe. Nous étions à un quart de mille du puits , qu'on trouve à l'entrée du défilé étroit , fîtué au midi de la petite plaine. Nous avions marché ce jour-là treize heures un quart : mais nous avions été , à la vérité , d'un pas fort lent , nos chameaux fouffrant de ne pas manger , & étant fatigués & bleffés par les roches pointues qui couvroient le pays que nous venions de traverser. Depuis plus de trois jours , nous n'avions pas trouvé la moindre herbe. Tout le défert étoit enfeveli fous du fable mouvant. Nous vîmes ce jour-là , après avoir paffé le Ras-el-Seah , de grands blocs de marbre de la plus éclatante blancheur , & égal , fans contredit , au plus beau marbre de Paros.

Chiggre eft une petite vallée étroite , environnée & prefque recouverte par des rochers ftériles. Il y a dix puits ou citernes , & la gorge qui y conduit n'a pas plus de dix pas de large.

Toutefois l'eau des sources qui entretiennent ces puits est très-abondante. Si on creuse un trou à cinq ou six pieds de profondeur, il est aussitôt plein d'eau. La principale citerne a environ quarante pas carrés & cinq pieds de profondeur : mais la meilleure eau est celle qu'on trouve dans les creux d'un rocher, à environ trente brasses plus haut, & à l'extrémité occidentale de cet étroit passage. Cependant l'eau étoit partout assez sale & remplie d'animaux aquatiques & d'animaux terrestres ; de sorte que pour en boire, nous étions obligés de nous mettre devant la bouche un bout de nos ceintures de toile de coton & de humer l'eau par filtration, afin de ne pas avaler des ordures ou des parties détachées des animaux pourris. Nous vîmes beaucoup de perdrix sur les rochers, où elles ne pouvoient sûrement trouver rien à manger que des insectes. Je n'osai point hasarder de leur tirer des coups de fusil, de peur d'être entendu par quelques Arabes errans dans les environs ; car Chiggre appartient à une tribu des Bishareens dont Abou-Bertran est le sheik ; & quoique ces Arabes n'y résident pas, parce qu'il n'y a point de pâturage dans les environs & qu'il ne peut rien croître sur la montagne, ils font grand

cas de cet endroit par rapport à l'eau qu'ils font sûrs d'y trouver en abondance, & qui est précisément à moitié de leur chemin, soit quand ils conduisent leurs troupeaux des bords de la mer Rouge aux bords du Nil, soit quand ils passent du sud au nord & qu'ils quittent leurs campemens dans le Barbar pour aller piller la tribu des Ababdés sur les frontières de l'Egypte.

Notre premier soin fut de faire repaître mes chameaux, à qui nous donnâmes une double ration de dora, afin qu'ils pussent boire pour le reste du voyage, si par hasard les autres puits que nous étions dans le cas de rencontrer, se trouvoient dépourvus d'eau. Nous nous lavâmes ensuite dans une grande citerne dont l'eau me parut la plus froide que j'eusse jamais sentie; ce que j'attribuai à la couverture de rochers épais qui empêchent que le soleil puisse jamais la frapper. Tous mes gens parurent ranimés en se rafraîchissant de cette manière : mais je ne fais pourquoi il en fut tout autrement des Turcororys. L'un d'eux mourut une heure après notre arrivée, & un autre le lendemain matin.

Si la subordination n'étoit pas tout-à-fait perdue, il ne s'en falloit pas de beaucoup. Les choses en étoient au point que je craignois de n'avoir pas assez de crédit sur mes propres domestiques pour les engager de m'aider à monter mon quart-de-cercle. J'étois cependant très-curieux de connoître le gissement de Chiggre, qu'Idris, notre guide, nous assura être précisément à moitié chemin de Syené. Mes compagnons n'avoient pas moins de curiosité que moi; & ils avoient surtout grande envie de prouver qu'Idris se trompoit, & que nous étions beaucoup plus près de l'Egypte que du Barbar. Enfin, tandis qu'Idris & une partie de nos compagnons remplissoient les outres, mes grecs & moi montâmes mon quart-de-cercle; & d'après une observation des deux brillantes étoiles d'Orion, je trouvai la latitude de Chiggre par les 20 deg. 58 min. 30 sec. nord; de sorte que même en supposant qu'il y eût quelque erreur dans la position que Syené a sur les cartes françoises, ce que nous avoit dit Idris étoit à-peu-près exact; & la latitude & la longitude de Chiggre & de Syené sembloient n'avoir pas besoin d'autre examen.

Tandis que je faisois mon observation astro-

nomique, une très-grosse antelope vint plusieurs fois autour de mon quart-de-cercle; & dans l'instant que mes yeux étoient fixés sur l'étoile, elle s'approcha si près de moi, qu'elle mordit une toile de coton sur laquelle j'étois agenouillé. Je me détournai, & l'antelope sauta à trois ou quatre pas de moi, mais elle y resta à me contempler; de sorte que si quelqu'un avoit observé cet animal, il auroit pu croire qu'il étoit familiarisé avec moi. Ma première idée fut de tuer l'antelope, & je le pouvois aisément d'un coup de lance: mais elle paroissoit si attachée à considérer ce que je faisois, que je pensai presque que ce pouvoit être mon bon génie qui venoit me rendre visite pour soutenir mon courage dans la situation désespérante où je me trouvois.

---

## C H A P I T R E    X I I .

*Détresse de la caravane de M. Bruce dans le désert.  
— Elle rencontre des Arabes. — Elle perd des  
chameaux. — Elle est forcée d'abandonner une  
partie ds son bagage. — Arrivée à Syéné.*

LE 17 Novembre 1772 , à dix heures & demie du matin, nous partîmes de la vallée & des citernes de Chiggre. Le turc Ismaël & le grec Georgis s'étoient plaints d'une espèce de frisson toute la nuit, & je craignois que ce frisson ne fût suivi de quelque fièvre violente. Leur transpiration ne s'étoit que fort peu rétablie depuis qu'ils s'étoient lavés dans la citerne, & la nuit avoit été excessivement froide, quoique le thermomètre fût à 63 deg. Cependant, la journée suivante, il fit une chaleur excessive, & mes deux malades se trouvèrent beaucoup mieux, à ma grande satisfaction.

Un peu avant onze heures, nous fûmes épouvantés de nouveau par la vue de colonnes de sable qui étoient en si grand nombre, qu'elles avoient presque l'air d'une armée. Leur marche étoit constamment dirigée vers le sud,

& elles occupoient cet espace du désert, vis-à-vis d'Affa - Nagga, où le Nil fait un grand circuit & tourne à l'ouest vers Korti & Dongola. Une fois, plusieurs de ces colonnes firent tout-à-coup face à l'est & parurent venir droit à nous; & quoiqu'elles s'arrêtassent à deux milles de distance de l'endroit où nous étions, elles nous envoyèrent une prodigieuse quantité de sable. Je commençai à m'accoutumer à ce phénomène, parce que je voyois qu'il ne nous avoit encore fait aucun mal. Le spectacle imposant & magnifique qu'il nous offroit, sembloit compenser les craintes qu'il pouvoit nous occasionner. Mais il en étoit autrement du simoon. Nous étions tous persuadés que si le météore rougeâtre que nous avions vu, venoit repasser sur nous, il nous donneroit infailliblement la mort.

A quatre heures & demie, nous fîmes halte dans une vaste plaine, bornée par plusieurs petites montagnes de sable, qui sembloient avoir été enlevées très-récemment. Elles avoient depuis sept jusqu'à treize pieds de haut, & formoient des cônes, dont la pointe étoit très-aiguë & bien proportionnée à leur base. Ces montagnes étoient composées d'un sable extrê-

mement fin, qui depuis un millier d'années avoit été le jouet des vents. Il étoit probable que le jour qu'il avoit fait un temps si calme, & une chaleur si étouffante, & que le simoon nous avoit tant fait souffrir entre el-Mout & Chiggre, le vent avoit élevé des colonnes de sable, dans cet endroit qu'on appelle Umdoom. Chaque montagne nous offroit encore des traces du mouvement tournoyant des colonnes; de forte que tandis que nous nous plaignions du simoon, la Providence nous écartoit d'un autre danger qui, si nous avions été avancés d'un jour de plus dans notre marche, auroit rendu notre perte inévitable.

Le 18, nous partîmes d'Umdoom à sept heures du matin, marchant dans une direction nord, un peu inclinée à l'ouest. A neuf heures, nous traversâmes une plaine de sable, dépourvue de toute espèce d'arbres & de verdure. Nous vîmes à environ trois cent pas à gauche de notre chemin quelques petites montagnes de sable, au milieu desquelles il y avoit un endroit encore plus élevé. L'Hybeer Idris me dit, que c'étoit-là qu'une des plus nombreuses caravanes, qui fussent parties d'Egypte,

sous la conduite des Arabes Ababdés, & des Arabes Bishareens avoit été enterrée avec plusieurs milliers de chameaux.

On voit çà & là dans la plaine plusieurs gros rochers de granit. A dix heures, nous fîmes halte pour faire manger nos chameaux, dans un endroit appelé Erboygi, où l'on trouve quelques arbres. Les arbres qu'on trouve dans le désert, & dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, ne sont point des arbres de haute futaie. On n'en voit point au nord de Sennaar, si ce n'est à Chendi, où il y en a en très-petit nombre. Les arbres dont je parle ici, & que broutent les chameaux, sont des acacias nains, qui ne viennent pas plus hauts que des buissons; & les bois dont j'ai aussi parlé, sont tous de la même espèce. S'il y a quelques grands arbres, ce n'est que sur les bords de Nil.

A une heure & demie, nous partîmes d'Erboygi, & nous trouvâmes une grande forêt de palmiers, de l'espèce du Doom (1). Nous vîmes - là pour la première fois, une espèce d'arbusse, qui ressemble beaucoup au bouleau

---

(1) Palma cuciofera.

d'Espagne. Tout le fol n'est qu'un sable stérile ; mêlé de beaucoup de granit rouge. Nous allions d'un pas modéré ; & à cinq heures précises , nous fîmes halte dans le bois. L'endroit de notre halte s'appelle El-Cowic. C'est - là que les Arabes-Bishareens viennent camper pendant l'été : mais ils étoient alors à trois journées de marche , à l'orient d'El-Cowic , & vers les bords de la mer Rouge , où il étoit tombé de la pluie , & où ils avoient beaucoup de pâturages.

Nous partîmes d'El-Cowic à midi quarante minutes , & à cinq heures du soir , nous nous arrêtâmes dans un bois , appelé Terfoway , où les arbres étoient très-épais , & où il y avoit beaucoup d'herbe. Ces arbres étoient les plus beaux que nous eussions vus depuis que nous avions quitté les bords du Nil. Ce jour-là , qui étoit un dimanche , nous avons été exempts des craintes que nous inspiroient les colonnes de sable , & les funestes influences du simoon bien plus terrible encore. Ce vent funeste avoit bien paru vouloir souffler plusieurs fois ; mais il avoit toujours été vaincu par une brise fraîche qui venoit du nord.

Le

Le 19, nous quittâmes notre station dans l'ouest du bois, ou plutôt nous demeurâmes dans ce bois, & nous le traversâmes dans toute sa longueur. A huit heures un quart du soir, nous arrivâmes au puits, qui a environ quatre brasses de profondeur, mais où l'eau n'est pourtant pas très-abondante. Nous le mîmes souvent à sec, & chaque fois nous fûmes obligés d'attendre qu'il se remplît de nouveau. Dans ces deux derniers jours de marche, c'est-à-dire, depuis que nous avons quitté El-Cowic, nous vîmes plus de verdure que nous n'en avons vu de l'entrée du désert à El-Cowic. A Terfowey, surtout, les acacias étoient hauts & verdoyans; mais les montagnes que nous avons à droite & à gauche, étoient nord-est, & paroissoient de la plus grande stérilité.

Dès que nous nous fûmes arrêtés à Terfowey, & que nous eûmes choisi un endroit commode pour faire paître nos chameaux, nous déchargeâmes notre bagage, & nous envoyâmes nos gens nettoyer le puits, & veiller l'infant de remplir nos outres. Nous allumâmes un grand feu; car les nuits étoient extrêmement fraîches, quoique le thermomètre fût à

53°. & le froid m'occasionnoit une douleur excessive dans mes pieds, qui étoient prodigieusement enflés & entamés de tous côtés. Je m'étois chargé de garder notre bagage, & Mahomet, le jeune parent d'Idris, gardoit nos chameaux : mais il les quitta un moment pour aller jusqu'au puits.

Il s'étoit élevé dans mon esprit un doute qui m'inquiétoit singulièrement. Je voulois savoir s'il étoit vrai, comme le pensoit Erathostène, quand il entreprit de mesurer la terre, que Syené fût sous le même méridien d'Alexandrie ; car, dans ce cas, Alexandrie étant supposée par les 30 deg. de longitude, Syené feroit aussi par les 30 deg. : mais Gooz étant par les 34 deg., il est impossible que Syené soit de beaucoup plus nord que Gooz. Ainsi je m'imaginois que nous devions aller beaucoup plus à l'ouest que ne l'imaginoit notre Hybeer Idris ; car il plaçoit Syéné un tant soit peu à l'ouest du méridien de Gooz, ou plutôt sous le même méridien, & précisément droit au nord de ce village.

Quand nous déchargions nos chameaux, nous leur mettions toujours des entraves avec

un cademat bien solide , afin qu'ils ne pussent pas s'égarer la nuit , & qu'on ne nous les volât pas. Mais tandis que je réfléchissois au problème géographique dont je viens de parler , & que je regardois devant moi sans fixer précisément aucun objet , j'entendis les entraves de nos chameaux , qui faisoient le même bruit que si quelqu'un les avoit détachées. Je tournai aussitôt la tête de ce côté , & je vis distinctement , à l'extrémité de la clarté que répandoit le feu auprès duquel j'étois , un homme qui s'éloignoit en se baissant jusqu'à terre. Un moment après j'entendis encore les entraves , sur lesquelles on frappa un coup assez fort , & presque aussitôt les chameaux firent quelque mouvement. Je me levai , & je criai en arabe d'un ton de voix menaçant : " Qui que vous soyez , je vous ordonne de venir à l'instant ici , ou bien de vous éloigner jusqu'au jour. Ne vous avancez plus de ce côté-là. Voulez-vous vous exposer à perdre la vie ? „

Au bout d'une minute le même homme se glissa dans l'ombre derrière les arbres , de la même manière que la première fois. Comme je faisois sentinelle entre le bagage & les chameaux , j'étois bien armé , & je m'avançai har-

diment jusqu'où le feu éclairait, afin de voir combien il y avoit de voleurs ; & bien résolu à faire feu sur le premier que j'appercevrois :  
 “ Si vous êtes un homme , crierai-je encore , & que vous ayiez besoin de quelque secours , venez auprès du feu , & ne craignez rien. Je suis seul. Mais si vous vous approchez encore des chameaux , le monde entier ne vous sauvera pas la vie , & votre sang retombera sur votre tête. „

Le neveu d'Idris , le jeune Mahomet , entendant ma voix , quitta le puits , & accourut pour voir ce que c'étoit. Nous allâmes ensemble examiner les chameaux , & nous trouvâmes qu'un anneau avoit été cassé , mais que l'ouverture n'étoit pas assez grande pour que l'autre anneau , passé dans celui-là , pût en sortir. Il y avoit dans une autre chaîne une pierre bleu très-dure qu'on y avoit enfoncée pour pouvoir casser les anneaux , mais qui ne les avoit pourtant pas cassés. Nous distinguâmes en outre sur le sable l'empreinte des pieds d'un homme.

Il n'en falloit pas davantage pour nous avertir de ne point dormir cette nuit-là. Aussi nous

ramasâmes des branches d'acacia, & nous allumâmes un autre feu au-delà de l'endroit où étoient nos chameaux. J'envoyai alors Mahomet dire à Idris de faire remplir nos outres avant qu'il fût jour, de les porter auprès de notre bagage, & de tenir tout le monde armé à l'aube, parce que j'étois sûr que si les Arabes étoient assez forts, ce seroit dans ce moment-là qu'ils nous attaqueroient. Mes idées furent parfaitement d'accord avec celles d'Idris; de sorte qu'il se contenta d'une moindre quantité d'eau que celle qu'il avoit d'abord eu intention de prendre, & faisant charger nos outres sur les chameaux que je lui envoyai, il fut rendu auprès de moi avec tous nos autres compagnons un peu après quatre heures du matin.

Les Barbarins, & en général toute la classe inférieure des Maures & des Turcs chargent leurs bras & leurs poignets d'amulettes. Ils écrivent en outre quelque passage du Koran, qu'ils enveloppent très-promptement dans un sachet de maroquin, & ils s'imaginent que ces sortes de charmes ont la vertu d'écarter les accidens. Les deux Barbarins, que j'avois avec moi, s'étoient procuré de ces amulettes à Sen-

naar, afin de se préserver du simoom, des colonnes de sable & de tous les dangers qui menacent les voyageurs dans le désert. Pour ne pas gâter ces amulettes en puisant de l'eau, ils les avoient détachées de leurs bras & les avoient posées sur le bord du puits. Mais quand les girbas avoient été remplies, & qu'ils avoient voulu prendre leurs amulettes, ils ne les avoient plus trouvées. Ce vol & la tentative faite sur nos chameaux sembloient nous prouver qu'il y avoit beaucoup de monde autour de nous, & nous étions conséquemment dans la situation la plus cruelle. Nous voyagions au milieu du désert le plus stérile, le plus inhospitalier de la terre, & ce n'étoit qu'avec la plus grande difficulté que nous pouvions charrier d'un jour à l'autre de quoi étancher notre soif. Nous avions le seul pain qu'il étoit possible de se procurer pour faire plusieurs centaines de milles. Le sabre & la lance ne pouvoient point triompher de nous. Mais il suffisoit pour nous faire périr qu'une de nos girbas crévât, qu'un de nos chameaux mourût, ou fût boiteux, ou qu'une épine, une entorse nous ôtât la facilité de marcher. Un coup de canon n'eût pas été plus terrible. Nous n'aurions pas pu songer à nous atten-

dre les uns & les autres. Perdre du temps eût été vouloir mourir, parce qu'avec toute la diligence que pouvoient faire nos chameaux, nous n'étions pas sûrs de ne pas manquer de pain & d'eau avant d'arriver.

Cependant, ce désert qui n'offroit pas un seul habitant qui pût venir au secours des voyageurs, en avoit en grand nombre pour contribuer à leur perte. Des tribus d'Arabes, campées par troupes de deux ou trois mille, sont répandues de tous les côtés, où elles trouvent assez d'eau pour abreuver leurs nombreux troupeaux, & traversent souvent cette immense plaine & les montagnes, tantôt au levant sur les bords de la mer Rouge, tantôt au couchant sur les rives du Nil, suivant que leur besoin ou leur caprice les y invite. Ces Arabes sont tous Jaheleens, & ce sont ces tribus fanatiques & barbares, qui ont versé tant de torrens de sang pour établir la religion de Mahomet. Leurs préjugés sont encore les mêmes. La société des étrangers, ni même celle des autres Arabes n'ont pu adoucir leurs mœurs. Ensevelis dans ces vastes déserts, ils n'ont pas pu y devenir plus sauvages, mais ils y ont conservé dans toute sa férocité ce

désir, cette ardeur du meurtre, qu'ils avoient lorsqu'ils sont venus s'y établir sous le cruel & inhumain Kaled Ibn-el-Waalid, qu'on n'a pas pu surnommer l'épée de Dieu, sans outrager la majesté divine.

Si notre destinée eût été de tomber sous les mains de ce peuple, dont nous étions alors bien certainement environnés, notre mort eût été inévitable. En ne considérant pas même l'humeur sanguinaire de ces barbares, nous ne pouvions pas espérer qu'ils nous laissassent la vie. Nous n'aurions pu leur être d'aucun service, comme esclaves; & après avoir pris ou détruit ce qui nous appartenait, ils ne nous auroient pas envoyés en Egypte, parce qu'il leur en auroit trop coûté pour cela, & que cette seule considération les en eût empêchés, quand bien même ils auroient des sentimens de charité & d'humanité qu'on chercheroit en vain chez ces barbares, à qui ce mot même de charité est inconnu. Enfin, le seul espoir qui nous restoit, étoit que leur nombre ne fût pas assez considérable pour nous vaincre, & que par notre courage & nos armes à feu, nous pussions faire retomber sur eux le mal qu'ils nous préparoient, tuer leurs chameaux,

leur ôter le moyen de charrier de l'eau, & les laisser dans le désert en proie à une mort, dont il falloit absolument que leur troupe ou la nôtre devînt victime.

J'expliquai brièvement ma façon de penser à mes compagnons, qui me répondirent unanimement: "Dieu est grand! qu'ils viennent!," — Nos armes étoient bien en ordre, & le vieux janissaire Ismaël les dirigeoit avec toute l'activité & la vigueur d'un jeune homme. Comme nous ne doutions pas que nos agresseurs ne fussent montés sur des chameaux, nous nous rangeâmes le long des arbres; les restes des deux feux que nous avions allumés pendant la nuit étoient en avant de nous, & nos tentes, & notre bagage, nos caisses placées entre les arbres, nous servoient de retranchemens de chaque côté. Notre eau & nos chameaux étoient par-derrrière nous, les chameaux étant enchainés les uns aux autres derrrière les girbas, & en outre attachés à des arbres avec des licols. Nous avions eu soin de laisser une girba ouverte, & de mettre deux moitiés de calebasse à côté, pour ceux qui auroient besoin de boire. Avant le jour, nous eûmes fini de déjeuner, & je recommandai à

mes gens de faire feu en différens endroits , afin de ne pas perdre un seul coup. Je dis surtout à ceux qui étoient chargés de tirer les gros mousquetons, d'ajuster les plus forts groupes d'hommes & de chameaux , & surtout les chameaux qui porteroient des girbas.

Cependant le jour parut, & nous ne vîmes point d'Arabes. Tout étoit tranquille. Nous imaginâmes qu'ils s'étoient vus en trop petit nombre pour nous attaquer; & nous n'eûmes plus d'autre crainte, que de ne pas faire assez de diligence, & de leur donner le temps d'envoyer chercher des secours. Je pris alors Ismaël & les deux Barbarins avec moi, pour voir qui pouvoient être ceux qui s'étoient approchés de nous la nuit. Nous suivîmes les traces imprimées dans le sable; & marchant jusques derrière la pointe du roc, qui sembloit fait exprès pour cacher des voleurs, nous y trouvâmes deux vieilles tentes déchirées, & plantées avec des cordes d'herbes.

Les deux Barbarins étant entrés dans une de ces tentes, y trouvèrent une femme toute nue. Pendant ce temps-là, Ismaël & moi courûmes dans la plus grande, où nous vîmes

un homme & une femme également nus, tremblant de peur, maigres, & n'ayant pas l'air d'habitans de ce monde. L'homme étoit à demi agenouillé; la femme sembloit vouloir se cacher, & il y avoit dans le coin de la tente un misérable enfant, emmailloté dans des hailons. Je m'avançai vers l'homme, & le prenant par les cheveux, je le renverfai sur le dos, je lui mis un pied sur la poitrine, & je lui présentai mon coutelet à la gorge, en lui disant d'un ton menaçant: " Priez, priez promptement, car vous n'avez qu'un instant à vivre."

Le malheureux étoit si épouvanté qu'à peine eut-il la force de me demander grâce. Mais la femme ne fut pas aussi timide que lui, & courant au bout de la tente, où étoit une vieille lance, dont elle se feroit sûrement servie d'une manière funeste pour nous, si par bonheur elle n'avoit pas été embarrassée dans la toile. Ismaël qui vit le dessein de cette femme, la renversa d'un coup de crosse de fusil, & lui arracha la lance des mains. L'autre femme se mit alors à crier, comme si elle eût été en mal d'enfant. " Attachez-les, dis-je, Ismaël, & conduisez-les séparément auprès de notre bagage,

pendant que je vais finir avec ce voleur de chameaux. Il faudra que nous fassions tomber leurs trois têtes dans le lieu même, où ils vouloient nous faire périr de faim. Mais je vous le répète, séparez ces deux femmes. »

Tandis que les deux Barbarins attachoient l'une de ces femmes, l'autre qui étoit la nourrice & la mère du petit enfant, dit en se tournant vers l'homme : " Ne vous avois - je pas bien dit que vous seriez puni, si vous cherchiez à faire du mal à cet honnête homme ? Ne vous avois-je pas dit que ceci vous arriveroit, si vous assassiniez l'aga ? „

Quelques - uns de nos gens étoient venus pour voir ce que nous faisions. J'envoyai les deux femmes auprès de notre bagage, en recommandant encore de les tenir éloignées l'une de l'autre pour pouvoir les interroger séparément & juger si elles diroient la vérité. La nourrice demanda son enfant que je lui fis donner aussitôt. La pauvre petite créature, au lieu d'avoir peur, montrait de la joie & tendoit ses petits bras quand on la passa près de moi. Nous garrotâmes l'Arabe avec les chaînes des chameaux. Tout alloit bien jusques-là : mais nous

ne savions pourtant pas si les Bisharéens étoient loin de nous , & si nos prisonniers ne les avoient pas envoyés avertir la nuit. Jusqu'à ce que nous fussions bien sûrs du contraire , notre position n'étoit guère meilleure. Dès que nous amenâmes l'homme en présence de mes compagnons , ils déclarèrent tous qu'il n'y avoit pas de temps à perdre & qu'il falloit lui donner la mort , ainsi qu'à ses deux femmes , aussitôt que nos chameaux seroient achevés de charger ; & certes il sembloit que notre propre conservation , cette première loi de nature , exigeoit un tel acte de rigueur. Le janissaire Hagi-Ismaël étoit si déterminé à cette exécution , qu'il cherchoit déjà un coutelas , mieux affilé que le sien. — “ Hagi-Ismaël , lui dis-je , il faut attendre un moment pour voir si ce voleur est aussi un menteur. S'il cherche à me tromper dans les réponses qu'il va me faire , vous lui trancherez soudain la tête , & nous enverrons avec le mensonge à la bouche , son corps & son ame , trouver en enfer le maître qu'il sert si bien. „ — Ismaël répondit : “ Ce qui est vrai est vrai. Si ce perfide ment , il ne mérite pas un meilleur sort que celui qui l'attend. „

L'on sentira aisément la nécessité absolue qui m'obligeoit alors à tenir un langage qui n'étoit ni celui d'un chrétien, ni celui d'un homme qui connoît les droits de l'humanité. Mais si la dureté, la brutalité de ce discours peut choquer quelqu'une des personnes qui liront ceci, & surtout des personnes d'un sexe plus susceptible de délicatesse que le nôtre, je les prie de ne pas oublier que je ne parlois ainsi que par principe même d'humanité, pour inspirer de la crainte à des gens dont nous n'aurions pas pu autrement arracher la vérité, & pour épargner leur sang & assurer notre conservation. —  
“ Vous le voyez, dis-je à l'Arabe, en le faisant mettre à genoux, il ne vous reste que peu de momens à vivre; le sabre est déjà tiré pour faire tomber votre tête. Profitez donc du temps que vous avez encore pour me répondre avec franchise, & songez que le premier mensonge qui vous échappera sera votre dernière parole. Votre femme & votre enfant auront aussi leur tour. Vous subirez tous le même sort, à moins que vous ne me disiez la vérité toute nue. —  
“ Ismaël, ajoutai-je en parlant au janissaire, placez-vous à côté de lui, & prenez mon sabre; c'est, je crois, le mieux affilé de tous. „

“ A présent , j'exige que vous me disiez quel est l'honnête homme que votre femme vous reprochoit d'avoir assassiné ? En quel lieu , dans quel temps avez-vous commis ce meurtre ? & quels étoient vos complices ? „ — Il me répondit en tremblant & pouvant à peine s'exprimer , tant il avoit peur : — “ Que c'étoit un nègre , un aga , venant de Chendi. „ — “ Mahomet-Towash ! s'écria Ismaël. Dieu est miséricordieux ! (1) „ — “ Oui , lui-même , „ répliqua le Bisharéen. Il nous fit ensuite le détail de ce meurtre , comme je le rapporterai par la suite. — “ Où sont les Bisharéens ? lui demandai-je. Où est Abou-Bertran ? Combien faudroit-il de temps pour qu'un messager , monté sur un chameau léger , se rendît au camp de ce sheik ? „ — “ Moins de deux jours , répondit-il. Peut-être un jour & demi seulement , si le messager étoit diligent & que son chameau fût bien bon. „ — “ Prenez bien garde , lui dis-je , à ce que vous dites & au risque que vous courez. D'où sortez-vous , vous & vos femmes ? & quand est-ce que vous êtes venus ici ? „ — “ Nous sortons du camp d'Abou - Bertran , & nous sommes arrivés ici

---

(1) Ullah kerim !

le 3<sup>me</sup>. (1) jour à midi. Mais nous montions des chameaux femelles, des chameaux favoris du sheik Seïde. Nous les menâmes fort doucement. Les deux que vous avez vus près de nos tentes boîtent. Il y en a encore d'autres qui ne sont pas en bon état. En outre, nous avions avec nous des femmes & des enfans. „ — « Et où est allé ce parti d'Arabes avec ses chameaux, en sortant d'ici ? & combien y avoit-il d'hommes en tout ? „ — “ Il y avoit environ trente hommes, tous domestiques, conduisant trois cent chameaux, tant bons que mauvais. Quelques-uns de ces hommes avoient une lance ; d'autres en avoient deux : mais dans toute la troupe, il n'y avoit pas une seule arme d'une autre espèce, pas même un bouclier. „

“ Et que vouliez-vous faire de mes chameaux, la nuit dernière ? „ — “ Je voulois m'en servir pour aller avec mes femmes & mon enfant joindre mes compagnons sur les bords du Nil. „ — “ Et que serions-nous devenus

---

(1) Il faut observer que l'arabe n'indiqua pas le jour par le cinquième jour, mais par une époque qui répondoit au 5.

alors,

alors, nous autres ? Il nous eût fallu mourir ici. „ — L'Arabe ne répondit rien. — “ Prenez garde à ce que vous allez dire ; la chose est pressée, & vous êtes dans mes mains. Prenez-y donc bien garde. „ — “ Eh ! oui, certainement, répondit-il, vous seriez morts ; vous ne vous seriez pas sauvés, puisque vous n'auriez pu aller nulle part. „ — “ Si un autre parti de vos gens nous avoit trouvés ici, nous auroit-il égorgés ? „ — L'Arabe hésita un peu, puis il répondit, comme s'il étoit revenu à lui-même : “ Oui, ils ont massacré l'aga ; ils vous auroient massacré de même, parce qu'ils n'épargnent jamais quelqu'un, s'il n'est accompagné par un Bisharéen. „

A ces mots, tous mes compagnons s'écrièrent pour condamner l'Arabe à la mort. —

“ Ecoutez-moi bien, lui dis-je encore, parce que votre vie dépend de la manière dont vous répondrez aux questions que je vais vous faire. Savez-vous s'il doit bientôt passer ici quelque nouveau parti de Bisharéens ? ou s'il y en a aux puits qui sont au nord du désert ? & quel nombre il peut y en avoir ? Les avez-vous enfin fait avertir depuis hier au soir que vous nous avez vus ici ? „ — Il me répondit plus

vîte qu'il n'avoit encore fait : " Nous n'avons  
envoyé personne nulle part. Nos chameaux  
boîtent. Nous attendions qu'ils fussent en état  
de marcher pour aller joindre nos compagnons  
sur les rives du Nil. Des partis de Bisharéens  
passent toujours par ici, & sont plus ou moins  
nombreux. Mais il n'en viendra pas jusqu'à  
ce qu'ils aient appris si les pâturages des bords  
du Nil sont déjà en état de nourrir leurs trou-  
peaux. Mes compagnons ont amené deux dro-  
madaires, avec lesquels ils peuvent envoyer  
dans trois jours des nouvelles au bord de la  
mer Rouge. Il est possible aussi que sans atten-  
dre ces nouvelles il passe quelque parti comme  
le dernier ; car il n'y a rien à craindre pour  
eux dans ces cantons. Les puits qui sont au  
nord appartiennent aux Ababbés. Quand les  
Bisharéens passoient de ce côté-là avec leurs  
troupeaux, ils étoient toujours en grand nom-  
bre & ils avoient un sheik à leur tête. Mais  
à présent, ces puits ont si peu d'eau, qu'ils  
ne peuvent pas abreuver de grands troupeaux,  
& les Bisharéens ne peuvent prendre d'autre  
chemin que celui-ci.

Je me levai & j'appelai Ismaël. Le malheu-  
reux Arabe crut qu'il alloit mourir. La vie est

encore douce pour le plus misérable des hommes. Celui-ci se tenoit à genoux, serrant de ses mains jointes le derrière de son cou, & croyant, j'en suis sûr, sentir déjà le tranchant du coutelas d'Ismaël. Il nous jura qu'il n'avoit pas prononcé une seule parole qui ne fût vraie, & que si on interrogeoit la femme, elle ne pourroit pas dire autre chose.

J'allai donc du côté où étoit la femme, qui voyant Ismaël armé de son coutelas, crut que son mari étoit déjà expédié & s'abandonna au plus violent désespoir, en criant : " Que tous les hommes étoient des menteurs & des assassins : mais qu'elle m'auroit dit la vérité, si je l'avois interrogée la première. — " Eh bien ! dis-je, Hagi-Ismaël, allez-vous-en dire à nos gens de ne pas donner la mort à son mari, jusqu'à ce que je les avertisse. Maintenant, voici votre tour. Si vous ne me dites pas la vérité, je commencerai par écraser moi-même votre enfant à vos yeux, & j'ordonnerai ensuite qu'on vous fasse souffrir la mort la plus cruelle. — Elle dit avec vivacité : " qu'elle ne savoit pas précisément qui avoit tué Mahomet Towash, parce qu'elle n'y étoit pas présente, & qu'elle n'avoit appris la mort que lors-

que son mari étoit revenu dans sa tente. „ — Je lui fis alors les mêmes questions que j'avois faites à son mari, & elle y répondit précisément comme lui. La seule chose particulière qu'elle me dit, c'est qu'elle croyoit qu'il passeroit bientôt à Chiggre un parti d'Ababdes. Dès qu'elle vit que je me levois pour m'en aller, elle se mit à pleurer amèrement & à s'arracher les cheveux, en implorant ma miséricorde. Elle pressa contre son sein son malheureux enfant, comme si elle lui avoit dit un dernier adieu; puis elle le posa devant moi & continua à verser des larmes & à pousser des cris de désespoir. “ Si vous êtes un Turc, disoit-elle, rendez mon enfant esclave, mais ne le tuez pas; épargnez aussi mon époux ! „

Quoique j'entendisse bien l'arabe, je n'avois pas cru jusqu'à ce jour qu'il y eût dans cette langue des expressions tout-à-la-fois si simples & si énergiques. Je me sentis tellement ému, & mes pleurs coulèrent avec tant d'abondance, qu'il me fut impossible de pousser plus loin une scène qui devenoit si tragique. — “ Femme, dis-je à cette Arabe, je ne suis point un Turc; je ne fais point d'esclaves, ni je ne massacre d'enfans. Ce sont vos Arabes qui me forcent

à ce que je fais ici. C'est vous qui m'avez attaqué la nuit dernière. C'est vous qui avez assassiné Mahomet-Towash, homme de votre religion, & occupé alors à remplir ses devoirs. Je suis un étranger qui ne cherche que sa propre sûreté. Mais vous, vous êtes tous des voleurs & des assassins. „ — “ Cela est vrai, répondit-elle, ils sont tous des assassins & des menteurs, & mon époux peut, sans le savoir, mentir comme les autres. Mais répétez-moi ce qu'il vous a dit, & je vous dirai si cela est vrai ou non. „

Cependant la journée s'avançoit; nous n'avions encore pris aucune résolution, & nous n'étions pas trop en sûreté. Nous rassemblâmes nos trois prisonniers bien garrotés, que nous mîmes sous la garde de Georgis. Après moi, j'appelai à l'écart tous mes compagnons. Je leur dis combien il feroit horrible d'égorger deux femmes & un enfant à la mamelle, ou même de les faire mourir de faim, en tuant les femelles de chameau qui les nourrissoient; car, ajoutai-je, quoiqu'alors nous ne souillions pas nos mains de leur sang, nous ne serons pas moins coupables de leur perte. Nous sommes étrangers, nous avons rencontré ces Arabes par hasard : mais ils sont dans un pays qui

leur appartient. Mais supposons que nous donnions la mort au mari, une des femmes peut aussitôt monter sur un chameau & aller à toute course avertir les Bisharéens, qui enverront un parti pour nous surprendre au premier puits où nous passerons, & où nous ne pourrions leur échapper. — Presque toute la troupe pencha pour qu'on épargnât les femmes & l'enfant: mais personne ne s'opposoit à la mort de l'homme qui étoit convenu d'avoir voulu voler nos chameaux pour aller joindre ses camarades sur les bords du Nil, & nous exposer conséquemment à périr de faim, ou à être massacrés par les Arabes.

Cette seule idée transportoit tellement le vieux janiffaire Hagi-Ismaël, qu'il vouloit absolument avoir le plaisir de trancher lui-même la tête de l'Arabe. Les Barbarins étoient aussi très-irrités de la perte de leurs amulettes. En un mot tout le monde souhaitoit que l'Arabe perdît la vie, surtout depuis qu'on favoit la manière dont lui & ses compagnons avoient traité Mahomet-Towash, que je me croyois moi-même, je l'avoue, obligé de venger.

« Puisque vous différez dans vos opinions,

leur dis-je, laissez-moi vous faire part de la mienne; car nous n'avons pas un moment à perdre. Il me semble que depuis que nous nous sommes mis en route, nous avons été préservés de plusieurs dangers, par une protection spéciale de la Providence; & certainement nous n'aurions pu manquer de périr si nous avions toujours suivi strictement ce que la seule raison sembloit nous prescrire. Nous sommes, il est vrai, de différente religion: mais nous adorons tous le même Dieu. Supposons que dans cette occasion le ciel veuille nous éprouver, & voir si nous compterons sur sa protection toute-puissante, ou sur notre prévoyance & notre courage. Si nous tuons aujourd'hui l'Arabe, demain nous pourrions rencontrer les Bisharéens, & alors nous connoîtrons tous la folie de nos précautions. „

“ Pour moi je crois fermement que, tant dans le désert que dans ma maison, je suis sans cesse dans les mains de Dieu, & non dans celle des Bisharéens, ni d'aucun infâme voleur. J'ai la conscience pure. Je n'ai rien entrepris d'illégitime; je suis mon chemin tranquillement, mon chemin pour me retirer dans ma patrie, ne mangeant que du pain & ne

buvant que de l'eau, & je n'ai fait aucun mal à personne, ni n'ai dessein d'en faire. Nous sommes neuf combattans, nous avons chacun deux fusils, dont plusieurs à deux coups, & d'autres d'un calibre inconnu aux Arabes, dont les armées ont été souvent vaincues avec moins d'armes à feu. Nous ne sommes couverts que de haillons, ainsi notre dépouille ne peut tenter personne; & je ne crois pas que des jeunes gens prennent la lance & le bouclier, & s'éloignent de leur campement pour venir nous attendre aux puits uniquement par plaisir, & sans espérer aucun profit. D'ailleurs, je vous le déclare, si nous rencontrions jamais les Bis-haréens, & que le terrain où nous serions ressembât à celui où nous avons été jusqu'à présent, je les combattrois hardiment, & je serois sûr que nous les vaincrons sans peine. Je n'oserai pourtant pas dire qu'il en fût de même, si ma conscience étoit chargée du crime horrible & détestable d'avoir de sang-froid égorgé un homme. Je suis donc résolu à épargner cet Arabe, & à empêcher de tout mon pouvoir qu'aucun de nous lui donne la mort.

Il étoit aisé de voir que, non la cruauté, mais la crainte de voir leur propre vie expo-

lée, avoit déterminé mes compagnons à sacrifier celle de l'Arabe. Ils me répondirent presque tous à-la-fois que je pensois bien. " Mais, dirent-ils ensuite, quel parti prendrons-nous ? Nous ferons-nous massacrer par les Bisharéens comme Mahomet-Towash ? Si nous ne donnons pas la mort à l'Arabe, avons-nous quelque autre moyen d'échapper ? »

" Eh bien ! repris-je, puisque vous me demandez ce que nous avons à faire, je vais vous l'apprendre. Il faut accomplir un premier devoir, qui est de se défendre & de veiller à sa conservation autant qu'on le peut sans crime. Vous laisserez ici les femmes & l'enfant, avec les femelles de chameau qui les nourrissent de leur lait. Vous attacherez la main droite de l'homme à la main gauche d'un de vous, chacun s'en chargera alternativement, & nous le conduirons ainsi jusqu'en Egypte. Peut-être connoît-il le désert & les puits mieux qu'Ibris ; mais en tous cas au lieu d'un Hybeer, nous en aurons deux ; & qui peut assurer qu'Ibris soit plus exempt d'accident qu'aucun de nous autres ? Cependant comme l'Arabe fait les endroits où se tiennent ses compagnons dans les différentes saisons de l'année, & qu'il pour-

roit chercher à nous mener vers eux, dès que nous les rencontrerons, celui d'entre vous qui le tiendra attaché dans ce moment, lui plongera un poignard dans le cœur, afin qu'il ne puisse pas jouir de sa perfidie. Si au contraire il se conduit bien, qu'il avertisse Idris des dangers dont nous serons menacés, & des moyens de les éviter; qu'il nous indique les puits où il y a peu d'eau, au lieu des puits abondans, je promets que le jour que nous arriverons en Egypte, je lui donnerai des vêtemens neufs pour lui & pour ses femmes, avec un bon chameau pour lui seul, & une charge de dora pour eux tous. Quant aux chameaux que nous laissons ici, ce sont des femelles dont ces femmes ont besoin pour vivre. Ces chameaux ne boîtent point comme on l'a dit, mais nous pouvons les rendre boîteux, afin que si l'on veut s'en servir pour aller donner quelques avertis aux Bisharéens, la personne qui les montera s'expose à périr de soif avec eux.

Cette proposition fut généralement applaudie. Idris surtout déclara avec chaleur qu'il la trouvoit très-sage. Nous fîmes venir nos trois prisonniers, & nous leur répétâmes leur sentence. Ils parurent très-satisfaits; & la femme

nous assura qu'elle aimeroit mieux voir mourir son enfant que de chercher à nous occasionner le moindre mal, & que s'il passoit un millier de Bisharéens, elle trouveroit bien le moyen de les empêcher de connoître notre route & de pouvoir nous suivre.

Je chargeai les deux Barbarins d'aller mettre les chameaux dans le cas de boîter, & je leur recommandai pourtant de ne pas les blesser de manière que ces pauvres animaux ne pussent pas en guérir. Je donnai en même temps à la femme qui étoit nourrice douze poignées de notre pain de dora, seule provision que nous eussions; & quelque médiocre que fût ce présent, nous éprouvâmes par la suite que nous avions presque eu tort de le donner. Nous laissons à cette malheureuse famille la consolation de penser, que pourvu qu'elle tint sa promesse, nous lui serions bien plus favorables qu'elle ne l'avoit d'abord espéré.

Le 20, à onze heures du matin, nous partîmes de Terfowey, après avoir renouvelé nos injonctions aux deux femmes Arabes, & les avoir assurées que la vie de leur mari dépendoit de leur conduite & de la sienne. Notre

prisonnier eut la main droite enchaînée à la main gauche d'un des Barbarins. A peine fûmes-nous arrivés dans la plaine, que tout sembla nous annoncer que nous ne tarderions pas à sentir le simoom. En effet un quart d'heure avant midi, l'Arabe prisonnier, puis Idris, s'écrièrent : le simoom ! le simoom !

Ma curiosité ne me permit pas de me jeter à terre sans regarder auparavant derrière moi. Je vis dans le sud, en tirant un peu vers l'est, un nuage rouge, comme celui que j'avois vu la première fois que le simoom nous avoit frappé. Il étoit pourtant un peu moins épais, & avoit une teinte bleuâtre. Ses bords n'en étoient pas très-marqués, comme ceux du premier, mais ils sembloient être d'une fumée légère, & le milieu, qui paroissoit de la largeur d'environ une brasse, étoit d'une couleur variée. Nous tombâmes tous le visage contre terre, & nous sentîmes le vent du simoom passer par-dessus nous avec assez de force. Ce vent continua à souffler jusqu'à près de trois heures ; de sorte que nous fûmes tous si malades cette nuit-là, qu'à peine pûmes-nous charger nos chameaux & arranger notre bagage. Pour comble de malheur, un de nos chameaux

mourut de fatigue & de faim. Alors, quelque accablés que nous fussions, la crainte de périr dans le désert nous obligea à couper plusieurs tranches très-minces de la chair du chameau ; nous les suspendîmes la nuit à des arbres ; le lendemain nous en couvrîmes notre bagage , & le soleil les eut bientôt desséchées.

A huit heures & demie du soir , nous fîmes halte auprès d'un puits, situé dans une plaine sablonneuse , où il ne croît qu'un très - petit nombre d'acacias. Ce lieu se nomme *Naibey*. Nous avions trouvé ce jour-là de grands blocs de sel fossile. Tout ce terrain en est rempli , & c'est indubitablement cause que l'eau de *Terfowey*, & surtout celle de *Naibey*, a un goût amer. Nous trouvâmes près de ce dernier puits le corps d'un homme , & deux chameaux étendus à côté de lui. Il y avoit vraisemblablement long-temps qu'ils étoient là. Les chameaux étoient tellement desséchés, qu'ils sembloient ne devoir peser que quelques livres. Ils n'avoient été touchés par aucune espèce de vermine ; car dans la vaste étendue de ce désert il n'y a ni ver, ni mouche, ni rien qui ait le souffle de la vie.

Le 21, à six heures du matin, nous partîmes de Naibey, après avoir mis de l'eau dans nos girbas. Nous marchions au nord, & nous comptions aller en droite ligne vers Syéné. Nous trouvâmes, pendant une heure, un chemin hérissé de pointes de rochers; & d'après cela, il étoit aisé de prévoir que nos chameaux seroient bientôt excédés. A huit heures, nous vîmes à l'orient un spectacle pareil à celui que nous avions déjà contemplé plusieurs fois. Une immense quantité de colonnes de sable s'élevoit en tournoyant, & obscurcissoit la clarté des cieux. Nous commençons à nous appercevoir que toutes les fois que ce phénomène paroissoit de bonne heure, c'étoit un signe inmanquable de chaleur & de vent du nord jusqu'à midi; que vers midi le vent du nord se calmoit, & que bientôt après on avoit pendant deux heures le simoom empoisonné. Nous avions déjà éprouvé des effets si funestes de ce terrible simoom, que la crainte d'en sentir de nouveaux faisoit sur nous une impression cruelle, & nous ôtoit presque entièrement le peu de force qui nous restoit. Les colonnes de sable nous auroient sans doute engloutis, si nous nous étions trouvés sur leur passage: mais comme jusqu'alors elles ne nous

avoient fait aucun mal réel, nous les redoutions bien moins que le simoom.

Ces colonnes nous offrirent ce jour-là un spectacle bien plus magnifique que tout ce que nous avions encore vu. Elles étoient plus grosses que les jours précédens, & le soleil les frappoit de manière que les plus rapprochées de nous sembloient être couvertes d'étoiles d'or. Nous les avions alors à environ deux milles de distance. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'est que ces colonnes ne s'élevoient jamais que dans l'espace circulaire que nous laissions à notre gauche & qu'entoure le Nil, en allant par Chaigi vers Dongola. Il est très-rare que l'on en voie à l'est du méridien, c'est-à-dire dans l'endroit où le Nil traverse le Magiran avant de commencer ce grand détour. Observons aussi que le simoom nous venoit du côté opposé, c'est-à-dire du sud-est.

Un peu avant midi le vent du nord cessa, & pendant une heure de temps il tomba sur nous une espèce de pluie de sable très-fine. Je me rappelai alors la description de ce phénomène telle que l'a fait Syphax, dans la tragédie de Caton.

Tel le Numide voit dans ses vastes déserts,  
 Le fongueux oragan fondre du haut des airs.  
 Il court en tournoyant sur la mobile arène;  
 En des monts inégaux il transforme la plaine !  
 A ce terrible aspect le triste voyageur,  
 Est demeuré frappé de surprise & d'horreur ;  
 Et le sable en colonne élançé vers la nue,  
 L'engloutit sous le poids de sa masse rompue.

ADDISON, *Tragédie de Caton.*

Ces vers sont une fidelle copie du tableau original que j'ai vu tracé par la main créatrice qui régit l'univers.

Quand le simoom se faisoit sentir, le vent, qui étoit au nord, passoit incontinent au sud-est, & nous tombions aussitôt dans l'accablement qui suit ce terrible phénomène. Le météore bleuâtre, qui annonce toujours le simoom, passoit sur nous vers midi, & le vent duroit près de deux heures. Nous gardions alors un profond silence; nous nous sentions fatigués d'exister. En contemplant l'état où étoient réduits nos chameaux, je commençai à craindre qu'ils ne fussent destinés à périr dans le désert, & je me résignai tristement à supporter ce malheur. Nous fîmes halte à huit heures & demie du soir dans un endroit où l'on

trouve

trouve au milieu des sables, beaucoup de jonc & d'arbres verdoyans, chose très-heureuse pour nos pauvres chameaux. Nous résolûmes en conséquence d'y demeurer jusqu'à ce qu'ils eussent bien mangé.

Le 22, à six heures du matin, nous nous remîmes en route. Un de nos compagnons, Turcororis, eut un accès de frénésie. En voyant ses contorsions, je crus qu'il tomboit du haut-mal; mais nous fûmes bientôt sûrs que la chose étoit plus sérieuse. J'ignore s'il avoit déjà eu quelque atteinte de la même maladie. Je lui proposai de le saigner; mais il ne voulut pas y consentir. Nous lui présentâmes de l'eau, & il ne voulut presque pas en boire. Il se rouloit à terre en poussant de longs gémissemens, & en répétant souvent deux ou trois mots, que je ne comprenois pas. Dès-lors il refusa de continuer son voyage, & nous fûmes obligés de l'abandonner à sa mauvaise fortune. Nous marchâmes assez bien ce jour-là, sans aller ni trop vite, ni trop doucement: ce qui nous excitoit, ce que nous pensions que nos chameaux s'étoient bien repus les deux nuits précédentes. Cependant un de ces animaux mou-

rut vers les quatre heures , presqu'au moment que nous arrivions à Umharack.

Je commençai à me précautionner contre un plus grand malheur. Je voyois que nous perdriens tous nos chameaux , & que les hommes même , qui composoient notre caravane , s'épuisoient de jour en jour. Nous étions en outre menacés de manquer de pain , quoique nous eussions eu beaucoup de viande de chameau à manger. Nous avions , il est vrai , espoir de trouver de l'eau plus fréquemment qu'au commencement de la route ; mais cette eau étoit faumâtre , & ne nous désaltéroit presque pas. Enfin le redoutable simoom nous avoit accablés , & nous nous sentions une foiblesse , une langueur que nous nous efforcions inutilement de vaincre. Toutes ces considérations m'engagèrent à jeter toutes les choses pesantes dont je pouvois me passer , ou qui ne m'étoient pas absolument nécessaires , comme les coquillages , les fossiles , les minéraux , les pétrifications , les doubles étuis de mon quart-de-cercle , de mes télescopes , & de ma pendule , & plusieurs autres choses semblables.

Nous n'avions plus que cinq chameaux ,

qui ne sembloient guère capables d'achever le voyage. Si malheureusement ces animaux nous avoient manqué, il n'y auroit eu d'autre parti à prendre que de charrier chacun ses provisions & son eau. Un homme pouvoit bien porter l'eau dont il avoit besoin d'un puits à l'autre. Mais comme il y avoit tout à craindre qu'il n'y eût des puits à sec, & que conséquemment la distance ne fût souvent doublée, & qu'en outre il étoit bien difficile de porter des provisions quand on avoit de la peine à marcher même sans aucune charge, notre situation étoit vraiment affreuse.

Notre prisonnier Bisharéen sembloit seul conserver sa force & son courage. Il s'étoit singulièrement attaché à moi. Avec un morceau d'un mauvais haillon qu'il portoit autour des reins, il m'avoit enveloppé les pieds d'une manière très-adroite, & comme les gens de sa tribu ont coutume de le pratiquer; de sorte que cela m'avoit beaucoup soulagé pendant le jour. Mais la fraîcheur de la nuit me faisoit souffrir des douleurs inexprimables. Je proposai à cet Arabe de lui ôter la chaîne, qui le retenoit attaché nuit & jour par la main droite à un de nos gens: mais il le refusa, en disant :

“ Otez-moi ma chaîne quand vous chargerez & déchargerez vos chameaux ; je ne m'enfuirai pas , parce que quand bien même vous ne me tireriez pas un coup de fusil , je périrois de faim & de soif dans le désert. Mais gardez-moi avec vous jusqu'à la fin du voyage , comme vous avez commencé , parce que je ne puis pas me mal comporter , & perdre la récompense que vous m'avez promise. „

A trois heures quarante minutes , nous trouvâmes beaucoup de rochers de sel fossile. Le chemin sur lequel nous marchions en étoit rempli. A cinq heures , nous trouvâmes le cadavre de Mahomet - Towash , dans l'endroit même où il avoit été assassiné. Il étoit étendu sur le sable , & entièrement nud. Le coup qu'on lui avoit donné sur le derrière du jarret étoit visible , & il avoit en outre eu le corps percé par derrière d'un coup de lance , & reçu deux coups de sabre sur la tête. Après avoir avancé quelques pas de plus dans le sable , nous vîmes à droite du chemin , trois autres cadavres , qu'Idris reconnut pour les principaux domestiques de Mahomet. Ceux-ci prirent les armes pour se défendre , dès qu'ils virent leur aga blessé. Mais les lâches & perfides Bisharéens

les engagèrent à capituler, sous promesse de leur donner des chameaux & des provisions pour se rendre en Egypte; après quoi ils les massacrèrent derrière ces rochers.

A six heures nous fîmes halte à Umharack, lieu ainsi nommé à cause des racks, qui y croissent: ces arbres semblent aimer beaucoup un sol imprégné de sel. A Raback, à Masuah, j'en ai vu beaucoup croître dans la mer. Quand j'ordonnai de faire halte à Umharack, tous mes compagnons demandèrent à continuer de marcher le reste de la nuit, pour que nous pussions nous éloigner de ce lieu funeste. La vue des cadavres des malheureux qui avoient été assassinés, & la crainte d'éprouver un semblable destin, l'emportoient sur le désir de se reposer. En un mot, il étoit aisé de voir qu'ils étoient en proie à deux sortes de crainte, dont les effets étoient totalement différens. Le simoom, les colonnes de sables, & l'appréhension de mourir de soif & de faim, les jetoient dans un engourdissement & une inactivité stupides. Mais la découverte des Arabes à Terfowey, la peur de rencontrer les Bisharéens aux puits, & le corps sanglant de l'aga & de ses infortunés compagnons, leur donnèrent un degré

de vigueur, qui ressembloit presqu'au courage qu'inspire une nouvelle heureuse.

Je leur observai que de tous les lieux où nous nous étions arrêtés dans le désert, il n'y en avoit aucun aussi sûr qu'Umharack; parce que les Bisharéens devoient s'en tenir écartés, dans la crainte de rencontrer les troupes de Syené, qui surement cherchoient les meurtriers de Mahomet - Towas. Notre prisonnier nous dit que le puits voisin appartenoit aux Ababdés, & non pas aux Bisharéens, & que ceux-ci étoient venus tuer l'aga en cet endroit, pour faire croire que les Ababdés l'avoient assassiné. Idris contribua à nous rassurer, en nous disant que tous les puits que nous trouverions désormais jusqu'en Egypte avoient si peu d'eau, qu'ils ne pouvoient jamais fournir à l'approvisionnement de plus de dix personnes à-la-fois; & aucun de nous ne pouvoit craindre pour notre caravane, quand il se présenteroit vingt brigands à-la-fois. La nuit nous parut excessivement froide à Umharack. Cependant le thermomètre de Farenheit étoit au 49<sup>e</sup> degré, une heure avant le jour.

Le 23 à six heures du matin, nous nous

éloignâmes d'Umharack. Nous marchâmes ce jour-là entre des montagnes d'une pierre bleue, d'une qualité supérieure, & dans le centre il y avoit de fortes veines de jaspe, dont les couches étoient tranchées perpendiculairement. Nous vîmes aussi d'autres montagnes de marbre de couleur isabelle. Dans quelques endroits, le rocher sembloit composé de bois pétrifié, comme j'en avois déjà vu dans les montagnes de Cosséir. A onze heures un quart, marchant droit au nord, nous entrâmes dans une étroite vallée, où nous vîmes deux puits, à gauche de notre chemin. Nous suivîmes les sinuosités de la vallée, dont le fond n'est que de sable, & nous vîmes à un grand étang, dont l'eau étoit excellente. Ce lieu s'appelle Umgwat. L'étang est garanti des rayons du soleil par la projection d'un grand rocher qui le recouvre, & qui est taillé comme un coin à fendre du bois. Ce rocher est tout entier de marbre verd le plus pur.

Nous trouvâmes dans la vallée les corps des Turcororys, de la suite de Mahomet-Towash. Ces malheureux dispersés par les Bisharéens, étoient morts de soif dans ces déserts. Il nous parut qu'aucun d'eux n'étoit venu jus-

ques à l'étang. Nous trouvâmes dans l'eau de cet étang une farcelle. Le turc Ismaël s'appretoit pour lui tirer un coup de fusil; mais je l'arrêtai, parce que je voulois essayer de juger par le vol de cet oiseau, si le Nil étoit bien éloigné. Nous nous mîmes donc à crier pour lui faire prendre la volée, & abandonner un lieu, qui devoit lui être étranger. Il partit en effet, & vola droit à l'ouest, en s'élevant toujours, à mesure qu'il s'éloignoit, preuve certaine qu'il alloit très-loin. Enfin, nous le perdîmes de vue, sans nous être aperçus qu'il se rapprochât de la terre. J'augurai de-là, que le Nil devoit être à une très-grande distance d'Umgwat, ce qui étoit effectivement vrai, & cette idée me fit de la peine.

Nous jetâmes l'eau saumâtre qui restoit dans nos girbas, & nous les remplîmes de bonne eau d'Umgwat. Je ne pus m'empêcher de reprocher à Idris l'inexactitude de ce qu'il nous avoit dit la veille, sur le peu de gens que nous pouvions trouver aux puits; qu'il avoit prétendu n'avoir de l'eau que pour dix personnes tout au plus, tandis qu'à Umgwat il y avoit de quoi abreuver pendant un mois de suite une tribu entière d'Arabes. Il n'eut

pas grand chose à répondre. Il dit seulement, que le puits d'Haimer que nous rencontrerions le premier, avoit fort peu d'eau, & n'en avoit peut-être même pas du tout; & il ajouta que si nos gens vouloient prendre courage, nous n'avions plus à craindre les Arabes ni aucun autre danger.

A quatre heures un quart, nous abandonnâmes l'étang, & nous continuâmes à faire route dans une vallée sablonneuse, appelée Vaadi-Umgwat. Cette nuit-là, on vint m'avertir que le turc Ismaël & le grec Georgis étoient si malades qu'ils avoient résolu de renoncer à continuer le voyage, & de se soumettre à ce qu'ils appeloient leur destinée, c'est-à-dire, à mourir dans le désert. J'eus beaucoup de peine à leur faire perdre cette idée; & je leur promis que le lendemain matin, ils monteroient sur un chameau, ce qu'aucun de nous n'avoit encore fait. Tous mes compagnons m'avoient pourtant prié souvent d'y monter moi-même: mais je m'en étois bien gardé, parce qu'indépendamment de ce que j'aurois écrasé nos chameaux, c'eût été un dangereux exemple, pour des gens déjà trop découragés; & j'en eus bientôt la preuve, par

le mauvais effet que produisit ma condescendance pour nos deux pauvres malades.

Nous partîmes de Waady-Umgwat le 24, à 6 heures & demie du matin, suivant toujours les sinuosités de la vallée sabloneuse. A neuf heures & demie, nous trouvâmes la carcasse du cheval de Mahomet aga. Quoique sans guide, ce pauvre animal avoit suivi exactement la trace des puits & le chemin de l'Egypte, & il avoit dû survivre de quelques jours à son malheureux maître.

A onze heures, nous entrâmes dans une plaine de sable mouvant, & nous vîmes quelques colonnes de sable qui commençoient à s'élever, mais qui n'ayant pas assez de vent pour se soutenir, ne purent pas nous inquiéter beaucoup. Nous nous arrêtâmes à une heure, non loin du puits Mour qui étoit au nord-est de nous. A quatre heures, nous nous remîmes en route. Quarante minutes après, nous arrivâmes au puits Mour même. Il étoit à sec. A six heures un quart, nous trouvâmes le corps d'un homme qui paroissoit être mort depuis très long-temps. A sept heures, nous fîmes halte à El-Hajmer, où l'on trouve deux

puits au milieu d'une grande plaine de sable. Nous avions encore un autre puits à l'ouest de nous : l'eau de ce dernier puits est amère & saumâtre, mais elle est aussi plus abondante que celle des deux premiers que nous mêmes plusieurs fois à sec, en remplissant nos girbas.

Nous partîmes d'El-Haimer le 25, après sept heures & demie du matin; & à dix heures, nous fîmes halte au milieu de quelques acacias, afin de laisser un peu repâître nos chameaux qui n'avoient rien mangé de toute la nuit, que quelques racines amères de féné. Tandis que nous étions assis sur l'herbe, nous vîmes venir à nous une troupe d'Arabes, montés sur des chameaux, & portant chacun derrière lui, une petite charge; ce qui leur donnoit l'air d'une caravane. Ils avoient deux montées à passer, avant de pouvoir arriver à l'endroit où nous étions. Le chemin étoit entre deux montagnes sablonneuses, derrière lesquelles nos chameaux païssoient dans le bois, & sur le bord du chemin étoient les puits d'El-Haimer, auprès desquels les girbas que nous avions remplies, restoient encore. Il étoit donc nécessaire d'entrer en pourparler avec ces Arabes, avant de les laisser passer entre les mon-

tagnes fabloneufes. A la première vue de la caravane, tous mes gens prirent les armes & se rendirent auprès de moi. Tous nos fusils étoient bien chargés & bien amorcés.

La première chose que firent mes compagnons, fut de demander ce que nous ferions de notre Bisharéen ? Nous le détachâmes du Barbarin. Nous lui garrotâmes les deux mains & nous le donnâmes à tenir à un Turcorory que nous plaçâmes derrière nous, afin d'avoir l'air d'être en plus grand nombre. Je m'avancai alors jusques au bord de la montagne & je criai de toute ma force : " Arrêtez ! vous ne pouvez pas passer ici. „ — Je ne fais pas s'ils m'entendirent ou non, mais ils continuèrent à monter. Alors je leur criai encore en leur montrant mon fusil : " Si vous avancez un pas de plus, je fais feu. „

A ces mots, ils s'arrêtèrent ; bientôt après, ils mirent tous pied à terre, & l'un d'eux s'étant avancé, la lance à la main, jusqu'à une vingtaine de pas de nous, fut reconnu par Idris, qui s'écria : " Ils sont Ababdés. „ — " Ababdés ou non, répondis-je, ils sont dix-sept hommes & Arabes, & je ne suis pas dans

l'intention de me mettre imprudemment dans leurs mains , comme Mahomet - Towash. Je suis sûr du moins qu'ils feront en notre pouvoir, tant qu'ils demeureront là où ils sont. „ — Idris me dit alors qu'il étoit marié à une Ababdé de sheik Ammer ; qu'il alloit leur parler & obtenir d'eux une parole sûre. “ Dites-leur aussi , lui dis-je , que je suis l'ami de leur sheik Nimmer & de ses deux fils , & du sheik Haman de Furshout ; que je vais en Egypte ; que j'ai été poursuivi par les Bisharéens ; que je ne me fie à personne ; que j'ai vingt hommes armés de fusils ; & que je ne veux leur faire aucun mal , pourvu qu'ils passent un à un , après m'avoir remis un de leurs gens pour ôtage. „

Idris alla joindre sans armes l'Ababdé qui s'étoit avancé , & ils allèrent ensemble vers la troupe , où ils convinrent des conditions que je venois de spécifier. Deux des principaux de ces Arabes quittèrent alors leurs lances & vinrent auprès de moi. La salutation de paix , Salam-Alicum ! & Alicum-Salam ! fut donnée & rendue de part & d'autre. Les deux Ababdés parurent un peu surpris de voir le Bisharéen avec les mains garrotées. Mais je leur

dis que cela ne les regardoit point, & je priaï Idris de donner ordre qu'on fit passer leurs chameaux. Un des Barbarins s'avança en même temps avec unealebasse d'eau & du pain, parce que l'usage de manger ensemble dans ces contrées est garant de la foi qu'on vient de donner.

Les Ababdés n'avoient point encore entendu parler de la mort de Mahomet-Towash, & ils en parurent très-fâchés. Ils dirent que le sheik Abou-Bertran étoit un voleur & un assassin. Quand tous leurs chameaux eurent passé, je demandai à mes ôtages où ils alloient ? Ils me répondirent qu'ils alloient à Atbiah, à l'occident de Terfowey, ramasser du féné pour le gouvernement du Caire. J'aurois beaucoup voulu pouvoir les engager à me vendre où à me changer deux chameaux, mais ils me dirent que leurs chameaux n'étoient pas très-forts; qu'avant qu'il fussent de retour, ils feroient dans le même état que les miens; qu'ils étoient obligés de les charger beaucoup; & en effet, les sacs qu'ils avoient derrière eux, sembloient indiquer que leur bénéfice n'étoit pas considérable; de sorte que la perte d'un chameau devoit leur paroître très-sérieuse.

Je crus que l'humanité m'obligeoit de présenter [notre prisonnier Bisharéen aux deux otages Ababdés. Ils disoient qu'ils comptoient prendre de l'eau à Terfowey ; & je saisis cette occasion pour leur raconter en peu de mots l'accident qui m'avoit fait mener avec moi le Bisharéen. Ils nous avoient pris jusqu'alors pour un parti de soldats de Syené qui avoient pris l'Arabe. Ils commencèrent à s'entretenir avec lui dans la langue du Béja, qui est celle de l'Habab du Suakem, de Masuah. Je leur dis nettement que quoique j'entendisse cette langue, je voulois qu'ils ne parlassent que l'arabe qui étoit familier à tous mes compagnons. Ils y consentirent sans difficulté, & ils interrogèrent le Bisharéen sur la position d'Abou-Bertran & de sa tribu. Mais cela ne me convint pas non plus. Je défendis au Bisharéen de satisfaire à ces questions, & je lui dis de charger seulement les Ababdés d'apprendre à ses femmes qu'il se portoit bien ; qu'il buvoit & mangeoit comme nous, & qu'il n'étoit qu'à deux journées d'Assouan ( 1 ), d'où il revien droit avec la récompense promise.

Je priai alors les Ababdés de tenir une lance

---

( 1 ) Siené.

de manière que la pointe fût tournée vis-à-vis de Syené; & avec une aiguille de 12 pouces de long, placée dans une boîte de cuivre, où étoit marqué un arc de quelques degrés, je pris avec la plus grande attention la direction d'El-Haimer à Syené, direction que je trouvai nord - nord - ouest, & même un tant soit peu plus nord. J'aurois bien voulu pouvoir aussi prendre la latitude: mais il étoit plus de midi. Je fus obligé de me contenter de conserver, le plus qu'il me fut possible, la direction de ma route jusques au soir.

Nous partîmes d'El-Haimer à une heure quarante minutes; & nos amis les Ababdés continuèrent leur chemin, après nous avoir beaucoup loués de notre civilité & du soin que nous avions de veiller comme des hommes, suivant leur expression. A huit heures & demie, nous nous arrêtàmes à Abou-Ferege, lieu où nous ne trouvâmes que très-peu de verdure. Nous vîmes là, pour la première fois depuis que nous étions en route, un ciel nébuleux, qui m'empêcha de faire aucune observation. Mais tous les jours à midi & le soir, je traçois grossièrement la route que nous avions suivie, d'après une boussole, ayant une  
aiguille

aiguille de cinq pouces, que je portois pendue à mon cou & qui étoit arrêtée dans ma poche. Je trouvai ce soir-là que nous avions marché droit vers le point où les Ababdes nous avoient dit qu'étoit Syené.

Le 26, à six heures & demie du matin, nous quittâmes Abou - Ferege, continuant à marcher droit à Syené. A onze heures, nous fîmes halte à Abou-Heregi. Nous n'y trouvâmes ni herbe, ni eau; mais je m'y arrêtai pour pouvoir prendre la hauteur du soleil. La moindre fatigue nous accabloit. Tous mes gens étoient si foibles, si abattus, qu'il me fut impossible de les déterminer à tirer mon grand quart-de-cercle de sa caisse. Je fus donc obligé de me servir de l'instrument d'Hadley; & avec un mélange que j'avois fait & qui me convenoit mieux que du vif argent, je fis mon observation par réflexion, & je trouvai la latitude d'Abou - Heregi par les 23°. d'où je conclus que la longitude de Syené étoit mal déterminée sur les cartes françoises; ce qui me causa une sorte de satisfaction, parce que nous étions dans la vraie direction de Syené, que nous n'avions pas besoin de descendre vers l'ouest

& que nous devions être au bout de notre voyage dans très-peu de jours.

Nous nous remîmes en chemin à deux heures de l'après-midi, & à quatre heures, nous jouîmes d'un spectacle qui remplit nos cœurs d'une joie bientôt évanouie. Toute la plaine nous parut couverte d'une riante verdure parsemée de marguerites jaunes. Nous avançâmes aussi vite que pouvoient le faire des gens tout éclopés; mais que nous fûmes cruellement déçus, quand nous vîmes que cette verdure n'étoit que du féné & de la coloquinte, les plus amères, les plus nauséabondes de toutes les plantes & les moins faites pour servir de nourriture, & aux hommes & aux animaux! A neuf heures du soir, nous fîmes halte à Saffieha, au pied d'une chaîne de montagnes escarpées qui s'étendent du sud-est au nord-ouest.

Le vent souffloit de nord, la nuit étoit extrêmement froide. Nous étions près d'une crise fâcheuse. Il ne nous restoit plus de pain que pour un jour. Nous avions bien de la viande de chameau desséchée au soleil: mais l'habitude de ne vivre qu'avec du pain & de

l'eau nous donnoit une répugnance invincible pour cette viande. La seule odeur nous en dégoûtoit. En outre, nos chameaux n'avoient plus que le souffle; de sorte que n'ayant pas osé prendre beaucoup d'eau, nous trouvâmes, quand nous voulûmes en distribuer, que nous n'en avions pas assez pour achever notre voyage, quand bien même Syené seroit aussi près que nous l'espérions.

Le grec Georgis avoit perdu entièrement un œil, & ne voyoit presque pas de l'autre. D'ailleurs, il s'étoit tellement accoutumé, ainsi qu'Ismaël, à monter sur les chameaux, que ni l'un ni l'autre ne vouloient plus marcher. Pour moi, j'avois enduré jusqu'alors assez patiemment le mal que j'avois aux pieds; mais mes blessures étoient devenues insupportables & je tremblois que la gangrène ne s'y mît. Le bandage que m'avoit mis le Bisharéen dans l'endroit où j'avois le pied fendu, étoit tout-à-fait recouvert par l'enflure. Enfin, j'avois trois ulcères au pied droit & deux au pied gauche, il en couloit continuellement une grande quantité de pus; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je pus arracher avec des ciseaux le bandage qu'y avoit mis le Bisharéen.

Je sens bien que ceci est peut-être désagréable à lire : mais qu'on me le pardonne. Le Bisharéen prit les semelles de mes souliers dont l'empeigne avoit été mise en pièces dans les sables des environs de Gooz , & il m'en fit très-adroitement des sandales avec un morceau de toile de coton. Malgré cela , je sentoís que je ne pouvois pas marcher davantage ; & je me déterminai à jeter mon quart-de-cercle , mes télescopes & ma pendule , pour que moi & mes compagnons pussions monter sur les chameaux , chacun à son tour. Mais la Providence avoit déjà décidé que nous ne devrions pas le bonheur de finir ce dangereux voyage à nos foibles efforts , à notre vaine prudence ; mais bien à sa seule interposition & au secours qu'elle daigna nous accorder.

Le 27 , à cinq heures & demie du matin , nous voulûmes faire lever nos chameaux ; mais ce fut en vain. Nous ne pûmes réussir qu'à en faire mettre un seul sur ses jambes ; encore n'y avoit-il pas été deux minutes , qu'il retomba & ne put plus se relever. Les Arabes dirent tous que c'étoit l'effet du froid , & cependant le thermomètre de Farenheit étoit une heure avant le jour à 42°. De quelque côté que nous

pussions nous tourner, la mort étoit devant nous. Nous manquions de force, de temps & de provisions.

Nous primes alors nos petites outres & nous y mîmes la quantité d'eau qu'un homme étoit en état de charrier. Mais malgré cela, nous n'avions pas de quoi boire pour les trois jours qu'il nous falloit, suivant mon calcul, pour nous rendre à Syené; calcul qui étoit encore assez incertain. Voyant que nos chameaux ne pouvoient pas absolument se lever, nous en tuâmes deux, afin que leur viande pût nous servir à défaut de pain; & nous trouvâmes dans l'estomac de chacun de ces animaux environ seize pintes d'eau, que l'arabe Bisharéen en retira avec beaucoup d'adresse.

Toutes les personnes qui connoissent l'Histoire Naturelle savent que le chameau a deux réservoirs, dans lesquels il porte la quantité d'eau dont il a besoin pour tout le temps qu'il fait devoir en manquer dans les contrées où il est accoutumé à voyager. Dans les caravanes qui viennent des bords du Niger, à travers le grand désert de Selima, on dit que chaque chameau avale assez d'eau pour pou-

voir rester ensuite sans boire pendant quarante jours. Je ne prétends pourtant pas garantir ce fait, qui semble être exagéré : mais on fait bien certainement qu'un chameau peut vivre quinze ou seize jours sans boire d'autre eau que celle qu'il porte dans son estomac. Quand il rumine ou qu'il mange, on le voit sans cesse tirer de ce réservoir des gorgées d'eau dont il se sert pour délayer ce qu'il a dans la bouche. La nature a disposé cette poche de manière que l'eau ne s'y corrompt jamais. Celle que nous trouvâmes dans les chameaux que nous venions de tuer, étoit, à la vérité, un peu changée, un peu bleuâtre ; mais elle n'avoit ni mauvaise odeur, ni mauvais goût.

Les foibles restes de notre misérable provision de pain noir & d'eau sale qui nous avoient si long-temps soutenus au milieu des sables brûlans, étoient presque entièrement épuisés, & notre courage défaiMoit par l'incertitude du terme de notre voyage. Nous restions toujours environnés de ces terribles phénomènes de la nature que la Providence a, par pitié pour le genre-humain, caché dans le fond des déserts presque inaccessibles. La mort, la mort seule étoit partout devant moi ; & dans ces affreux

momens de douleur & de désespoir, le sentiment de l'honneur, loin de relever mon courage, me présentait tout ce qui pouvoit ajouter à mon malheur. J'étois le seul tourmenté par ces peines secrètes. Mes compagnons ne pouvoient ni les partager, ni les sentir.

Les deffins que j'avois tracés à Palmyre & à Balbec pour le cabinet du roi d'Angleterre, & qui n'étoient encore qu'esquissés, se trouvoient parmi mon bagage. Je les avois emportés, afin que si pendant mon voyage il me restoit quelque instant de loisir, je pusse y travailler & les mettre au point de recevoir, à mon retour par l'Italie, ce dernier degré de perfection que j'ai effectivement eu le bonheur de pouvoir leur donner. Mais je me préparai alors à laisser ces papiers & beaucoup d'autres, ainsi que mon quart-de-cercle, ma pendule à secondes & mes télescopes. Tout cela fut tiné à être abandonné aux voleurs barbares de ces contrées, ou à rester enseveli dans le sable. Toutes les notes, toutes les descriptions, les observations, les deffins que j'avois faits depuis mon départ de Badjoura & mon passage à Cossèir par le désert, jusques à l'instant de mon arrivée à Saffieha, où j'étois en

cet horrible moment, furent mis en tas pour demeurer avec les carcasses de nos chameaux ; & au lieu de ces papiers si précieux pour moi , je me voyois réduit à n'emporter que la douloureuse certitude de ne pouvoir plus soutenir l'authenticité de mes voyages que par ma seule attestation ; de n'avoir plus aucune preuve à fournir contre ceux qui par envie ou par malice affecteroient de douter de ma véracité ; & d'être enfin obligé de renoncer à l'honneur que j'avois mérité en exécutant avec tant de constance , de fatigue & de danger , une entreprise qu'on avoit cru impraticable depuis plus de deux mille ans.

Je ne veux pourtant pas donner à entendre que mon imagination fût en ce moment affectée des mensonges qu'on pourroit débiter contre moi dans tous ces petits cercles , dont chacun a une idée particulière , & qui se rassemblant , à ce qu'ils disent , pour le progrès des sciences , ne s'occupent qu'à ternir la réputation des personnes qui se sont montrées supérieures à eux , par leur intrépidité , leur prévoyance & le succès de leurs entreprises. La censure de ces critiques , si fiers en apparence & si lâches en effet , n'entroit alors pour rien

dans l'accumulation de chagrins qui oppressoient mon cœur. Si je n'avois pas eu le courage de mépriser ces gens-là, je n'aurois certainement pas été capable de surmonter le moindre des obstacles que j'ai rencontrés dans mes voyages. Ma douleur avoit un tout autre motif. J'étois affligé de perdre une grande partie du travail que je m'étois fait un devoir de présenter au roi. J'étois affligé de ne pouvoir fournir aux personnes qui me connoissoient, & qui ont de l'estime pour moi, les détails & les preuves d'un voyage important pour l'histoire & pour la géographie, & qui mérite assurément d'être fondé sur des choses plus certaines que les simples récits que la mémoire peut fournir, surtout si l'on considère le laps de temps & le grand nombre d'événemens qu'il embrasse. Je dirai encore que j'étois vivement affligé pour ma patrie, que le hasard seul lui enlevât, dans ce siècle de découvertes, une couronne que toutes ses flottes, chargées de héros & de savans, ses flottes dominatrices des mers les plus lointaines, ne pouvoient replacer sur son front. Toutes ces tristes réflexions étoient renfermées au fond de mon cœur. Je me gardois bien d'en faire part à personne. Ceux qui composoient le reste de

la' caravane avoient déjà plus de maux, qu'une éducation grossière & le peu de force d'ame dont ils étoient doués, ne les rendoient capables d'en supporter.

Le 27, vers les trois heures de l'après-midi, nous vîmes deux éperviers, oiseaux très-communs en Egypte, où on les connoît sous le nom d'haddayas. Un quart d'heure après, nous en vîmes un troisième. Probablement ces oiseaux cherchoient des carcasses de chameaux: mais je les regardai comme d'un heureux augure, & je ne pus cacher ma joie. Nous marchâmes ce jour-là cinq heures & demie, & le soir nous nous arrêtâmes à Waadi-el-Arab, où étoient les premiers arbres, que nous eussions vus depuis que nous avions passé El-Haimer.

Nous nous mîmes en marche le 28 à sept heures & demie du matin. & bientôt nous entrâmes dans un défilé étroit, entre des montagnes très-escarpées, mais peu élevées. Vers midi, nous trouvâmes le lit d'un torrent, où il y avoit quelques arbres. Quoique malade & accablé de fatigue, je ne me fus pas plutôt un peu rafraîchi avec le reste de mon pain & de

mon eau, que je tâchai de gagner une hauteur, afin de pouvoir jeter un coup-d'œil sur la campagne du côté de l'ouest; car les montagnes voisines étoient hautes & pierreuses, & ressembloient aux montagnes des Kennouss, près de Syené. J'eus beaucoup de peine à grimper sur le haut d'une colline, & je fus cruellement affecté, en regardant à l'ouest, de ne pas voir le Nil, quoiqu'il fût pourtant bien certain, qu'il ne pouvoit être éloigné, puisque nous reconnoissons les hautes montagnes qui le contiennent, quand il sort de la Nubie. La soirée étoit fort tranquille; & en m'asseyant & fermant les yeux, afin que rien ne pût me distraire, j'entendis très-distinctement le bruit des eaux, que je jugeai être celles de la cataracte. Mais ce bruit venoit du sud, & il sembloit conséquemment que nous avions dépassé la cataracte. Néanmoins, je ne doutai nullement que ce ne fût le Nil.

Le soleil étoit déjà bas, & à l'instant que je descendois, je vis un grand nombre d'oifeaux, d'une espèce fort commune en Syrie, où on leur a donné le nom de vaches. Il y en a aussi beaucoup en Egypte sur les bords du Nil: mais j'ignore sous quel nom ils y

sont connus. Ce sont des oiseaux de la famille des hérons , & qui ont tout au plus la grosseur d'un héron ordinaire. Leur plumage est aussi blanc que du lait : mais ils ont sur la gorge une touffe , couleur de chair , dont les plumes sont plus courtes , plus dures que les autres , & ressemblent à des crins. La troupe que je vis , voloit fort bas , en ligne directe , & paroissoit chercher quelque proie le long du fleuve. Ce n'étoit point l'heure où des oiseaux s'écartent de leur séjour accoutumé ; & d'ailleurs , ceux de cette espèce ne vont jamais fort loin.

Persuadé qu'en continuant notre route au nord-ouest , nous arrivions à Syéné , & peut-être même un peu plus bas , je retournai vers mes compagnons. Il étoit déjà nuit , & je trouvais en revenant Idris & les deux Barbarins , qui étoient en peine de moi , & tâchoient de suivre la trace de mes pas.

Je leur fis part de ce que je venois de voir & d'entendre , & Idris me confirma dans mon opinion. Il ne connoissoit pourtant pas précisément la distance de Syéné à Abou-Seïelat , où nous étions alors , parce qu'il étoit tou-

jours allé par Daroo , & non par Syené, dont les voyageurs ne s'approchent que le moins qu'ils peuvent, à cause des vexations des Turcs. Un cri de joie suivit mon rapport. Chrétiens , Maures , Turcs , tous fondirent en larmes ; tous s'embrassèrent les uns les autres , rendant grâce à Dieu de leur délivrance , m'exprimant en même temps leur gratitude des attentions continuelles que j'avois eues pour eux durant ce pénible voyage , & me saluant par le nom d'Abou-Ferege (1), seule récompense qu'il étoit en leur pouvoir de me donner.

Le 29 à sept heures du matin, nous partîmes d'Abou - Seïelat. Vers les neuf heures , nous découvrîmes les palmiers d'Assouam ; & un quart d'heure après , nous arrivâmes dans un bosquet de ces arbres , au nord de la ville.

---

(1) C'est-à-dire Père de la prévoyance.

---

---

---

C H A P I T R E   X I I I .

*M. Bruce est favorablement accueilli à Siené. —*

*Il arrive au Caire. — Entrevue avec le Bey. —*

*Il arrive à Marseille.*

SANS s'amuser, se féliciter les uns les autres de leur délivrance, comme ils avoient fait la veille à Abou-Seïelat, mes compagnons accoururent tous vers le Nil, pour étancher leur soif. Ils avoient cependant eu en route deux ou trois exemples terribles du danger qu'il y a de boire trop d'eau. Pour moi, je m'assis à l'ombre des palmiers pour me reposer un peu. Il faisoit fort chaud, & je tombai bientôt dans un profond sommeil.

Cependant Hagi-Ismaël qui n'avoit envie ni de boire ni de dormir, mais qui avoit grand faim, entra dans la ville pour chercher quelqu'un qui voulût lui donner à manger. Il n'eut pas besoin d'aller loin. Son turban verd & ses haillons frappèrent les regards de quelques janissaires; & l'un d'entr'eux lui demanda ce qu'il faisoit dans cet état, & d'où il venoit? Ismaël répondit alors avec beaucoup de colère

& en mauvais arabe, qu'il étoit janiffaire du Caire, qu'il arrivoit de l'enfer, où il n'y avoit pas un feul diable, mais plufieurs milliers; qu'il venoit d'un pays de Kafrs, fe difant Mufulmans; qu'il avoit traversé un défert où la terre étoit de feu, & le vent une flamme, & où il avoit fans cefle couru rifque de périr de faim & de foif.

Le foldat, qui l'entendoit parler d'une fi étrange manière, le pria de le fuivre chez l'aga. C'étoit précifément ce qu'Ifmaël vouloit. Il demanda feulement le temps d'avertir fes compagnons. " Vous avez des compagnons, dit le foldat, en venant du pays dont vous me parlez? „ — " Des compagnons, s'écria Ifmaël! Eh! comment diable pouvez-vous croire que j'aie fait un pareil voyage feul? „ — " Si le voyage, répondit l'autre, eft tel que vous le dites, je n'imagine pas que beaucoup de gens aient voulu aller avec vous. Mais, fuyez mes camarades, & moi je vais parler aux vôtres. Dites-moi feulement où je pourrai les trouver. „ — " Allez jufques fous les palmiers, dit Ifmaël. Vous y trouverez l'homme de la plus haute taille que vous ayez jamais vu de votre vie, plus dépénailé & plus

poudreux encore que moi. Appelez-le Yagoubé, & priez-le de venir avec vous chez l'aga. »

Le janissaire me trouva donc au pied d'un palmier. Tous mes gens avoient déjà étanché leur soif, & assis à une certaine distance de moi, ils commençoient à être en peine de ce que nous deviendrions. Accablés de fatigues, ils me laissoient reposer, parce qu'ils espéroient que cela me procureroit quelque soulagement. Pour moi, j'étois plongé dans une espèce de stupeur, d'insensibilité, d'accablement, que je ne puis décrire, & qui m'ôtoit presque la faculté de penser. Dans cet état, je ne pouvois réfléchir à tout ce qui venoit de se passer. Je me trouvois, comme lorsqu'après un rêve, & étant à demi éveillé, on doute si les choses dont on se souvient encore sont fausses ou réelles. Les dangers auxquels je venois d'échapper ne faisoient aucune impression sur moi; & ce qui me prouve de plus en plus que mes sens furent quelque temps égarés, ce que j'avois une dureté de cœur, qui me rendoit insensible à ma délivrance.

Cependant, je fus retiré de cet engourdissement par l'arrivée du soldat, qui cria du plus

plus loin qu'il nous vit: "Rendez-vous au château, chez l'aga, tous tant que vous êtes, & le plus vite que vous pourrez. Le Turc est allé devant." — "Si nous pouvons nous y rendre, lui dis-je, ce ne fera pas très-vite. Le Turc a monté pendant deux jours sur un chameau, & moi j'ai toujours marché à pied, & je doute qu'à présent je puisse marcher du tout." — Je m'efforçai alors de me lever, & de me tenir debout, & je fus long-temps avant de pouvoir y réussir. Je vis que le soldat paroissoit extrêmement étonné en contemplant le délabrement de mon habit, & mon air de souffrance. — "Nous avons dans la ville, me dit-il, des personnes qui vous assisteront; & si vous ne pouvez pas marcher, l'aga va vous envoyer une mule."

Les Turcs & les Grecs s'habillent presque de la même manière. Ismaël & Michaël portoient chacun un très-gros mousqueton. Tandis que nous marchions vers le château, tous les habitants de Syéné accouroient sur notre passage, & ne pouvoient se lasser de contempler une troupe aussi étrange que la nôtre. L'aga fut immobile d'étonnement, en nous voyant entrer chez lui, et il me dit depuis qu'il avoit

d'abord cru que j'avois au moins un pied de plus de hauteur qu'aucun autre homme qu'il eût jamais vu. Je remarquai qu'il ne savoit pas trop s'il devoit me dire de m'asseoir ou non; de sorte que je le tirai de son embarras, en lui disant moi-même dès que je l'eus salué: " Seigneur, excusez-moi, il faut que je m'asseye. „ — Il me fit une révérence honnête, & il me demanda avec douceur: Êtes-vous Turc? Êtes-vous Musulman? „ — " Je ne suis point Turc, répondis-je, je ne suis point Musulman. Je suis Anglois. J'ai un firman du Grand-Seigneur, adressé à tous les sujets de l'Empire Otoman; & j'ai aussi pour vous particulièrement des lettres de la régence du Caire, & de la Porte des Janissaires. „ — " Cas-Dangli, dit Ismaël, ce sont des Turcs, ils sortent de l'Anatolie. J'ai été sur les lieux. „

Dès que je fis mention du Grand-Seigneur, l'aga se leva, & sans écouter le discours d'Ismaël, il me dit très-poliment: " Voulez-vous que vos domestiques s'assoyent. — " Dans un aussi cruel voyage que celui que je viens de faire, aga, nos domestiques sont nos compagnons. Ils ont en outre une terri-

ble excuse pour s'asseoir; c'est qu'ils n'ont pas plus que moi la force de se tenir debout. „

— “Où sont vos lettres & votre firman, me dit l'aga? „ — “Hélas! j'ignore où cela peut être à présent. Je l'ai laissé à Saffieha avec le reste de mon bagage. Nos chameaux sont morts, nos provisions & notre eau épuisées; & nous avons laissé tout derrière nous, pour tenter un dernier effort, & faire ensorte de sauver notre vie. Quand je me ferai reposé deux jours, la première grace que j'aurai à vous demander sera de me procurer des chameaux pour aller chercher mes lettres & mon bagage. „ — “Dieu me préserve de vous laisser faire une chose aussi imprudente! Vous êtes arrivé ici par une suite de miracles, & vous voulez encore tenter la providence en retournant sur vos pas? Je ne doute pas de tout ce que vos lettres contiennent, & vous n'aurez pas besoin d'un firman pour vous rendre d'ici au Caire. „ — “En bien, laissons cela pour le moment: permettez-moi seulement de vous observer que je suis au service du roi d'Angleterre; que je voyage pour l'utilité de mes compatriotes, & pour la mienne propre; & qu'enfin j'aimerois

mieux risquer vingt fois ma vie, que de perdre les papiers que j'ai laissés dans le désert. „ — “ Allez en paix. Mangez & dormez. Qu'on le conduise dans la maison du Schourbathie „, ajouta-t-il en parlant à un de ses esclaves. „

Ainsi finit ma première entrevue avec l'aga, qui nous mit en possession d'une maison fort commode. Il se trouva par hasard que c'étoit chez le même homme à qui mes correspondans du Caire m'avoient recommandé lors de mon premier voyage à Syené. Cet homme m'avoit absolument oublié; mais il ne tarda pas à me remettre. Quant à l'aga que j'avois vu à mon premier voyage, il avoit changé de commandement & demouroit au Caire.

Nous ne fûmes pas long - temps dans notre logement sans voir arriver cinquante pains d'excellent froment & plusieurs plats de viandes, que l'aga nous envoyoit. Mais à la seule odeur de ces viandes, le cœur me défaillit, & je tombai évanoui sur le plancher. Revenu à moi, j'essayai plusieurs fois de vaincre ma répugnance; mais inutilement, & je demeurai deux jours sans pouvoir avaler autre chose

que du pain & du café. Pour mes gens ils ne sentoient point de pareils maux de cœur, & ils profitèrent avec joie des bienfaits de l'aga.

Je restai cinq ou six jours sans correspondre avec l'aga autrement que par messages : mais il apprit bientôt toutes mes aventures par le domestique que j'envoyois en commission chez lui. Je me rendis enfin au château, & je priai l'aga de me faire fournir six ou huit chameaux pour monter mes gens, & charier mes effets de Saffieha à Syhé. Mais il commença par se révolter de ma proposition, & ne voulut absolument point y accéder. Il dit que c'étoit tenter Dieu, & il m'assura que je serois exterminé par les mêmes Arabes qui avoient massacré Mahomet-Towash; qu'en voyant les choses que j'avois jetées à Umhàrah, ces Arabes devoient avoir suivi mes traces jusqu'à Saffieha; que là ils s'étoient sans doute emparés de tout mon bagage, & qu'ils étoient peut-être en ce moment aux portes d'Assouan. Tout cela pouvoit être probable, mais ne suffisoit pas pour me convertir. J'avois déjà insinué à l'aga que le genre humain étoit intéressé au recouvrement de mes papiers, & qu'il y avoit dans ces papiers des recettes

qui, si elles ne suffisoient pas pour prévenir la peste & la petite vérole, pouvoient au moins être d'un grand secours pour en diminuer le danger. Cet espoir & l'espoir plus séduisant encore que je lui glissai, de ne point laisser sans récompense tout ce qu'il voudroit bien faire pour moi, le déterminèrent enfin à m'accorder ce que je demandois; & en conséquence nous nous préparâmes à cette nouvelle expédition.

J'avois oublié de dire que notre premier soin avoit été d'envoyer chercher Idris & l'Arabe de Daroo; car ni l'un ni l'autre n'avoient voulu entrer dans la ville, de peur qu'on ne cherchât à leur imputer le meurtre de Mahomet-Towash; ce qui effectivement n'eût pas manqué d'arriver si nous n'avions pas été avec eux. Mais l'aga, leur dépêchant un homme de confiance, ils se rendirent tout de suite, & ils logèrent avec moi sous ma protection.

La nuit suivante nous profitâmes de l'obscurité, & nous partîmes du château tous montés sur des dromadaires. Les portes de la ville furent ouvertes & refermées incontinent; car l'aga craignoit autant pour nous ses propres

gens que les Bisharéens , & il répétoit souvent en forme de proverbe : “ Tout homme est un ennemi dans le désert. „ — L’aga nous fit accompagner par quatre de ses palfreniers , tous actifs , forts & de bonne humeur. Mes gens étoient assez bien ranimés. Nous laissons , pour garder la maison , Ismaël & l’aveugle Georgis.

Vers minuit nous entrâmes dans une vallée , où nous nous cachâmes dans l’endroit le plus enfoncé , car il faisoit extrêmement froid. Nous avions de l’eau-de-vie , & nous en bûmes un peu. Nous fîmes paître nos animaux , puis nous nous remîmes en marche ; & une demi-heure après nous nous arrêtâmes encore sous des arbres. Je tremblois que nous n’eussions passé auprès de mon bagage sans l’appercevoir ; car il faisoit fort obscur , & aucun de nous ne se rappelloit précisément de l’endroit où nous avions laissé nos effets. Cependant le jour parut bientôt , & nous retrouvâmes l’empreinte de nos pas aussi bien marquée qu’à l’instant même où nous venions de la faire. Après avoir suivi cette trace pendant une demi - heure , j’eus l’inexprimable satisfaction de revoir mon quart-de-cercle , & tout le reste de mes effets. Les

malheureux chameaux que nous avions tués étoient à côté ; les vautours avoient commencé à en attaquer un.

Nous résolûmes de ne pas nous arrêter là, mais de charger nos effets & de repartir soudain. Tout cela fut fait dans un instant. Cinq chameaux suffirent pour charier tout ; quoiqu'ils portassent encore chacun un homme. Nous avions trois autres chameaux, que nous montâmes chacun à notre tour. Nous allâmes grand train en revenant de Safficha à Syené ; & quoiqu'il y ait environ quarante milles de chemin, nous rentrâmes dans la ville un peu après quatre heures & demie, sans qu'il nous fût arrivé le moindre accident, sans même avoir rencontré un seul homme dans tout le chemin.

Nous devions là terminer notre voyage dans le désert, en acquittant les dettes que ce voyage nous avoit fait contracter. J'avois mes lettres de crédit, qui me mirent à même de ne point manquer d'argent. Je commençai par donner à Idris - Welled - Hamran, notre Hybeer, la juste récompense que méritoient ses services & sa fidélité. Ensuite je remplis la promesse que j'avois faite à mon prisonnier. Je chargeai

Idris de lui choisir un bon chameau, & je lui donnai des vêtemens neufs pour lui & pour ses femmes, avec une charge de dora; puis je le fis partir sous les auspices de l'aga, tout étonné encore de voir que, sans aucun détour, sans aucun subterfuge, nous tenions religieusement notre parole. Quoique riche maintenant au delà de ses espérances, ce malheureux, naguère notre ennemi, me conjura, les larmes aux yeux, de souffrir qu'il revînt me retrouver à Syené après qu'il auroit remis à la famille ce que je venois de lui donner, parce qu'il vouloit me servir & me suivre partout où je pourrois aller.

Quoique j'eusse de quoi avoir des habits pour moi & pour mes gens, je crus qu'il valoit mieux attendre que je fusse rendu au Caire. J'achetai seulement pour chacun de nous une grosse veste de baracan & une paire de culottes longues, parce que la propreté m'y obligeoit. Je donnai en outre à Ismaël un turban verd tout neuf, afin qu'il en imposât à la populace des villages qui bordent le Nil.

J'allai alors trouver l'aga, afin de me concerter avec lui sur les moyens de continuer

ma route. Il témoigna la plus grande joie de me revoir. Ceux de ses gens qui nous avoient accompagnés, lui avoient rendu compte de notre expédition, & il nous loua beaucoup en présence de ses officiers sur l'ardeur, le courage & la patience avec lesquels nous supportions les fatigues des voyages. Ismaël lui avoit parlé des arbres & des plantes que j'avois peints & il me pria instamment de les lui faire voir, quand je le pourrois, sans me déranger. Quiconque connoît le caractère de ces gens-là, fait que dès qu'ils souhaitent quelque chose, il faut le leur accorder. Aussi je lui demandai s'il vouloit voir mes dessins tout de suite ? Il me répondit qu'oui assurément, cela lui convenoit beaucoup. Aussitôt je chargeai Michaël d'aller me chercher un livre d'arbres & un de poissons.

Pendant que nous attendions ces livres, il entra un de ces imans, espèce de prêtres qui sont regardés comme les plus instruits du clergé mahométan. Les fanatiques, de quelque religion qu'ils soient, ont toujours un caractère de dureté & de hauteur. Turcs ou chrétiens, ils n'en sont pas plus tolérans pour ceux dont l'opinion est différente de la leur. Mais parmi

les Turcs, la grande différence est le turban. Quoique l'iman ne vint chez l'aga que par rapport à moi, il passa à mon côté avec l'air de l'indifférence la plus dédaigneuse. Ses yeux à demi fermés, étoient élevés vers le ciel, & pleins de cet orgueil exalté qu'éprouvoit le prophète de la Mecque, quand il tomboit du séjour du bonheur. L'iman, au lieu de s'adresser à moi, dit à l'aga : " Je voudrois bien savoir si ce Kafr a eu quelques nouvelles de Mahomet-Towash dans le désert. „

L'Aga me pria de répondre, & je vis bien qu'il rougissoit pour l'iman. — " J'ai vu, dis-je, Mahomet-Towash à Chendi, aussi richement vêtu que lorsqu'il étoit à la Mecque. Il avoit à sa suite douze ou quatorze hommes armés de fusils, & quarante Turcororys portant chacun une lance; & il s'étoit chargé de les nourrir en traversant le désert. Il avoit en outre trois Hybeers, tous Bisharéens, qui étoient venus de Suakem avec une caravane, & qui rapportoient du féné dans les environs de Syéné. J'offris de me joindre à cette troupe. Mais quoiqu'un Hybeer lui eût suffi, Mahomet-Towash les prit tous trois, afin de me mettre dans la peine, parce que j'étois un chrétien.

En vain Sitina, sœur du prince Wed-Ageeb & mère d'Ibris, le pria de me laisser un HybeerBisharéen, ou plutôt de joindre sa troupe à la mienne, parce que les Bisharéens ne méritoient point qu'on eût confiance en eux; Mahomet n'eut point égard aux prières des princes Arabes, & ils ne songea qu'à me faire tort. Mais ses trois Hybeers se sont trouvés trois assassins; & celui qu'il m'a laissé, parce qu'il ne l'a pas connu, est un homme juste. Dieu a puni la présomption & l'orgueil dont Towash étoit rempli, comme paroît l'être ce Moullah qui est assis devant vous. „

L'Aga me demanda si j'avois revu ensuite Mahomet-Towash. — “ Vous savez, je pense son histoire. Un des trois Hybeers alla trouver Abou-Bertran, principal sheik des Bisharéens, qui ordonna aussitôt à un parti de ses gens d'aller surprendre Mahomet-Towash à la station la plus proche, tandis que les deux autres Hybeers, qui étoient avec lui, avoient soin de l'abuser par leurs mensonges, & le conduisoient précisément au piège qui lui étoit préparé. Une vingtaine d'hommes, la lance à la main, & montés sur des chameaux, avec un pareil nombre de jeunes gens à pied &

armés de fabres, vinrent à sa rencontre. Ceux qui étoient sur des chameaux, firent aussitôt agenouillier leurs montures & s'avancèrent d'un air respectueux pour baïser la main du saint homme qui appartenoit au Caaba (1), à leur sanctuaire de la Mecque. „

“ Le vain & imprudent eunuque mit alors pied à terre pour que les Bisharéens pussent plus aisément lui rendre hommage. Mais à l'instant que le premier l'eut pris par la main, un second lui coupa le jarret d'un coup de fabre, un troisième le perça d'un coup de lance par derrière. Mahomet voulu porter la main à ses pistolets, mais il étoit trop tard. Les Bisharéens proposèrent ensuite une capitulation à ses gens qui avoient des armes à feu, & qui, comme des imbécilles, ne furent pas s'en servir. Au contraire, ils se laissèrent désarmer, & leurs perfides ennemis les entraînèrent plus loin & les massacrèrent; après quoi, ils emmenèrent tous les chameaux, emportèrent l'eau & laissèrent les malheureux Turcororys périr de soif dans le désert. „

---

(1) C'est le nom du temple de la Mecque.

“ Vous me demandez si j’ai revu Mahomet-Towash depuis mon départ de Chendi ? Il étoit à une des stations des Bisharéens, qu’on trouve deux heures avant d’arriver à Umharack. Son corps étendu sur le sable, étoit desséché par le soleil exempt de corruption. Il avoit le jarret droit & le tendon du talon gauche coupés à coup de sabre. Toutes ses autres blessures étoient également visibles. La lance dont il avoit été percé, avoit sans doute quelque crochet, comme presque toutes celles de ces Arabes ; car en la retirant de son corps, on avoit fait sortir une partie de ses intestins. Il avoit de plus deux blessures à la tête ; j’imagine qu’on les lui avoit faites quand il étoit déjà mort, car elles lui partageoient le crâne, & il n’en est pas une seule qui n’eût dû le tuer sur le champ. — Ismaël & le Barbarin jettèrent du sable sur son corps. Pour moi je ne rendis aucun honneur aux restes d’un homme, qui tandis qu’il vivoit avoit paru se soucier si peu de me voir périr. Nous fîmes quelques pas à droite du chemin où nous vîmes les traces dans le sable, & nous trouvâmes les cadavres de trois hommes très-gros. Ils étoient percés de coups de lances, & on

leur avoit ensuite coupé la gorge. Un dentr'eux avoit même la mâchoire cassée. »

“ Nous trouvâmes ensuite en chemin les corps des malheureux Turcororys, & le lendemain à neuf heures du matin, nous vîmes le cheval de Mahomet-Towash, mort dans le milieu du chemin. Tout le jour suivant, nous vîmes des cadavres étendus çà & là. Il sembloit qu'on avoit poursuivi dans ce désert des infortunés échappés d'une bataille. Des calebasses vuides étoient dans leurs mains, & quelques-uns les tenoient sur leur lèvres & paroissoient être morts en les suçant. — Dieu, je le répète encore, Dieu a puni Mahomet-Towash, en permettant que l'orgueil & la présomption l'aveuglassent, parce que si nos deux caravanes avoient été réunies, nous n'aurions pas pu trouver un endroit plus favorable pour combattre les Bisharéens, que celui où l'eunuque a été tué. Mais il est probable qu'alors les Bisharéens n'auroient pas osé nous attaquer. Mahomet-Towash a été tué dans une vallée étroite, profonde, remplie de sable & bornée de chaque côté par des montagnes escarpées. Nous aurions pu mettre nos chameaux & notre eau en sureté derrière nous,

tandis que du haut du rocher nous aurions à notre première décharge tué les plus hardis de nos ennemis, & obligé le reste de se disperser dans le désert. Les Turcororys se feroient emparés de leurs chameaux & de leur eau qui étoient en petite quantité, ou nous aurions crevé leurs girbas à coups de fusils; & la cavalerie de l'aga auroit arrêté les fuyards. Dans tous les cas, comme les Bisharéens étoient à deux journées de marche du camp d'Abou-Bertrand, la plupart d'entr'eux feroient morts de soif; & si leurs compagnons avoient tenté de nous suivre, ce qui ne feroit pas vraisemblablement arrivé, après la défaite des premiers, ils n'auroient pas pu nous rejoindre avant que nous fussions déjà hors de leur territoire & arrivés sur celui des Ababdés, où étrangers comme nous, il n'auroient pas couru moins de risque. Les puits des Ababdés n'auroient pu suffire à remplir leurs girbas, & il se feroient trouvés dans la détresse & dans le cas de se quereller entr'eux. — Mais voilà tout ce que je fais de Mahomet-Towash. „

L'Aga me dit alors : “ Ullah akbar ! „ & plusieurs autres personnes qui étoient là, firent entendre aussi quelqu'exclamation. L'iman garda quelque

quelque temps le silence. Mais enfin il dit, en s'adressant à l'aga : Oui sans doute, Dieu est Grand & fait ce qu'il croit le mieux. Qui auroit jamais pu penser qu'il abandonnât un serviteur du Caaba, tandis qu'il protégeoit & faisoit arriver heureusement des Kafrs comme ceux-là, dont un millier n'est rien auprès d'un seul cheveu de la tête de Mahomet Towash ? J'étois indigné ; mais je me sentois malade & chagrin, & d'ailleurs je méprisois profondément l'iman ; ce qui me déterminâ à garder le silence. Alors il m'adressa la parole pour la première fois. — “ Je suis bien étonné, dit-il, qu'un Kafr comme vous, un homme qui ne vaut pas la poussière qui s'attache aux pieds d'un musulman, ose porter un turban blanc, qui n'est permis qu'aux vrais croyans & aux gens savans dans nos loix ! ” — Je ne pus pas me contenir davantage. “ Kafr ! m'écriai-je. Eh ! pourquoi m'appellez-vous ainsi ? Vous êtes un Kafr vous-même. J'adore Dieu tout comme vous, & j'adore Jésus-Christ, que Mahomet qualifie de Rouch Ullah (1). Les

---

(1) L'Esprit de Dieu.

Kafrs rendent un culte aux pierres & aux arbres. Ils sont mal élevés, ils ont un caractère dur comme le vôtre. „

„ Seigneur, dis-je à l'aga, je vous prie de me dire si le Grand-Seigneur, dont le firman est en vos mains, me traite de Kafr dans ce firman? Si Ali-Bey & la Porte des janissaires se sont servis, en parlant de moi, de ces expressions injurieuses? S'ils ne l'ont pas fait, pourquoi souffrez-vous qu'on m'insulte en votre présence & dans la forteresse où vous commandez au nom du Grand-Seigneur? Vous ne devez le permettre, ni comme officier, ni comme musulman. „

„ Cela est vrai, dit un vieillard qui, je crois, étoit le secrétaire de l'aga. — “ Moulah, dit aussitôt l'aga, je ne m'attendois pas à cela de vous. Je ne croyois pas que vous fussiez assez insencé pour demander à un homme qui vient d'un voyage aussi dangereux que celui-là, pourquoi il porte un turban de telle ou telle couleur. „ — “ Je n'ai pas besoin de son indulgence, repris-je. Voilà mon firman. J'exige qu'il soit lu dans votre divan; après quoi, je me coëffurai & je m'ha-

billeraï de la couleur que le firman me permet ; & comme je fais qu'il me permet toutes sortes de couleurs (1), j'insiste encore pour qu'on le lise.,

Le moullah essaya deux fois de prendre la parole. Mais on ne le lui permit pas ; & Hagi-Ismaël lui dit : « Moullah, vous me faites souvenir de ces perfides voleurs de Teawa. Ils ne portent que des turbans blancs ou verts. Ils se disent tous musulmans, sherifs, & gens savans comme vous. Mais je jure qu'il n'y eut jamais de plus grands Kafirs en enfer. Je souhaite que vous ne le soyez pas aussi. » — Hagi-Ismaël étoit derrière moi. Il étoit habillé de baracan comme moi & mes gens, & il avoit un bonnet rouge au lieu de son turban verd ; de sorte que le moullah ne le prenoit point pour un Turc, encore moins pour un sherif. J'imagine même qu'il croyoit que c'étoit un Grec, à la manière dont il baragouinoit l'arabe. — « Ami, lui dit ce prêtre, écoutez l'avis que je vous donne. Parlez avec plus de respect des gens au-dessus de

---

(1) D'après un firman du Grand-Seigneur, celui en faveur de qui il est écrit peut prendre la couleur, l'habillement & les armes qu'il veut.

vous, fans quoi, vous courrez risque de vous faire arracher la langue. „

Hagi-Ismaël ne fut jamais doué d'une grande patience. Il étoit bon & honnête; mais quoi-qu'agé de soixante-dix ans, il s'emportoit comme un enfant, d'autant plus même qu'il n'entendoit presque pas la langue arabe. Il étoit officier de la Porte des Janissaires, & de plus sherif. Ali-Bey l'avoit envoyé en Abyssinie, ainsi que je l'ai déjà dit, pour escorter l'abuna. Malheureusement il comprit bien toute la phrase du moullah; & courant vers lui avec colère, il lui dit: " Payen maudit! race de chien! vous osez me menacer, moi dont la barbe est blanchie. Et qui est au-dessus de moi ici? Ce ne seroit pas même l'aga, fût-il sherif, & il ne l'est point. Il est officier des janissaires comme moi. Il me commande aujourd'hui, & je le commanderai demain. Mais si ce n'étoit pas par égard pour lui, je ne vous quitterois pas que je ne vous eussé fait sauter la tête de dessus les épaules. „

Tout étoit en ce moment dans la plus grande confusion. " Hagi-Ismaël, m'écriai-je, pour l'amour de Dieu, restez tranquille! " Tout le

monde parloit, & personne ne pouvoit se faire entendre. Le moullah traversa la chambre & alla s'asseoir de l'autre côté de l'aga qui lui dit d'un ton sévère : " On ne vous a jamais chargé de veiller sur ce que Yagoubé devoit faire ou ne pas faire à Syené. C'est moi seul que cela regarde, & je n'ai pas besoin de prendre vos avis. Il est au service d'un roi, & si vous osiez l'insulter à Constantinople, il vous en coûteroit la vie avant que le soleil se couchât, quand même vous seriez un homme bien plus considérable que vous n'êtes. Qui vous a appris à appeller Kafr un homme que vous n'avez jamais vu, & à insulter un janissaire, un sherif, un vieillard enfin, dont des gens qui valent mieux que vous, s'honorent de baiser la main ? Allez-vous-en chez vous, & apprenez à être sage ; car vous en avez besoin. Ne faites pas du moins de la forteresse du Grand-Seigneur le théâtre de vos folies. „ — Le moullah sortit aussitôt très-humilié de cette semonce.

Michael avoit déjà porté les livres où étoient mes dessins, & je commençai par faire voir à l'aga les arbres & les fleurs. Il en parut enchanté, & les porta en riant près de son

nez, comme s'il avoit voulu les sentir. Ces deslins ne pouvoient l'offenser, parce qu'ils ne représentoient rien de ce qui avoit vie. Je lui montrai ensuite un poisson, & je l'avançai aussi vers un homme qui avoit une barbe vénérable & une figure très-prévenante, & qui regarda le poisson avec beaucoup d'étonnement. L'aga avoit plusieurs fois donné le nom de *père* à ce vieillard. "Ne soyez pas fâché, me dit cet homme, si je vous fais une question. Je ne ressemble point au moullah qui vient de sortir." — "Je satisferai avec plaisir à tout ce que vous me demanderez, lui répliquai-je. Mais à votre tour, ne vous offensez point de mes réponses." — "Non, non, s'écrièrent deux ou trois autres personnes. Hagi-Soliman est trop sage pour cela."

"Ne croyez-vous pas, me dit Soliman, que ce poisson s'élèvera contre vous au jour du jugement?" — "Je l'ignore: mais je vous avoue que si cela étoit, je serois bien surpris." — "Soyez certain que cela arrivera." — "Eh bien! cela m'est indifférent." — "Ne savez-vous point ce que Dieu vous dira à l'occasion de ce poisson? Voulez-vous que je vous l'apprenne?" — "Vous m'obli-

gerez beaucoup ; car je n'en ai pas la moindre idée. „ — “ Dieu vous demandera : Avez-vous fait ce poisson ? Que répondrez-vous ? „ — “ Oui, je l'ai fait. „ — “ Il vous dira ensuite : faites-lui une ame. „ — “ Je répondrai ; je ne le puis pas. „ — “ Eh bien ! vous dirait-il , pourquoi avez-vous fait le corps de ce poisson , puisque vous n'étiez pas capable de lui créer une ame ? Que pourrez - vous répondre alors ? „ — “ J'ai fait ce corps , parce que vous m'avez donné le talent de le faire. Mais je ne lui ai point créé une ame , parce que je n'ai point un pouvoir que vous avez réservé pour vous seul. „ — “ Pensez-vous que Dieu se contente de cette réponse ? „ — “ Certainement , je le pense. Cette réponse est vraie , exacte , & il est impossible d'en faire une plus juste. „ — “ Ah ! le moullah vous soutiendrait que cela ne doit pas être ainsi ; que peindre des objets vivans est une idolâtrie , dont le feu de l'enfer est la récompense. „ — “ Je suis donc dans un cas désespéré ; car c'est un péché dont je ne me repentirai jamais. „

Ainsi finit cette singulière discussion , & nous nous séparâmes très-satisfaits les uns des autres.

Le soir plusieurs des principaux habitans de Syené vinrent prendre du café chez moi. L'aga m'envoya deux moutons, & me fit présent d'une paire de pantoufles de maroquin, parce qu'il avoit remarqué que mes pieds étoient très-enflammés, & que je souffrois de ce qu'ils restoient exposés à l'air.

Le 11 Décembre 1772, nous partîmes de Syené. Nous ne pouvons pas dire que nous fîmes voile, parce que notre mât étoit abattu, & que nous allions avec le courant & les rames contre le vent. En descendant le Nil nous eûmes un temps indifférent: il étoit assez beau pendant le jour, mais les nuits & les matinées étoient extrêmement froides. Cependant comme nous étions sur le tillac, & que nous étions mieux vêtus & mieux nourris que dans le désert, nous supportions plus aisément la froidure. Le thermomètre étoit à-peu-près au même degré que dans le désert. Nous avions une assez bonne provision d'eau-de-vie, dont la moitié m'avoit été fournie par l'aga, & l'autre moitié par mon hôte le Schourbatchie. Ils me l'avoient donnée à l'insçu l'un de l'autre; car chacun d'eux n'auroit pas voulu avouer qu'il buvoit des liqueurs fermentées, ni même qu'il en gardoit chez lui.

J'avois donné à chacun de mes gens, ainsi qu'à Ismaël & aux Grecs, une de ces couvertures communes, qu'on appelle des *barra-cans*, & dont l'étoffe est grossière, mais très-chaude. Je leur avois aussi donné une veste & de grandes culottes de la même étoffe; & nous avions tous jeté dans le Nil les vêtements avec lesquels nous avions traversé le désert. La manière simple dont nous étions habillés ne pouvoit choquer; car dans ces contrées rien ne contribue plus que de tels vêtements à la sûreté des voyageurs. Je passai, sans m'arrêter, chez le sheik Nimmer, & j'en eus du regret: mais il étoit nuit, & je ne me portois pas bien.

Le 19, nous arrivâmes à How, où la fièvre intermittente, qui m'avoit abandonné à Syené, me reprit avec fureur. Ce qu'il y avoit de plus malheureux pour moi, c'est que ma provision de quinquina étoit presque épuisée, & notre rais eut besoin de s'arrêter là toute une journée. Comme nous n'étions qu'à une petite distance de Furshout, je fis monter un des Barbarins sur un chameau, & je l'envoyai avertir les pères capucins de mon arrivée, & de l'état de maladie où j'étois. Je leur fis dire en même

temps que mon pain de froment étoit achevé, & que je les priais de m'envoyer un peu de riz, s'ils en avoient.

Dès que le Barbarin se présenta chez ces moines, ils le traitèrent d'imposteur. L'un d'eux déclara qu'il savoit bien certainement que j'avois péri dans la mer Rouge. Un autre contredit le premier, & soutint avec la même certitude, que des voleurs m'avoient assassiné en Abyssinie. Le Barbarin, qui ne manquoit pas d'esprit, pria ces bons pères d'observer que si je m'étois noyé dans la mer, il étoit impossible que j'eusse été tué deux ans après à terre par des voleurs; qu'ainsi l'un de ces rapports étoit nécessairement faux; qu'ils pouvoient l'être tous deux, & qu'ils l'étoient effectivement, puisque je me trouvois en ce moment à How. Mais ils se moquèrent de lui, & le menacèrent de le conduire au sheik Haman pour le faire punir.

Le pauvre Arabe leur dit avec beaucoup de bon sens: " Si je venois au nom d'Yagoubé vous demander de l'or ou de l'argent, vous pourriez vous méfier de moi: mais certes il ne vaudroit pas la peine que je louasse un

chameau pour venir de How jusqu'ici vous escroquer deux misérables pains & une livre de riz, dont je n'ai jamais goûté que depuis que je suis avec Yagoubé; car il ne mange jamais un morceau sans le partager avec nous, comme il jeûne avec nous quand nos vivres sont finis. » — Les moines lui demandèrent alors où il m'avoit rencontré? — “ L'Arabe répondit que c'étoit au Ras-el-Feel; & comme il ne put pas leur expliquer quel étoit ce pays-là, il s'ensuivit une nouvelle altercation. Après quoi les deux révérends disputeurs conclurent qu'il y avoit trois ans que j'étois noyé dans la mer Rouge, & que l'histoire du Ras-el-Feel étoit un mensonge. »

Cependant il arriva une chose qui n'est pas très-rare; c'est que le domestique fut plus prévoyant que le maître. Mon grec Michaël songea que les moines pourroient bien ne rien donner, & il dit au Barbarin qu'il devoit dans ce cas-là s'adresser au sheik Ismaël à Badjoura, & lui demander pour moi un pain ou deux, avec un peu de riz. Le Barbarin, éconduit par les moines, craignoit d'être également rebuté du sheik Ismaël, & il fut bien surpris de l'accueil favorable qu'il reçut chez lui. Le

pain & le riz me furent soudain envoyés. Le sheik avoit aussi entendu débiter que j'étois mort : mais il se laissa aisément persuader que je vivois, parce qu'il en étoit bien aise.

Le lendemain, 20 Décembre, nous nous arrêtàmes à Furshout, quoique la dureté des moines & l'invitation d'Ismaël me donnassent grande envie d'aller loger à Badjoura, pour préserver le bon sheik de ses pleurésies & des méprises où il pouvoit retomber sur le mois du Ramadan. (1) Les capucins, embarrassés, me firent quelques excuses de mauvaise grace ; & si ces pères, qui ne sont établis là que pour la conversion de l'Ethiopie & de la Nubie, s'étoient montrés jusqu'alors avec assez peu de zèle pour remplir leur mission, j'avoue que ce zèle ne parut pas s'accroître à l'ouïe de quelques détails que je leur fis de mon voyage.

Le 27, nous continuâmes notre route vis-à-vis d'un petit village qui est au-dessus d'Achmim ; nous fûmes appelés par un homme qui, quoique mal vêtu, prit un ton d'auto-

---

(1) Ceci est une allusion au premier voyage sur le Nil. Voyez le premier Volume.

rité, & demanda passage pour le Caire, ce que je ne lui aurois pas accordé si j'en avois été le maître : mais le rais s'empressa d'accéder à sa demande. Cet homme me dit ensuite qu'il étoit un chrétien Cophte, & qu'il levoit les impôts dans les villages chrétiens, où le bey ne permettoit pas que les Turcs allassent. — “ J'ai appris, me dit-il, que vous descendiez le Nil, & je vous ai attendu pour vous demander passage. Le rais me connoît, & il fait bien que je ne vous incommoderai pas : mais je porte beaucoup d'argent, & je ne me soucie pas qu'on le sache. J'espère que vous voudrez bien m'accorder votre protection en faveur de mon maître. „ — “ Certes, l'ami, lui répondis-je, moi je n'ai que sept schillings au monde, & je doute que mes habits valent cette somme. Il n'y a que quelques jours encore que je me réjouissois beaucoup de ma pénurie, parce qu'elle garantissoit ma sûreté : mais, puisque heureusement pour vous la Providence vous a fait rencontrer sur mon chemin avec votre argent, comptez qu'au besoin je le défendrai de tout mon pouvoir, comme s'il étoit à moi. »

Le 10 Janvier 1773, nous arrivâmes au

couvent de Saint-George, tous tant que nous étions, je crois, encore plus malades & plus découragés que le jour que nous sortîmes du désert. Personne ne nous reconnut dans le couvent; on ne s'y rappeloit plus ni nos traits, ni le son de notre voix, & nous y entrâmes quasiment par force. Ismaël & le Cophte qui nous avoit joints en route, se rendirent chez le bey; & moi j'eus beaucoup de peine à trouver le moyen de faire parvenir un message au patriarche & à mes correspondans du Caire, encore me fallut-il donner pour cela les deux seules piastras qui me restoient dans la poche. Les capucins de Furshout nous avoient reçus avec froideur sans doute: mais les Caloyers de Saint-George nous reçurent bien plus froidement encore; ils ne vouloient pas même nous laisser mettre le pied dans leur couvent. Cependant ces difficultés ne furent pas de longue durée. La matinée y mit un terme, & ramena nos amis au couvent; nous fûmes tranquilles, & nous pûmes dormir tout à notre aise. Nous n'avions rien de mieux à faire, en effet, que de dormir; car nous n'avions point porté de vivres, & les Caloyers ne nous donnèrent rien à manger; je ne fais pas même s'ils l'auroient pu, quand même ils en auroient eu l'intention.

Mais nous pensions qu'ils ne l'avoient point cette intention; & d'après le cours ordinaire des choses, nous nous croyions fondés à le penser. Nous oublions que nous étions au Caire, lieu où l'on ne peut jamais calculer comme ailleurs, & où la volonté arbitraire & capricieuse des tyrans règle, ou plutôt confond tout. Je m'endormis profondément pendant une heure. Mais je fus réveillé par un bruit confus de voix; & avant que je fusse bien revenu à moi, j'aperçus autour du tapis sur lequel j'étois, dix ou douze soldats qui avoient l'air des plus grands bandits que j'eus encore vus. Cependant je réfléchis tout-à-coup que ce n'étoit pas un lieu où l'on pût être volé & assassiné sans aucun motif; & convaincu qu'on n'en avoit point de me faire du mal, je fus bientôt rassuré. Sans cela, il est certain que l'habillement, le langage, la conduite des gens qui m'entouroient, auroient dû m'alarmer.

“ Que souhaitez-vous, leur dis-je, & pour quoi prenez-vous la liberté d'entrer ici? ”

— Ils me répondirent en langue turque: “ Al-  
lons, allons, levez-vous. Le bey vous demande. ”

— “ Certes, repliquai-je, le bey choisit une  
heure bien incommode. ” — Leur réponse fut:

Levez-vous, ou nous vous ferons marcher par force. — “Imagine, leur dis-je, mes amis, que vous me prenez pour quelqu'autre; car il n'y pas encore deux heures que je suis arrivé, & depuis je n'ai pas mis le pied hors du couvent. Il est impossible que le bey ait pu savoir que j'étais ici. — L'un d'eux me répondit alors en langue franque: “Et qu'est-ce que cela nous fait à nous qu'il sache que vous êtes vici ou non? Il nous envoie pour vous chercher; ainsi il faut que vous veniez. Allons, levez-vous. — En même temps il s'avança pour me prendre par le bras. — “Tiens-toi loin de moi, m'écriai-je, insolent! Songe que je suis Anglois, & prends garde à ne me toucher. Si le bey me demande, il est le maître dans son pays, & je vais me rendre auprès de lui: mais encore une fois, ne me touche point. Quoiqu'il y ait trois ans que je n'aie point vu Mahomet-Bey (1), je n'oublie point qu'il fait ce qu'il se doit à lui-même, & qu'il n'entend point qu'un vil esclave ose mettre la main sur un homme tel que moi. — “Non, non, mallem, dit un homme qui parloit ita-

(1) Mahomet-Abou-Dahab, vainqueur & successeur d'Ali-Bey.

lien, nous n'avons point intention de vous faire du mal. Ismaël que vous avez ramené de l'Habesh, a déjà parlé au bey; & le bey désire de vous voir: voilà tout. „ — “ Eh bien! sortez, répondis-je, jusqu'à-ce que je sois prêt. J'irai bientôt vous joindre. „

Aussitôt ils sortirent. Je les entendis demander à boire aux Caloyers: mais certainement ils ne se trouvèrent jamais dans un endroit moins favorable pour avoir à boire ou à manger. D'ailleurs, ma toilette ne fut pas longue, & je ne leur donnai pas le temps de s'impacienter. Je n'avois point de chemise sur le corps; & il y avoit quatorze mois que je n'en avois pas eu. J'avois une veste & des culottes longues, de grosse étoffe de laine brune, & une couverture de la même étoffe, qui me servoit de manteau ou de capote, & dans laquelle je m'enveloppois pour me coucher. J'avois rasé à Furshout ma longue barbe; mais je portois encore de grandes moustaches. Ma coëffure étoit une mouffeline blanche, roulée autour d'un bonnet rouge, à la turque, qui me servoit le jour & la nuit. Je portois en outre sur ma veste une grosse ceinture de laine qui me faisoit huit ou dix fois le tour du corps.

& qui remontoit jusqu'à l'estomac. J'étois pieds nuds. Deux pistolets anglois , montés en argent , étoient passés dans ma ceinture à gauche , & j'avois à droite un couteau accourbé à l'abyssinienne , dont le manche étoit de corne de rhinocéros. Ainsi recoutré , j'allai joindre les bandits qui m'attendoient à la porte du couvent. La nuit étoit très - obscure & le vent souffloit avec force.

Le farach , ou commandant du parti , montoit une mule ; & par une marque de considération singulière , il avoit fait mener un âne avec un panneau de jonc sur le dos ; car c'est le seul animal , qu'à la honte de nos chrétiens , il leur soit permis de monter au Caire. Ce pauvre âne avoit à porter un fardeau qui n'étoit pas léger : mais heureusement qu'il avoit de la force. L'inconvénient étoit qu'il n'avoit ni selle , ni étriers , & que mes pieds auroient touché à terre , si je n'avois pas eu soin de les soulever tant que je pouvois ; ce qui n'étoit nullement aisé , car ils se ressentoient encore des sables brûlans du désert , & ils étoient dans un état d'inflammation qui me faisoit beaucoup souffrir. Personne ne pourroit jamais s'imaginer la centième partie de ce que je souff-

fris cette nuit-là. Heureusement encore que mes douleurs n'étoient que physiques. J'avois endurci mon cœur. Ce cœur, j'ose le dire, ne manquoit point de force ; & ce qui soutenoit le plus mon courage, c'étoit l'espoir de quitter bientôt ces détestables contrées & d'être rendu à la société des hommes.

La mule que montoit le farach alloit fort vite. Mon âne marchoit aussi d'un bon pas ; mais il ne pouvoit pas suivre la mule. Chaque soldat portoit, indépendamment de ses armes, un bâton de neuf ou dix pieds de long, comme les bâtons de nos watchmans (1) anglois, & ils s'en servoient tour-à-tour pour frapper mon âne & le presser de manière qu'il pût joindre la mule. J'avois toutes sortes de raisons pour compâtrir aux souffrances de mon pauvre âne ; car soit exprès, soit par mégarde, de quatre coups de bâtons, il y en avoit au moins un qui m'attrapoit les hanches ou les épaules, & j'en portai les marques pendant plus de deux mois. Il étoit inutile de me plaindre. Il auroit autant valu dire au vent de ne pas souffler.

---

(1) Ce sont les gens qui veillent la nuit dans les rues.

L'on trouve ordinairement fort peu de personnes dans les rues du Caire. Cependant nous en rencontrâmes quelques-unes qui nous firent place en se disant les unes aux autres que j'étois sans doute quelque voleur que l'aga des janissaires avoit fait arrêter. J'avois fait près de trois milles avec tous ces désagréments, quand nous nous arrê tâmes à la porte du bey. Le palais étoit bien éclairé, & il y avoit autant de mouvement que s'il n'eût été que midi. Je descendis difficilement de dessus mon malheureux âne; mais j'eus pourtant plus de plaisir en mettant pied à terre, que je n'en avois jamais eu en montant le plus beau cheval du monde.

Les gens du palais ne sachant pas pourquoi je venois, crurent que j'étois quelque Arabe Bedouin. Cependant j'apperçus un Cophte que je reconnus pour avoir été au service d'Ali-Bey. Je lui dis qui j'étois & il me remit tout de suite; mais il ignoroit mon arrivée, & conséquemment il ne savoit pas qu'on m'eût envoyé chercher. Il passa dans le cabinet du bey qui aussitôt donna ordre qu'on me fit entrer.

Dans le même temps, le farach & les soldats qui m'avoient accompagné si honnêtement,

s'avancèrent autour de moi pour me prier de leur donner le bacfish, c'est-à-dire, de l'argent pour boire. " Attendez, amis, leur dis-je, votre maître me connoît très-bien, & nous allons voir le bacfish qu'il vous donnera. „ — Plusieurs Turcs qui étoient-là, demandèrent aussitôt: " Que vous ont-ils fait? Avez-vous à vous plaindre d'eux? Parlez au bey, & il les fera punir. „ — Mon farach prévint qu'il alloit y avoir quelque chose de fâcheux pour lui; & quoique l'ordre du bey fût venu pour me faire entrer, il appuya son dos contre la porte, & ne voulut pas me laisser passer que je ne lui eusse promis de ne pas me plaindre au bey.

Enfin, je fus présenté à Mahomet bey Abou-Dahab. Il étoit le gendre de mon ami Ali-bey, qu'il avoit trahi & forcé de fuir en Syrie, où il se maintenoit encore avec une petite armée. Mahomet-Abou-Dahab avoit été présent à la dernière audience que j'avois eue d'Ali-Bey, & il étoit alors en habit de guerre. Cette fois-ci, je le trouvai dans un vaste appartement où il y avoit deux grands sophas chargés de coussins d'étoffe de soie cramoisi & or. Il y en avoit pourtant un petit de bro-

card jaune, sur lequel le bey étoit couché. Les deux sophas se joignoient, & il étoit dans le milieu, la tête appuyée sur sa main gauche. Quoiqu'il fût déjà tard, Mahomet étoit encore tout habillé. Son turban, sa ceinture, le manche de son poignard étoient couverts de pier-  
reries, & il avoit à son turban un croissant en diamans bien plus beaux que ceux que j'avois vus autrefois à Ali-Bey.

L'appartement étoit éclairé par un grand nombre de bougies, & je me trouvai en quelque sorte humilié au milieu de tant de luxe & de magnificence. Je craignois de poser mes pieds nus & poudreux sur les riches tapis de Perse qui couvroient le parquet; & comme j'avois d'ailleurs beaucoup de peine à marcher, le bey me trouva un air si extraordinaire, qu'il s'écria du plus loin qu'il me vit : “ Qui est-ce là ? Qui est-ce ? D'où vient cet homme ? „ Son secrétaire lui dit qui j'étois ; & je le lui dis moi-même en langue arabe, en lui faisant une profonde révérence : “ Mahomet bey, je suis Yagoubé, Anglois, plus connu de votre beau-père que de vous : mais bien peu propre à paroître devant vous dans l'état où je suis ; car vos gens m'ont arraché de

mon lit, dans le moment où je jouissois du seul sommeil paisible que j'aie eu depuis bien des années. „

Le bey parut très-fâché de ce que je lui disois, & il dit en langue turque à ceux qui étoient autour de lui : “ Mes gens ! & qui est-ce donc qui ose faire cela ? c'est impossible ! „ Ceux qui avoient été témoins de l'ordre qu'il avoit donné d'aller me chercher, le lui rappelèrent ; car il paroissoit l'avoir oublié. Ils lui dirent ce qu'Ismaël & le Cophte avoient raconté en ma faveur. Il se retourna alors sur son sofa avec violence en s'écriant : “ Je me souviens très-bien de l'homme dont on veut parler : mais il ne ressemble pas à celui-ci. Il y a beaucoup de différence. „ — “ Je vous ai demandé, dit-il, Yagoubé, qui est-ce qui vous a fait sortir de votre lit, dans l'état de souffrance où vous êtes ? & je vois que c'est moi-même : mais je vous donne ma foi de Musulman que je n'entendois point cela & que j'ignorois que vous fussiez malade. „

Pendant ce temps-là, mes pieds me faisoient tant de mal, que j'étois prêt à m'évanouir, & je ne pus pas répondre. Il y avoit deux

couffins de velours ciselé sur une marche, & je me laissai tomber à genoux sur ces couffins, ne sachant pas s'il m'étoit permis de m'asseoir. Le bey voyant que je m'agenouillois, s'écria aussitôt : " Eh ! quoi donc ! que faites-vous ? „ — Je m'aperçus bien qu'il croyoit que je voulois lui porter quelques plaintes ou lui demander quelques grâces ; je lui montrai l'état affreux dans lequel étoient mes pieds, & je lui dis que cela me venoit d'avoir traversé le désert. Il me pria à l'instant de m'asseoir sur le couffin. " C'est la fraîcheur de la nuit, dis-je, & la course que je viens de faire sur un âne qui m'occasionnent ces douleurs ; mais elles seront bientôt passées. „

" Vous êtes bien malheureux, dit le bey. Ce que je voulois faire pour votre bien tourne à votre désavantage. „ — J'espère que non, bey, lui répondis-je, je ne souffre déjà plus, & je suis en état d'entendre ce que vous avez à me commander. „ — " J'ai plusieurs questions à vous faire, dit le bey. Vous avez traité avec une extrême bonté le pauvre vieux sherif Ismaël, ainsi qu'un de mes domestiques chrétiens, & je voulois vous demander ce que je pouvois faire pour vous ; mais ce n'est pas le

moment. Retirez - vous à présent chez vous. Reposez - vous. Je vous renverrai chercher. Mangez & buvez tranquillement, sans rien craindre. Mon beau-père n'est plus ici ; mais Dieu merci, j'occupe sa place. Il suffit. „ — Je fis une révérence & je sortis.

Tandis que j'étois chez le bey, il parla souvent à ses gens en langue turque : mais ces interruptions sont trop fréquentes dans ces sortes d'audiences pour qu'on les remarque. Quand je quittai l'appartement du bey, je fus accompagné par cinq ou six personnes. Je passai d'abord dans l'anti - chambre, puis dans une chambre qui communiquoit à la salle des gardes. Je fus joint-là par un esclave magnifiquement vêtu, & tenant un panier d'oranges. Il paroissoit sortir de l'appartement du bey, & il me dit : “ Yagoubé, voilà du fruit que je vous apporte. „

Dans ces contrées un présent n'est pas précieux par lui-même, mais bien par le rang & la qualité de la personne qui l'offre. Vingt mille hommes, qui dormoient en ce moment dans le Caire, auroient regardé comme le jour le plus heureux de leur vie celui où le

bey leur auroit donné la moindre des oranges qui étoient dans ce panier. D'ailleurs un don est, dans ces cas-là, la meilleure marque de protection & d'amitié. Accoutumé à ces cérémonies, je me contentai de prendre une seule orange, en faisant une profonde révérence à l'esclave qui tenoit le panier, & qui me dit alors à voix basse : " Mettez la main jusqu'au fond. „ Il me fut aisé d'y appercevoir une bourse de soie cramoisi & or, & tricotée à maille aussi ferrée que les bas que nous portons. Je la pris, & je vis qu'elle contenoit beaucoup de sequins. Alors, la portant à ma bouche, je la baisai par respect pour la personne qui me l'envoyoit, & je dis au jeune esclave : " Certes, voilà du fruit bien beau & bien peu commun ; mais c'est pour moi du fruit défendu. La protection & la bienveillance du bey me font plus agréables que ne peuvent l'être mille bourses comme celle-là.

L'esclave parut extrêmement étonné, car rien ne semble plus étrange à un Turc que de voir un homme, quel qu'il puisse être, refuser de l'argent. Quoique je témoignasse la reconnoissance la plus vive & la plus respectueuse, l'esclave voyant qu'il étoit impossible de me faire

accepter la bourse, trouva ce refus si extraordinaire de la part d'un homme couvert d'un misérable barracan, & ayant l'air de ces gens qui charrient de l'eau & nettoyoient les marches du palais, qu'il ne voulut pas me laisser sortir, & me ramena dans la chambre où le bey étoit encore assis. Abou-Dahab examinoit en ce moment une pièce de fatin jaune, & il fit l'interrogation ordinaire : " Eh bien ! qu'est-ce ? de quoi s'agit-il ? „ L'esclave lui parla long-temps en langue turque ; & le bey posant la pièce de fatin, se tourna vers moi, & me dit : " Eh ! pourquoi cela ? vous devez sûrement manquer d'argent ? vous n'êtes pas vêtu comme à votre ordinaire ? Est-ce par orgueil que vous me refusez ? „

" Bey, lui répondis-je, voulez-vous me permettre de vous expliquer mes sentimens en peu de mots ? Peut-être n'y a-t-il jamais eu d'homme à qui vous ayez donné de l'argent, ou du moins à qui vous en ayez offert, qui fût plus reconnoissant de votre générosité que moi. Je ne me suis présenté chez vous vêtu de cette manière, que parce qu'il n'y a que quelques heures que je suis débarqué. Mais je ne suis pas dans le besoin, je ne man-

que point d'argent. Vous êtes déjà certain des vœux que vous mérite la charité que vous avez voulu exercer envers moi , & je ne veux point vous priver de celles de la veuve & de l'orphelin , à qui votre argent est sans doute utile. Julien & Rose , les principaux négocians du Caire , me fourniront tout ce qu'il me faudra. En outre , je suis au service d'un des plus puissans rois de l'Europe , & il ne me laissera manquer de rien , puisque je voyage par ses ordres. „

Le bey , me regardant alors avec un air extrêmement prévenant , me dit : “ En ce cas-là que puis-je faire qui vous soit agréable ? Vous êtes maintenant étranger où je commande ; vous êtes également l'étranger de mon beau-père , & c'est une double obligation pour moi. Que puis-je donc faire ? „ — “ Des choses , répondis-je , qui ne dépendent què de vous seul , & je vous les dirai s'il n'y a pas trop de présomption à moi de les dire. „ — “ Point du tout , répliqua-t-il. Si je puis faire ce que vous souhaitez je le ferai ; si je ne le puis point , je vous le dirai avec franchise. „

A la manière dont s'exprimoit le bey , je

vis bien qu'il avoit conçu une plus haute opinion de mon caractère depuis que j'avois refusé la bourse. — "Bey, lui dis-je, plusieurs de mes compatriotes, braves, riches, & pleins de mérite, font le commerce dans l'Inde, où mon roi a de vastes possessions. „ — Il dit en se parlant à lui-même : cela est vrai, je le fais. — "Plusieurs de ces commerçans, repris-je, viennent trafiquer à Jidda. J'y ai laissé à mon passage onze de leurs vaisseaux, qui, conformément aux traités, paient de gros droits à la douane, & qui en outre, par générosité & par noblesse, font de grands présens au prince du pays & à ses ministres, pour en être protégés. Mais depuis quelque temps le shérif de la Mecque a accumulé impôt sur impôt, extorsion sur extorsion, au point que les Anglois sont à la veille de renoncer à ce commerce. „ — "Ibn-Cahaba (1) ! dit le bey, il a payé cela quand je suis allé à la Mecque. „ — "Le bey a conquis la Mecque ? me dit tout doucement un homme qui étoit derrière moi. „ — "Eh ! quoi, poursuivit Mahomet, votre nation, qui est puissante & brave, ne fait pas renverser Jidda de fond en

---

(1) Fils de P.....

comble ? N'avez-vous pas des canons dans vos vaisseaux ? „ — “ Bey, repris-je, ces vaisseaux sont tous très - gros & très - forts, armés en guerre, & remplis d'intrépides officiers & d'habiles matelots. Jidda & des places plus fortes que Jidda ne pourroient pas résister une heure à un seul de ces vaisseaux. Mais Jidda ne fait point partie de nos possessions ; & dans tous les pays qui appartiennent à d'autres rois que le nôtre, nous nous conduisons avec prudence, nous faisons le commerce en paix, & nous n'avons recours à la force que quand notre propre défense l'exige. „

“ Que souhaitez-vous donc que je fasse ? dit le bey. „ — “ Mes compatriotes, repris-je, se sont mis dans la tête une chose, qui, j'en suis persuadé, est très-bien vue. Ils disent que si vous vouliez leur permettre de conduire leurs vaisseaux, & de porter leurs marchandises à Suez, & non à Jidda, ils pourroient compter sur votre parole, s'ils ne manquoient point à leurs engagements envers vous, & qu'ainsi ils feroient tranquilles. „ — “ Non, jamais je ne manquerois à ma parole, dit le bey. Tout cela d'ailleurs feroit à mon avantage. Mais vous ne me dites point ce que je

puis faire pour vous ? „ — “ Patience, s'il vous plaît, lui dis-je, bey; & soyez assuré que quand on saura dans ma patrie ce que vous avez fait pour elle, à ma sollicitation, ce sera pour moi le plus grand honneur qu'aucun prince ait jamais pu m'accorder. „ — “ Eh bien ! que cela soit ainsi, dit-il. Que l'on serve du café. Que cet Anglois soit introduit toutes les fois qu'il se présentera ici. Donnez un castan (1). „ — A l'instant le café fut servi, & je fus revêtu de mon castan. Je sortis de cette manière, & ceux qui me virent passer, me traitèrent avec bien plus de respect que lorsque j'étois entré. L'homme étoit pourtant le même : mais le castan le rendoit très-différent à leurs yeux. Mon ami le farach & ses bandits m'attendoient à la porte avec une mule qui avoit des étriers dorés & étoit richement caparaçonnée.

Je m'en retournai au couvent de Saint-George aussi vite que j'étois venu, mais exempt des salutations du bâton qui m'avoient accompagné sur l'âne. Les choses étoient changées à

---

(1) Un castan est une espèce de robe ou de domino, qui sert d'habit de cérémonie & de marque d'honneur.

mon avantage ; & pour me témoigner leur respect, les soldats renversoient tous ceux qui se trouvoient dans les rues. Ils commençoient par leur donner un grand coup de bâton sur la tête ; puis ils leur demandoient pourquoi ils ne se rangeoient pas. Tous mes gens, à Saint - George, m'avoient cru perdu, ou du moins ils avoient imaginé que j'étois allé chez mes correspondans, & ils avoient déjà pris mon lit.

Depuis, je revis deux fois Mahomet Abou-Dahab, & je terminai l'accord en faveur des marchands anglois. Au lieu de 14 pour cent de droits sur les marchandises & d'un présent considérable qu'il en coûtoit à Jidda, le bey se contenta de 8 pour cent, sans aucun présent ; & il envoya, à ses propres fraix, à Moka, un firman avec ma lettre, dont je joindrai ici une copie, ainsi que des instructions que je fis passer dans l'Inde.

Le lieutenant du capitaine Thornhill, ce même M. Greig, que j'avois vu à Jidda, fut le premier qui descendit le golphe de Suez dans le vaisseau *la Minerve*, & qui vint ensuite par terre au Caire ; & dans tout ce voyage il  
se

se conduisit d'une manière honorable pour son pays.

Dans les deux visites suivantes que je fis à Mahomet, je reçus le firman, & j'eus une conversation en présence de ce bey avec l'homme qu'il choisit pour aller à Moka; non que je crusse que mes recommandations fussent de grande conséquence, après les ordres du bey, mais je savois qu'on pouvoit s'assurer qu'il feroit beaucoup de diligence, en lui donnant en secret un léger présent. Je donnai aussi un présent de peu de valeur à chacun des deux secrétaires, qui contribuèrent à me procurer le firman, dont je déposai l'original chez le consul de Venise. Je crus qu'il seroit indiscret de montrer de la parcimonie dans une affaire qui sembloit être d'un avantage particulier & général: mais je n'en ai jamais attendu la moindre marque de reconnaissance publique, ni particulière, & je ne me suis point trompé.

L'on dira peut-être que le commerce par l'Istme de Suez, loin d'être d'aucun avantage à la Compagnie des Indes angloise, peut lui être nuisible. C'est du moins là ce que me

dit lord North ; dans la première entrevue que j'eus avec lui à mon retour du Caire. Je ne prétends pas décider la question : mais je demanderai si , quand un homme a par hasard une entreprise aussi importante en son pouvoir , il ne doit pas , en bon citoyen , chercher à la faire réussir , & laisser au public , qui y est intéressé , à juger si la chose lui est avantageuse ou non.

J'ai lu dans l'abbé Prevost , ou dans le consul Maillet , je ne fais lequel , car je n'ai pas leurs ouvrages sous mes yeux ; j'ai lu , dis-je , qu'au commencement de ce siècle les François avoient offert beaucoup d'argent au gouvernement du Caire , pour obtenir la permission d'envoyer seulement un paquebot à Suez , pour y chercher les dépêches de leurs établissemens dans les Indes , & qu'ils avoient été constamment refusés. Maintenant la Compagnie des Indes & le gouvernement d'Angleterre ont ce droit , que j'ai eu l'avantage de leur procurer ; & je fais qu'on s'en est servi déjà pour des dépêches publiques & particulières.

J'oserai dire encore , qu'indépendamment de ce que je viens de dire , il semble bien étrange ,

quand on considère le vaste empire que la Grande-Bretagne possède dans l'Inde, que la Compagnie & ses employés, depuis le premier jusqu'au dernier, connoissent tous si peu la mer Rouge & ses ports, & soient si indifférens aux moyens de les mieux connoître. Cependant cette mer baigne le théâtre de leurs conquêtes, & elle n'est qu'à deux journées de chemin de la Méditerranée. C'est d'après tous mes efforts que plusieurs artistes habiles ont pu travailler à perfectionner la carte de cette mer, qui, j'espère, est à présent très-avancée. Il eût été peut-être plus noble, plus généreux, de la part de la Compagnie des Indes, d'avoir honoré d'un mot d'approbation l'auteur de la liberté & de la sécurité dont ils jouissent. Les prisons, les fers, les rançons, peut-être la mort même, sont les maux auxquels ses employés échappent, parce que je leur ai ouvert la voie; & à ces maux on peut encore joindre le désavantage d'échouer dans leurs entreprises (1).

---

(1) Je fais que depuis mon accord avec Mahomet-Abou-Dahab, il n'est pas entré un seul vaisseau dans la mer Rouge, sans qu'il eût une copie de ma lettre & du firman.

---

*COPIE de la Lettre de M. BRUCE aux Anglois  
de Bombay & du Bengale , qui font le com-  
merce dans la mer Rouge.*

Au Caire , le 1 Février 1773.

MESSIEURS,

“ A la sollicitation de plusieurs capitaines Anglois , qui étoient venus traiter à Jidda en 1769 , j’ai parlé au bey du Caire ( Mahomet-bey ) pour qu’il accordât la permission de conduire à Suez les vaisseaux de la Compagnie sans s’arrêter à Jidda , où ils sont continuellement gênés par le shérif de la Mecque , & où ni leurs paiemens ne sont exacts , ni leurs effets en sureté. Mahomet-bey a témoigné le plus grand désir de voir cette entreprise promptement exécutée ; & il fait partir en conséquence un exprès , par lequel je vous envoie notre accord original en langue arabe , avec la traduction angloise. Vous verrez qu’il renonce à toute espèce de présens ; mais il sera toujours prudent de lui en faire. Il faudra seulement qu’ils soient peu considérables , & que

le bey ne manque ni de fidélité, ni de générosité, comme j'espère qu'il n'en manquera pas. Il exige huit pour cent de droits sur nos cargaisons, & il vous laisse l'option de payer ces droits en marchandise ou en argent. Il veut en outre que chaque vaisseau paie cinquante patakas d'ancrage au capitaine du port de Suez. „

“ Dès que vous ferez à Suez, vous ferez bien de donner avis de votre arrivée aux négocians du Caire, à qui vous voudrez vous adresser. Il y a trois principales maisons françoises, MM. Napollon & Compagnie, MM. Rose & Compagnie, MM. Langlade & Compagnie. Ces trois maisons sont riches, fort accréditées, & vous n'aurez aucun risque à courir avec elles. Il y a aussi une maison italienne aussi estimée que les trois françoises, mais moins riche. Elle est sous la raison de Pini & Compagnie. Si vous conduisez à Suez plus d'un vaisseau à la fois, il sera de votre intérêt de vous adresser à des maisons différentes, parce que vous ferez plutôt expédiés; vous vous ferez plus d'amis, vous courrez moins de risques, & vous ferez mieux instruits de l'état des affaires. „

“ Comme je n'ai en vue que votre seul avantage , je ne prétends vous répondre d'aucune conséquence. Vous connoissez les Turcs. Je n'en ai jamais vu aucun en qui on pût se fier en matière d'intérêt. Veillez-y bien , & ne vendez qu'argent comptant. Cependant vous ferez plus en sureté , vous ferez mieux traités , vous vendrez plus avantageusement & vous aurez une plus prompte expédition ; & s'il vous reste des cargaisons invendues , vous pourrez les laisser ici , parce qu'elles y seront en sureté , qu'on s'en défaire indubitablement pendant l'hiver , & que le montant pourra en être remis directement en Angleterre , ou attendre votre retour. „

“ Le Caire est par la latitude de 30 deg. 2 min. 4 sec. L'on peut s'y rendre aisément en deux jours & demi de Suez , qui est par les 29 deg. 57 min. 15 sec. Le Ras - Mahomet , c'est-à-dire , le cap qui forme la pointe orientale de l'entrée du golfe de Suez est par la latitude de 27 deg. 54 min. 10 sec. Vous pourrez doubler ce cap lorsqu'il portera au nord-est ou nord-est quart-d'est tout au plus ; car plus avant dans l'est est l'entrée d'un golfe qui a été souvent pris pour celui de Suez.

Enfin Tor, le premier lieu habité après le cap, est par les 28 deg. 12 min. 4 sec. Vous trouverez à Tor des provisions, de l'eau & des pilotes. »

Il n'y a point de négocians Anglois au Caire. Mais il y paroît de temps en temps quelques fripons qui se disent négocians, qui viennent de Mahon, de Livourne ou de quelque isle de la Grèce, & qui après un an de séjour, font banqueroute & disparaissent. Prenez bien garde à avoir affaire à ces gens-là. Ils vous voleroient ou ils vous vendroient au gouverneur; peut-être même feroient-ils l'un & l'autre. Il n'y a d'autres affaires à avoir qu'avec les trois maisons françoises & la maison italienne que je vous ai citées. Quand vous aurez besoin de vous adresser au gouvernement pour affaire de tarif ou de firman, il faudra employer le consul de Venise, & vous mettre sous sa protection dès le moment de votre arrivée. C'est un homme d'honneur, très-accrédité, & colonel au service de sa république. Vous attendrez, avant de venir au Caire, & même avant d'avoir déchargé une once de marchandise, que ce colonel vous ait envoyé le tarif du bey, & vous le récompenserez de sa peine.

Il ne fait point le commerce, mais il est très-attaché à la nation angloise. Il n'y a d'ailleurs au Caire d'autre consul que lui & le consul de France. „

“ Enfin, Messieurs, j'ai vu votre commerce à Jidda. C'est un commerce ruineux; & maintenant que le shérif est pauvre & affamé, il vous volera chaque jour de plus en plus. Il met le scellé sur la maison des capitaines qui meurent à Jidda. Il s'approprie une partie de leurs effets. Quel parti vous reste-t-il donc à prendre, sinon d'aller à Moka ou à Suez? „

Je suis, &c.      Signé JAMES BRUCE.

*Au capitaine Thornhill, commandant le vaisseau le marchand du Bengale: au capitaine Thomas Price, commandant le Lion, & à tous les autres capitaines des vaisseaux anglois, faisant le commerce à Jidda.*

P. S. Je vous envoie une copie du firman, ainsi que les lettres pour les gouverneurs de Bombay & du Bengale, qui en renferment une autre copie. Prenez garde que le traducteur soit un homme de confiance, qui n'ait point inté-

rêt à vous tromper. Si je ne croyois pas que vous fussiez en fureté à Suez, je ne vous écrirois pas d'y aller. Il ne faut point que vous portiez du café, ni aucune production de l'Arabie, du moins au premier voyage. Il faut auparavant faire vos conditions.

Ci-joint une lettre pour le chef de la douane,

J. B.

---

---

*C O P I E des instructions données par les Négocians  
qui dirigèrent la première expédition de Suez ,  
à M. Jean Shaw & au capitaine William Gréy.*

M E S S I E U R S ,

“ L E S personnes intéressées dans l'expédition de Suez, ayant fait choix de vous pour conduire les vaisseaux dans le voyage qu'on leur fait entreprendre, il est de notre devoir, en qualité de directeurs de l'entreprise, de vous donner les instructions nécessaires. Vous trouverez ci-joint les notes de l'armement, ainsi que la facture de la cargaison du vaisseau *le Marchand du Bengale*. Vous pourrez disposer de toutes ces marchandises, soit dans le golfe de Moka, soit à Jidda ou à Suez, de la manière que vous croirez la plus avantageuse, vous conformant cependant, autant qu'il sera possible, aux présentes instructions. „

“ Comme il peut arriver une foule d'accidens qu'on ne peut ni prévenir, ni prévoir, & que les propriétaires de *l'Aventure* ont mis en nous toute leur confiance, nous vous

déléguons, Messieurs, tout pouvoir & autorité pour exécuter & diriger cette nouvelle entreprise, au succès de laquelle vous êtes intéressés comme nous. Quoique nous espérons qu'il soit inutile de vous recommander comme un objet de la plus grande importance, & dont la réussite de toute entreprise dépend, l'intelligence & l'harmonie entre ceux qui l'exécutent, nous sommes persuadés que votre zèle pour les intérêts des propriétaires, & votre propre réputation, l'emporteront sur toute autre considération, & que rien ne pourra détruire une union, absolument nécessaire pour assurer le succès d'une expédition nouvelle, & telle que celle-ci. „

“ Vous aurez une commission de cinq pour cent sur les ventes. M. Shaw, comme chef supercargue, retirera trois pour cent, & le capitaine Greig, deux pour cent; & vous prendrez sur tout le fret, dans la même proportion que sur la cargaison. Les passagers & les autres émolumens d'usage seront partagés entre vous, sans qu'il puisse y avoir aucun profit particulier. Comme il est d'usage que dans tous les vaisseaux expédiés de ce port, on jouisse du privilège d'avoir un sixième de la cargai-

son, nous vous donnerons, au lieu de cela, 12000 roupies qui seront partagées entre vous & vos officiers au retour du voyage. „

“ M. Shaw, chef supercargue, disposera de la cargaison, & le capitaine Greig dirigera la navigation des vaisseaux. Nous vous recommandons & nous vous prions en même temps de prendre conseil l'un de l'autre dans toutes les occasions où vous aurez besoin d'avis, & même de ne jamais entreprendre aucune démarche importante sans vous être préalablement concertés. Si dans ces cas vous différiez d'opinion, nous exigeons que vous écriviez chacun vos raisons, afin d'en présenter à votre retour la note aux propriétaires. Pour prévenir toute confusion & pouvoir vous expliquer plus clairement, nous allons séparer dans le reste de ces instructions la partie nautique de la partie mercantile. „

“ Les vaisseaux employés dans ce voyage sont le *Marchand du Bengale*, à bord duquel est la cargaison. Le gouverneur (1) accorde en

---

(1) Le gouverneur Hastings.

outre aux propriétaires le schooner (1) le *Culladore*, capitaine Wedderburn, pour les aider dans la découverte du passage à Suez, & les propriétaires paieront la moitié des fraix de ce navire. M. Cunningham, ingénieur, s'embarquera dans le *Culladore*, & cet ingénieur & le capitaine Wedderburn feront absolument à vos ordres & se conformeront aux instructions que vous jugerez à propos de leur donner. Le paquebot le *Suez* est un petit bâtiment destiné à accompagner le *Marchand du Bengale* dans les endroits les plus difficiles de la navigation; & comme il ne pourra plus vous être utile quand vous ferez de retour de Suez à Moka, nous vous prions de le vendre dans ce port, où les petits vaisseaux se vendent souvent avec avantage. „

“Quand vous aurez laissé le pilote qui vous mettra dehors, vous vous dépêcherez, avec les deux vaisseaux qui vous resteront, de faire voile pour la côte de Malabar. Vous toucherez à Ajango & à Cochia pour y prendre des agrès, de l'eau & tout ce qui vous sera néces-

---

(1) Un schooner est un petit vaisseau semblable à nos corvettes.

faire ; & sans perdre un moment , vous vous rendrez à Moka , où vous vous informerez s'il y a des pilotes venus de Suez. S'il n'y en a point , partez tout de suite pour Yambo qui est au-dessus de Jidda , pourvu que vous n'appreniez point quelque mauvaise nouvelle concernant Suez , comme une guerre ou quelque insurrection au Caire , que vous jugeriez pouvoir nuire au succès de votre voyage. „

“ S'il se répandoit de tels bruits à Moka , assurez-vous bien s'ils sont fondés ; & si vous avez lieu de croire à leur authenticité , & qu'on ne les débite point pour vous détourner de votre voyage , nous vous conseillons de vous rendre à Jidda , parce que c'est l'intérêt des propriétaires. A Jidda vous donnerez vos expéditions de la douane au basha & au shérif ; & , sans vous embarrasser d'autre chose , vendez votre cargaison , dont l'assortiment est très-convenable pour le pays. Nous vous prions de faire vos recouvrements le plutôt possible ; & si vous trouvez un chargement considérable pour Bombay & que la saison vous permette de vous y rendre tout de suite de Moka , & d'arriver dans le Bengale vers le milieu d'Octobre , vous achetterez une car-

raison de coton, & vous reviendrez ici directement. Quelqu'argent qu'il vous reste après l'achat de votre coton, vous le verserez dans le trésor de la Compagnie pour des billets de la présidence. Si vous ne pouvez pas vous procurer à Jidda un bon chargement pour Bombay, nous vous prions de vous rendre de Moka à la côte de Coromandel, & de toucher à Negapatam, où vous trouverez des lettres que nous vous y adresserons. „

“ Si, quand vous arriverez à Moka, vous n'entendez point dire qu'il y ait ni guerre, ni troubles au Caire, vous vous rendrez à Yambo, où vous vous informerez s'il n'y a point de pilotes qui connoissent le golfe de de Suez. Si vous en trouvez quelqu'un qui vous paroisse mériter que vous puissiez lui confier votre vaisseau, nous vous recommandons de le prendre à votre bord ; mais, malgré cela, veillez toujours sur lui avec la plus grande attention ; ordonnez - lui de suivre la route commune, & ne laissez point écarter vos deux petits vaisseaux jusqu'à ce que vous soyez bien sûr de l'habileté du pilote. Quand vous en ferez sûrs, vous expédieriez le *Culladore* pour le golfe de Suez, & vous lui direz de

vous attendre à Suez même. Mais si vous aviez le malheur de ne point trouver de pilotes, il n'y a point à balancer, rendez-vous jusqu'à l'entrée du golfe avec la plus grande précaution, & faites-vous précéder nuit & jour par vos deux petits vaisseaux jusqu'à ce que vous soyez à Tor, où vous trouverez des pilotes & de l'eau. „

“ Nous avons tout lieu de croire qu'une fois rendus à Tor, vous n'aurez plus de risque à courir : ainsi vous pourrez charger le Culladore de relever exactement la route jusqu'à Jidda, qui est par les 21 deg. 3 min. de latitude. Comme on ne peut pas supposer que vous puissiez vous-même inspecter le golfe, en remontant dans le milieu du canal, vous chargerez le capitaine Wedderburn de se conformer aux volontés de l'ingénieur ; mais néanmoins de faire lui-même, ainsi que ses officiers, toutes les remarques nécessaires, & de finir l'inspection le plus promptement, afin d'aller vous rejoindre à Suez. Cependant s'il n'avoit pas le temps d'aller vous joindre là, il faut qu'il fasse ses efforts pour aller à Yambo attendre vos dépêches, s'il peut y être en fureté. Dans le cas contraire, il doit revenir à Moka

se

se pourvoir de tout ce qui lui sera nécessaire , & se tenir prêt à repartir pour le Bengale dès qu'il aura reçu vos dépêches ; & que la mousson lui permettra de faire voile. „

“ A votre arrivée à Suez, vous vous informerez du commandant s'il n'a point des lettres du bey, son maître, à votre occasion. S'il n'en a point, vous le prierez de lui envoyer tout de suite la lettre que vous lui remettrez du gouverneur du Bengale, & de l'informer de l'arrivée de votre vaisseau dans son port. Vous ne déchargerez pas une pièce de marchandise, ni vous n'entrerez dans aucun arrangement jusqu'à ce que vous ayez reçu des nouvelles du bey ; & , d'après ces nouvelles, vous vous consulterez sur ce que vous aurez à faire. N'agissez qu'avec précaution jusqu'à ce que vous soyez certains des dispositions du bey ; car nous avons lieu de penser que sa réponse sera favorable, & qu'il vous invitera à aller le voir au Caire. M. Shaw pourra alors s'y rendre avec l'écrivain, & tel autre officier qu'il jugera convenable, en se faisant accompagner par un petit nombre de Lascars & de domestiques proprement vêtus, afin de rendre son cortège brillant & respectable. „

“ Les lettres, les présens, & les échantillons de la cargaïson, partiront en même temps pour le Caire ; & nous recommandons à M. Shaw, qu’au moment qu’il sortira de chez le bey, il aille rendre visite au consul de Venise, dont M. Bruce fait une mention particulière dans sa lettre. Si ce consul est tel qu’on le représente, M. Shaw recevra de lui toutes les informations nécessaires pour les opérations subséquentes ; & il pourra se mettre sous sa protection, plutôt que sous celle des maisons françoises. Mais M. Shaw prendra bien garde à tout ce qu’il fera, jusqu’à ce qu’il voie que cette liaison n’est point désagréable au bey, à qui il doit témoigner une extrême déférence dans toutes les occasions. Nous joignons à ces instructions une copie de la lettre de M. Bruce, à qui nous avons une grande obligation pour les avis qu’il nous a donnés. Ses lettres vous seront très-nécessaires pour la conduite de vos affaires dans ce pays-là, & nous vous prions d’y faire particulièrement attention. „

“ Nous désirons que le capitaine Greig ne quitte pas son bord jusqu’à ce que la cargaïson soit toute mise à terre, afin qu’il puisse

y veiller, & ensuite se rendre au Caire pour aider M. Shaw dans ses opérations. Dès que la cargaison sera vendue, & que M. Shaw aura fait ses observations sur l'accueil qu'on lui aura fait, sur les marchandises d'une meilleure dé faite, sur celles qui doivent le mieux réussir à l'avenir, & dans d'autres occurrences, nous vous recommandons expressement de nous faire passer ces observations par la première occasion que vous aurez d'écrire à Jidda. Vous adresserez vos lettres au capitaine Anderson, commandant le *Succès*, & vous en enverrez le duplicata à Moka par le paquebot le *Suez*, en recomandant au capitaine Wedderburn de faire route sans délai pour le Bengale. Nous vous prions d'adresser ces dépêches au gouverneur, & d'y renfermer les cartes & les remarques sur le golfe. »

“ Nous pensons qu'il est de la plus grande conséquence que vous vous expédiez le plus promptement possible au Grand-Caire, afin de partir de Suez aussitôt que la saison le permettra; & si le *Culladore* (1) est allé vous join-

---

(1) Le *Culladore* périt pendant une tempête dans la baie du Bengale, & le capitaine Wedderburn fut noyé,

dire, après avoir achevé son inspection, vous redescendrez par le canal qu'il aura sondé; mais si au contraire il n'a pas pu vous joindre, & que vous ayez déjà fait partir le paquebot le *Suez*, avec vos dépêches, vous vous procurerez de bons pilotes, & même, s'il est possible, un petit vaisseau, en cas d'accident, & vous suivrez la route ordinaire, en faisant toutes les remarques nécessaires. Vous vous rendrez à Moka, & là vous vous conformerez à la première partie de mes instructions. „

„ Voilà quelles sont nos instructions générales. Nous croyons maintenant qu'il est à propos de vous en donner de plus particulières sur ce qui concerne chacun de nous. „

Signés, { CUDBERT THOKNHILL.  
ROBERT HOLFORD.  
DAVID KILLICAN.

---

On remplaça ce bâtiment par un autre plus petit vaisseau, appelé un *Gallevat*, que commandoit le capitaine Mossat.

## AU CAPITAINE GREIG.

MONSIEUR,

Nous nous reposons sur votre intelligence, votre expérience, & votre sagesse pour la partie nautique du voyage qui vous est entièrement confié ; & quoique nous vous ayons prié de consulter M. Shaw sur les difficultés qui se présenteront, nous vous laissons le maître de suivre votre opinion, quand bien même celle de M. Shaw vous seroit contraire : mais nous vous engageons l'un & l'autre à détailler vos raisons. Si la chose est même de grande conséquence, nous vous exhortons à consulter vos officiers, & à prendre note de leur avis.

Nous vous prions de tenir un bon livre de log, signé par l'officier qui sortira du quart à midi. Il faudra qu'on ait soin d'insérer dans ce livre tous les événemens, toutes les remarques qui auront rapport à la navigation, & qu'il n'y ait ni ratures, ni feuillet déchiré. Ci-joint est une lettre pour le capitaine Wedderburn, commandant le *Culladore*, à qui nous enjoignons de suivre tous les ordres que vous lui donnerez.

Quand vous ferez à Ingerfée, vous donnerez un ordre écrit au capitaine Wedderburn, pour qu'il ne s'éloigne point de vous, & vous lui ferez parvenir en conséquence les signaux que vous croirez nécessaires pour le jour & pour la nuit. Comme la tempête ou quelque autre accident pourroit le forcer à s'écarter de vous, vous lui indiquerez d'avance un rendez-vous sûr, soit à Ajango, soit à Cochin; & s'il arrive le premier, il faudra qu'il vous y attende. Si au contraire vous arriviez avant lui dans le port du rendez-vous, lorsque vous y aurez pris votre eau & terminé vos affaires, vous l'attendrez deux ou trois jours. Puis s'il n'a pas encore paru, vous lui laisserez vos ordres, & vous vous rendrez à Moka. Si par quelque accident le *Culladore* ne vous joint pas à Moka, & que vous ayez des pilotes sûrs, vous ne vous amuserez pas à l'attendre: mais vous continuerez votre route, & vous lui laisserez ordre de s'occuper de l'inspection du golfe. Toutefois si vous ne trouviez point de pilote, & que le *Culladore* ne fût point arrivé, nous vous recommandons de l'attendre aussi long-temps que vous le croirez nécessaire. Si vous avez avec vous le paquebot le *Suez*, vous pourrez faire route pour Suez, le plus promp-

tement possible , & tâcher de reconnoître l'isle qui est au sud-ouest du cap Ras-Mahomet , afin de ne pas vous méprendre en entrant dans le golfe. Si pourtant il vous étoit absolument impossible de faire ce que nous venons de vous indiquer , vous consulterez M. Shaw & vos officiers , & vous vous rendrez à Jidda en vous conformant à ce qui est spécifié dans nos instructions générales. „

“ L'on a fait des dépenses excessives pour équiper ces vaisseaux , & les munir des choses qui , dans tout autre voyage , seroient superflues. Nous vous prions donc , si vous vous arrêtez à Jidda , de faire vos efforts pour y vendre toutes les choses qui ne vous feront pas nécessaires. Mais si vous allez à Suez , gardez - les jusqu'à votre retour à Moka ; & là , si vous trouvez à vous en défaire avantageusement , nous vous invitons à ne pas y manquer. „

“ Si vous avez quelques officiers qui soient bons dessinateurs , engagez-les à dessiner tout ce qui leur paroîtra remarquable dans la mer Rouge ; & nous aurons soin de ne pas les laisser sans récompense. Nous vous recomman-

donc expressement de rassembler toutes les remarques, les dessins, les cartes du golfe pour les présenter au gouverneur (1), & nous espérons qu'à votre retour, vous aurez soin de faire en sorte que rien ne transpire, jusqu'à ce que les sentimens du gouverneur soient connus. Si M. Shaw a besoin de rester avec la cargaison au Caire, vous lui laisserez un officier ainsi que le nombre de lascars dont il aura besoin. »

Signés, { CUDBERT THORNHILL.  
ROBERT HOLFORD.  
DAVID KILLICAN.

Mahomet-Abou-Dahab se préparant à partir pour aller combattre Ali-Bey son beau-père, je crus qu'il ne me convenoit pas de rester plus long-temps au Caire. Je fis donc ma dernière visite à ce bey, qui me pressa beaucoup de faire la campagne avec lui. Mais j'étois trop bien guéri de l'envie de faire le Don-Quichotte, pour m'y livrer encore. Je m'excusai auprès de Mahomet en lui témoignant ma

---

( 1 ) M. Hastings, qui est le gouverneur indiqué, expédia pour la mer Rouge, avec toutes ces notes & ces remarques, le paquebot, *le Swallow*.

gratitude & mon attachement, & je n'oublierai de ma vie les dernières paroles qu'il me dit, paroles prononcées du ton le plus poli, & les plus flatteuses qui m'aient jamais été adressées. " Vous ne voulez pas venir ? Vous ne voulez pas faire la guerre ? Que ferez-vous dans votre patrie ? Vous ne faites point le commerce des Indes ? „ — " Non „ répondis-je. — " Avez-vous quelque autre genre d'occupation que celui de voyager ? „ — " C'est jusqu'à présent ma seule occupation. „ — " Ali-Bey, mon beau-père, a souvent remarqué qu'il n'y avoit aucune nation semblable à la nation angloise, qu'aucune ne pouvoit lui être comparée, & ne comptoit autant d'hommes qui se fussent distingués sur la terre & sur les mers : mais je ne comprenois pas cela ; ce n'est qu'à présent que je vois qu'Ali-Bey avoit raison, puisque votre roi ne peut vous procurer un emploi qui vous convienne qu'en vous envoyant périr de faim & de soif dans les sables, ou vous faire égorger par les barbares sans lois du désert. „

Voyant que la marche du bey alloit mettre toute l'Egypte en combustion, je me hâtai de partir pour Alexandrie, où j'arrivai sans

accident. J'y trouvai un vaisseau tout prêt. Le lendemain me promenant sur le quai, je fus accosté par un Turc de mes amis, qui me dit que le bruit se répandoit que les beys en étoient déjà venus aux mains, & qu'Ali-Bey avoit été totalement défait, blessé & pris. Nous sommes amis, ajouta-t-il; vous êtes chrétiens, & je vous préviens que les liaisons d'Ali-Bey avec les Russes ont irrité la populace contre vous tous. Que vous font un jour ou deux de plus, maintenant que vous voulez vous en aller à quelque prix que ce soit? Croyez-moi, rendez-vous de bonne heure cet après-midi à bord de votre vaisseau, & engagez votre capitaine à passer au-delà du Diamant (1), parce qu'il y aura bientôt ici du danger. — Le temps étoit si favorable, que, contre l'ordinaire, nous mîmes à la voile la nuit. Le trouble étoit déjà dans la ville, & nous en fûmes avertis par les feux que nous vîmes, & les coups de fusil que nous entendîmes.

Il se déclara une voie d'eau dans notre

---

( 1 ) Le Diamant est un petit rocher à l'entrée du havre d'Alexandrie. Les vaisseaux qui sont là sont censés hors du port, & ne peuvent y être molestés par la douane.

navire, quand nous fûmes vis-à-vis de Derna, sur la côte où j'avois déjà fait naufrage. Le vent étant devenu contraire, nous virâmes de bord & gouvernâmes sur l'isle de Chypre. Cependant le vaisseau se remplissoit lentement, & nous allions le ceindre d'un cable, quand nous découvrîmes l'endroit où étoit la voie d'eau. La nuit suivante nous fûmes assaillis par la tempête. Notre vaisseau étoit vieux. Le capitaine paroïssoit fort allarmé : mais heureusement le jour nous ramena le calme. Je souffrois horriblement du ver-guinée que j'avois à la jambe, quand le capitaine vint s'asseoir près de mon lit. "Maintenant, me dit-il, nous n'avons plus rien à craindre. Voulez-vous m'avouer une chose. C'est par curiosité que je vous le demande : mais soyez sûr que je n'en dirai rien à personne." — "Avant que je vous la confie, certainement vous ne pouvez pas la divulguer. Mais de quoi s'agit-il?" — "Alors me faisant un clin d'œil, il me dit : combien avez-vous à bord de ces choses que vous savez?" — "Je vous donne ma parole d'honnête homme que je n'entends pas ce que vous voulez me dire." — "Combien avez-vous de corps morts dans ces caisses? car la nuit dernière l'équipage vouloit

absolument les jeter à la mer. — “ Je puis vous assurer, capitaine, qu'il vaudroit mieux pour vous & pour votre équipage trembler de la fièvre que de commettre une violence aussi peu méritée. Vous savez que brutal comme un provençal est un proverbe, même dans votre pays : mais je vous prie de ne pas me donner lieu de croire qu'il soit vrai. Tenez voilà mes clefs. Si la tempête revient, ouvrez celle de mes malles où vous vous imaginez qu'il y a quelque cadavre ; ouvrez-les même toutes les unes après les autres, & la première où vous trouverez une momie, jetez-la par-dessus le bord. ”

Je le forçai d'ouvrir deux caisses, & cette précaution fut sage ; car en-dehors de l'isle de Malthe nous reçûmes un coup de vent, mais heureusement il ne nous fit pas de mal. Enfin, après une traversée de trois semaines, nous débarquâmes à Marseille.

*Nullum nunten abest si sit prudentia ; sed Te ,  
Nos facimus , fortuna , Deam , coeloque locamus.*

5 AP 66. JUVEN.

*Fin du douzième Volume.*

---

---

T A B L E  
DES CHAPITRES

Contenus dans le douzième Volume.

---

SUITE DU LIVRE HUITIEME.

---

CHAPITRE NEUVIÈME.

*Conversations avec Achmet. — Histoire & gouvernement du Sennaar. — Chaleur du climat. — Maladies. — Commerce de ce royaume. — Situation cruelle où se trouve l'auteur. — Il part de Sennaar. . . . . pag. 1*

CHAP. X. *Route de Sennaar à Chendi. . . 72*

CHAP. XI. *M. Bruce est accueilli à Chendi par Sittina. — Conversation avec cette princesse. — Entrée dans le désert. — Colonnes de sable mouvant. — Simoon. — Latitude de Chiggre. 118*

CHAP. XII. *Détresse de la caravane de M. Bruce dans le désert — Elle rencontre des Arabes. — Elle perd des chameaux. — Elle est forcée d'abandonner une partie de son bagage. — Arrivée à Syené. . . . . 172*

CHAP. XIII. *M. Bruce est favorablement accueilli.  
à Syoné. — Il arrive au Caire. — Entrevue  
avec le bey. — Il arrive à Marseille. pag. 238*

Fin de la Table.



Wm. H. B. & Co. Inc.